

Psy d'urgence

Dr Gérard Tixier

30 RÉCITS
AU CŒUR
DE LA FOLIE
ORDINAIRE

EYROLLES

Psy d'urgence

30 récits au cœur de la folie ordinaire

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05

www.editions-eyrolles.com

Du même auteur

Avec Damien GUYONET, *Les Paranos, mieux les comprendre*, Payot, 2009.

Avec Anne LAMY, *Éloge de la déprime: non à la dictature du bonheur!*, Milan, 2008.

Avec le Dr Alain MEUNIER, *La tentation du suicide chez les adolescents*, 2005.



Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée notamment dans l'enseignement, provoquant une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2009

ISBN : 978-2-212-54320-9

Gérard Tixier

Psy d'urgence

30 récits au cœur de la folie ordinaire

EYROLLES



Je remercie les ambulanciers Elliot pour leurs qualités professionnelles et la justesse de leurs interventions.

Sommaire

INTRODUCTION	7
Je suis vide comme le vent.....	13
La voix qui tue	21
Les dents de l'amour	27
L'homme sans visage.....	34
À double tranchant	37
Internement aux frontières du réel	50
Huis-clos sexuel	54
Le ventre du cyclone.....	63
Du haut de la tour.....	75
Ma vie est un secret	81
La vieille dame indignée.....	92
Je suis une pourriture	99
Panique dans la plantation de bananes	114
Née du mensonge	124

PSY D'URGENCE

Sous haute surveillance.....	133
Bouchées doubles.....	137
L' élu de Dieu.....	143
Détruire, dit-il.....	152
Je n'arrive pas à me guérir de ma mort.....	160
Le cyclotron mental	172
Pour l'agonie du père	175
La tête dans la cuvette	184
On m'a crevée dans l'œuf.....	188
L'odeur du complot	195
Ma douleur et ma foi	202
Une caresse de mort.....	213
Je veux retourner dans ton ventre.....	216
Conduisez-moi vite au bout du monde!.....	225
Entre deux eaux.....	230
CONCLUSION	237
GLOSSAIRE	241
INDEX	249

Introduction

Imaginez que votre fille vienne de passer la nuit entière à parler et à rire devant son miroir. Imaginez que votre mari vous apprenne au petit déjeuner qu'il est tenté de se jeter sous un train. Imaginez que votre fils brandisse un couteau en criant: «Je vais vous faire la peau!» Imaginez que votre grand-mère, se sentant persécutée par le voisinage, hurle dans les couloirs de son immeuble. Imaginez que votre femme sursaute à chaque sonnerie du téléphone, persuadée que c'est Dieu qui l'appelle.

Que feriez-vous? Appeler votre médecin de famille? Prendre rendez-vous à l'hôpital? Téléphoner à la police?

Ces manifestations sont les signaux forts d'une perturbation mentale, véritable urgence psychiatrique. D'autres cas, inquiétants pour l'entourage et pas forcément spectaculaires, nécessitent, eux aussi, l'intervention d'un spécialiste qui identifie les prémices d'un trouble psychique majeur.

Ainsi, le mari, qui ne parlait plus depuis des jours, est en train de sombrer dans un gouffre dépressif.

Ainsi, la jeune fille qui, prise de vertiges, avait eu un accès d'angoisse, se bat contre une anorexie passée inaperçue.

Ainsi, le jeune homme devenu ombrageux et hyper-susceptible, se déclare soudainement le maître du monde.

Ainsi, la grand-mère, qui refusait farouchement de sortir, craint en fait d'être assassinée au coin de la rue.

Tenter de donner des réponses à ces questions et d'y apporter des solutions, c'est le métier du psychiatre.

À seize ans, j'ai décidé de m'engager dans ce métier difficile et mon choix se confirme chaque jour davantage.

Après quatre ans d'expérience dans un asile, j'ai passé une quinzaine d'années dans mon cabinet de psychiatre, sans compter la décennie allongé sur un divan de psychanalyste. Et me voilà en proie à ce doute aberrant : ai-je vraiment approché un malade mental ? Je ne suis toujours pas allé à la source de la folie.

À cette époque (1984), les grands malades « dangereux » arrivaient avec des menottes à l'hôpital. Le délabrement mental était tel, notamment chez les femmes épuisées moralement, que les électrochocs étaient souvent pratiqués. Je sentais bien qu'il fallait faire quelque chose « en amont » du système de soins pour éviter des internements en catastrophe, entendre la détresse avant l'irréparable...

D'où l'idée de fonder une association « Urgences Psychiatrie » pour intervenir à domicile. Et surtout la nuit où la folie s'affole. Déchirés en eux-mêmes, hantés par la crainte d'aller voir un psychiatre – aussi bien au cabinet qu'à l'hôpital – les patients espèrent confusément que cela va s'arranger.

À toute heure du jour et de la nuit, sept jours sur sept, des psychiatres « urgentistes » parcourent la ville pour apporter à domicile les premiers soins à des personnes atteintes de troubles mentaux, d'une souffrance psychique ou d'un choc émotionnel.

« Urgences Psychiatrie », créée il y a une vingtaine d'années,

INTRODUCTION

fonctionne avec une équipe de psychologues-régulateurs sur le principe des services du standard d'urgence médicale. Notre association travaille en étroite collaboration avec les services d'urgence tels le Samu et les pompiers. À la suite du coup de téléphone du patient ou de son entourage familial, amical, professionnel, il incombe au psychiatre de décider – en fonction de l'évaluation de la gravité du cas au téléphone – d'effectuer une visite, si possible dans l'heure.

Mon voyage à travers la folie allait enfin prendre sa véritable dimension.

Et, une nuit, j'ai enfourché ma moto et je me suis propulsé, seul, décidé à me confronter à la folie jaillissante, aux antipodes de l'hôpital psychiatrique où elle risque de s'enliser. Des centaines et des centaines de patients m'ont reçu chez eux. Dans un face-à-face primordial. Le temps nécessaire à une rencontre. Nous sommes deux personnes dans la nuit.

J'ai pris le pouls de cette misère mentale. J'ai vu et entendu la souffrance à l'état pur. J'ai découvert que l'homme y révèle aussi sa grandeur.

Avec ardeur, je me suis lancé dans cette jungle. Là où même le silence crie. Avec, comme machette pour couper les lianes qui étouffent les êtres dans l'angoisse, la culpabilité, la confusion, mon discernement.

Dans le tumulte insensé, défricher un espace où s'éclaircit la situation afin d'y déchiffrer les paroles qui donnent sens.

Soudain, la peur qui remonte du fin fond des âges ouvre les vannes. Le barrage est rompu: la panique déferle, celle d'un emballement sans trêve dans l'inconnu avec son mystère et sa violence. Jusqu'à celle d'y perdre son esprit. Le familier est devenu subitement étranger, un ennemi, un fauve. Encore plus

que le cancer, le sida, l'infarctus, le spectre de la maladie mentale effraie.

Dès que je pénètre sur les lieux, je dois percevoir l'intensité et les caractéristiques de la crise, capter les moindres signes (gestes, intonations, expressions, etc.) et tenter de dédramatiser afin d'éviter un passage à l'acte agressif ou suicidaire. J'arrive, lorsque la situation est mûre, au paroxysme du conflit. Quand tout bascule. Ce peut être une goutte d'eau qui a fait déborder le vase mais ce débordement peut aller jusqu'à la tragédie. C'est aussi la goutte d'eau du supplice chinois qui tombe sur le crâne jour et nuit jusqu'à l'implosion.

Je sais que je dispose d'un temps limité pour démonter le mécanisme qui laisse l'espoir d'un dénouement. Parfois, le contexte nécessite un diagnostic extrêmement rapide, parfois la patience est décisive.

Pour atteindre le but recherché, je m'efforce de saisir le drame qui s'est mis en scène. Puis, il me faut le décrypter tout en discernant le rôle de chacun et opter pour une stratégie thérapeutique.

Dans de telles circonstances, que ce soit avec son consentement ou sous la pression de ses proches, le malade peut voir son existence basculer. J'incarne la caution du savoir et l'attente d'une solution face à la démesure et l'impuissance. En un mot, dans le labyrinthe de l'errance pathologique, j'apparais comme le fil rouge de la normalité.

Lorsque les limites ont été dépassées, lorsque le point de non-retour a été atteint, l'internement s'avère indispensable. C'est un temps fort car le patient franchit le seuil de son domicile, sachant que seule la parole qui vient de s'échanger le soutient dans une promesse. C'est un temps où je porte avec eux tous – proches et malade – l'intensité émotionnelle que suscite la brutalité d'une séparation vécue comme un arrachement. C'est un temps d'ouver-

ture même si les effets de libération psychique sont encore infiltrés de culpabilité et de ressentiment.

Souvent, le trouble mental est étonnamment toléré par l'entourage, qu'il soit méconnu, interdit ou soumis à l'espoir de résolution spontanée. Parfois, pendant une période longue. Il suffit alors d'une étincelle (un objet cassé, un geste brusque, un éclat de voix, etc.) pour que la peur assaille les proches et que l'explosion se produise. C'est bien à l'interface patient/famille que l'exacerbation déclenche les crises en cascade.

C'est pourquoi le psychiatre se doit d'aider le patient à garder la face et à assumer les décisions les plus radicales. Jamais il ne doit lui donner l'impression de subir l'hospitalisation comme un abandon, un échec, une manœuvre persécutante. Sa visite donne accès non seulement à une pathologie, mais le projette également au cœur d'une vie qui éclate au grand jour. Rien ne sera plus comme avant. Et quand, dans ce moment de trouble intense, le patient hurle sa vérité, la noie, la bafoue, la renie, la gémit, il exprime un profond besoin d'être entendu – sans retenue, sans étiquette – comme s'il pressentait que le silence de la nuit effacerait cette vérité.

Ainsi, le psychiatre joue le rôle de deux personnages : il est un passeur et un aiguilleur. Mais il est aussi un repère qui marque une étape dans l'itinéraire d'une vie.

Passeur, en ce sens qu'il aide l'être qui souffre à passer du statut de victime-bourreau à celui de malade. Il jette une passerelle sur le gouffre de la détresse.

Aiguilleur, dans la mesure où il dirige la liberté du patient sur la trajectoire de soins la plus appropriée.

Repère de divagations, il est investi d'un rôle crucial car il incarne le dernier rempart de la raison face à la toute-puissance du déraisonnable.

Soumis lui-même à l'implacable logique de la folie, le psychiatre est le témoin de ces vies qui chavirent mais qui peuvent encore s'accrocher à une parole digne de confiance. Ce qui rend ma mission possible, c'est qu'en définitive, j'ai l'impression d'être un humble sauveteur d'âmes. Quelque part, dans la nuit, un naufrage a lieu : je saute sur ma moto et je vais tout entreprendre pour arrêter les vagues de la divagation. Maintenant, il faut lancer la bouée du bon sens, calmer la panique, colmater les brèches et reprendre le gouvernail avant de passer le relais.

Mon océan à moi, c'est la mégapole.

Me faufiler dans les embouteillages, foncer dans la nuit, tailler une brèche de parole dans cette jungle où ça hurle et pleure, accéder à travers le foisonnement des pulsions emplies de fracas et de fureur jusqu'au mystère de l'inconscient et de ses méandres...

Un jour ou l'autre, tout homme a redouté d'être happé par la folie. Tout malade mental est un être qui se croit perdu alors qu'il possède à son insu les clés de sa demeure. C'est pourquoi, tout lecteur lucide, ouvrant sa porte à ces personnages plus ou moins dérangeants, ne pourra qu'y traquer ses propres faiblesses. Gémira-t-il dans un tunnel avec le déprimé ? Hurlera-t-il à la mort dans un fossé avec le mélancolique ? Se frappera-t-il la tête contre les murs tel le schizophrène ou encore, comme le paranoïaque, accusera-t-il les autres de vouloir le mettre dehors ?

Cet ouvrage recense une trentaine de cas d'interventions « à chaud » avec pour principal objectif de répercuter au lecteur leur force désespérée. Car, même si nous préférons l'ignorer ou la refouler, la folie ne cesse de rôder dans notre voisinage mental.

Je suis vide comme le vent

Cette nuit, j'assure seul la permanence de la régulation téléphonique. Tout est silencieux. Je suis relié à la mégapole par le lien invisible de quatre ou cinq téléphones disposés sur la console. Ces appareils de plastique exercent une étrange fascination sur moi. À tout moment, la sonnerie peut retentir. Trois petites notes palpitantes, comme un solo de flûte, qui viennent troubler la nuit et me voilà soudain plongé dans l'univers d'une personne dont il me faut être prêt à accueillir les plus secrets replis de sa vie affective, familiale, mentale, sexuelle.

Quand on appelle en pleine nuit un service d'urgence psychiatrique, c'est en général parce que la souffrance est devenue intolérable. J'ai fini par me familiariser avec cette formidable pression. Toujours garder son calme, écouter, écouter encore... Écouter les soupirs, les murmures, les hurlements, les plaintes et les sanglots. Faire en sorte que l'appelant garde l'initiative, mais conduire discrètement son épanchement d'ego sans qu'il m'entraîne dans des circonvolutions superfétatoires, ce n'est pas si simple. Lui laisser entendre que mon oreille épongera la détresse

dont il suffoque jusqu'à la dernière goutte de malheur. C'est en quelque sorte un travail d'orpailleur. Dans le tamis, on recueille la boue et les graviers. Le geste est indéfiniment recommencé jusqu'au moment où la petite paillette jaune apparaît lovée dans le rebut. Sous le discours mécanique ou anarchique ou à bout de souffle, il faut savoir extraire l'essentiel et trouver l'indication significative pour reconstruire le profil d'une personnalité en voie de dissolution.

Il faut aussi établir les connexions qui émergent du non-dit. Saisir l'être de l'autre dans sa totalité. J'appelle cela la «répondance», c'est-à-dire l'art de transformer l'écoute en réponse en évitant d'interrompre. Il s'agit, en somme, d'aider le patient à se parler lui-même, à accoucher de sa propre vérité sans que l'écou- tant n'ait besoin de dévoiler son propre discours en opposant son point de vue à celui du locuteur. Bref, il faut avoir du «répon- dant», c'est-à-dire ne pas faire écho mais lui faire sentir qu'il existe parce qu'il est entendu. Le ressort de la «répondance», c'est la patience alliée à la pertinence. Quand on prend un appel de détresse, mieux vaut ne pas être pressé. L'entretien pour- rait durer une demi-heure, une heure, voire plus. La souffrance humaine ignore le cadran de la montre. Il faut que tout soit dit, tout de suite. Mais il n'est pas bon que cela s'éternise. Le risque: tomber dans l'écoute complaisante qui fixe le mal au lieu de l'allé- ger et de le relativiser.

Deux heures du matin: bloop, bloop, bloop... Le combiné s'anime de sa petite musique frénétique. Comme les pulsations du déses- poir d'une attente frémissante. Un être est au bout de la ligne. Je décroche pour m'engager dans un combat incertain. Il est délicat d'établir la confiance – essentielle dans ce lien invisible – avec des mots simples. La voix est étrangère, allemande, scandinave peut-

être. La femme s'appelle Ingrid¹. Elle me dit qu'elle a longuement hésité avant d'appeler un psychiatre mais que la situation ne peut plus durer. Ingrid est affolée et en larmes: «Après dix ans de mariage, je ne vois pas d'autre issue raisonnable que la rupture. Kader, mon mari, est Algérien, plus précisément Kabyle. Moi, je suis Danoise. Beaucoup de nos difficultés viennent de cette différence culturelle qui s'avère insurmontable. Il faut que nous nous quittions maintenant. Il le faut. Kader se dégrade de plus en plus avec l'alcool et il veut me détruire. Ce soir, il est sorti avec des amis. Il a bu et il va continuer à boire. J'ai peur qu'il fasse un drame quand il va rentrer. Je me suis enfermée à double tour et il a oublié ses clés. Attendez, attendez, docteur. J'entends des bruits bizarres. Un moment, s'il vous plaît, je vous reprends.»

Un craquement sinistre résonne dans mon combiné puis des voix affolées. Ingrid me dit d'une voix haletante, éplorée, terrorisée: «Il a cassé la porte. Il est rentré. Il va me battre, c'est sûr. Venez, docteur, venez tout de suite, je vous en conjure...»

Je demande à parler au mari. L'homme prend le téléphone et gémit: «Je ne voulais pas faire ça, elle m'a poussé à bout. Pourquoi s'est-elle enfermée? C'est horrible, je ne mérite pas ça. Venez pour elle, moi je me livre à la police.» Plaintes et longs gémissements...

Un quart d'heure après, j'arrive sur les lieux. La porte de l'appartement est littéralement pulvérisée. Kader est blême et silencieux. C'est un grand escogriffe au visage émacié, un peu embarrassé par ses longs bras. Il a décidé d'avoir l'air doux et inoffensif. Ingrid

1. Est-il nécessaire de rappeler que le récit d'une expérience vécue, fût-il le plus fidèle, reste inévitablement une fiction, la fiction de celui qui l'écrit. Toutes les expériences rapportées dans ce livre sont donc, en ce sens, fictives.

est en larmes, totalement abattue. Elle veut absolument me parler, tout m'expliquer.

Ingrid demande à son mari de garder le silence le temps qu'elle relate l'histoire du début jusqu'à la fin. Kader se laisse tomber dans le couloir en poussant des gémissements de parturiente: «Tu sais bien que je ne suis pas violent. En dix ans de mariage, je ne t'ai jamais frappée. Pourquoi t'es-tu enfermée?» Puis il reste allongé par terre, le visage contre le plancher, en émettant de temps en temps des petits gloussements.

Suit le long monologue d'Ingrid me racontant dans le détail leur vie commune:

«J'ai trente-six ans, Kader en a trente-huit. Il est Algérien, je suis Scandinave. Très vite, nous nous sommes trouvés confrontés à des problèmes de décalage culturel, de langue, de mentalité. Ah! nous avons bien galéré tous les deux! Au début, j'étais étudiante, je m'occupais de tout. J'ai même été femme de ménage pour faire bouillir la marmite. Puis nous avons trouvé du travail et notre situation s'est un peu améliorée. Ensuite, il est allé travailler aux îles Baléares. Moi, j'ai été appelée auprès de ma mère qui était très malade. Quand je suis rentrée à Paris, je l'ai trouvé au lit avec une autre femme. C'est alors que je me suis résolue à le tromper.

«Tout a basculé entre nous à partir de ce moment-là. On repart dans des galères de boulot, la vie quotidienne devenant de plus en plus difficile. Kader sort avec ses copains, se soûle tous les soirs et me pique ma carte bleue pour payer les additions. Moi, j'aurais voulu être entourée pour supporter nos difficultés. Finalement, Kader s'en va travailler au Danemark. En partant, c'est comme s'il m'avait dit: "J'en ai rien à foutre de toi." Manifestement, il voulait prendre ses distances.

«Alors, moi aussi, j'ai décidé de prendre les miennes. J'ai eu deux copains coup sur coup et Kader l'a su. Il me demande de quitter mon travail et de venir le rejoindre au Danemark. Je préfère

rester à Paris et je prends un autre copain pendant cinq mois. Kader me dit qu'il est dépressif. Je romps avec mon ami et je viens l'aider. On décide de refaire notre vie ensemble. Au début, tout a l'air de repartir dans le bon sens et puis Kader recommence à me reprocher mon passé, les galères, mes amants, etc.»

«Mais, aujourd'hui, où en êtes-vous?

— Kader n'arrête pas de me dire qu'il veut mourir. Il répète sans cesse: "Je suis foutu, je me sens vide, tu as gâché ma vie." J'ai maintenant un bon travail et il m'appelle toute la journée à mon bureau pour me faire des reproches. Sans cesse, il ressasse ce qui s'est passé depuis dix ans. Il cherche à me culpabiliser en me disant que je suis la cause de tous ses malheurs. Je ne peux plus supporter qu'il me tienne pour responsable de tout. Ce soir, par exemple, on est allé dîner entre amis. Soudainement, entouré de ses copains, il me traite de "fille de pute". Je rentre à la maison et je m'enferme. Je ne sais plus quoi faire pour me protéger. J'ai peur d'être seule avec lui. J'ai peur qu'il cherche à se détruire. Il est incontrôlable quand il est soûl.

— Et quand je ne suis pas soûl, tu me contrôles? intervient Kader.

— Je ne pense pas que je puisse jamais te contrôler, Kader.»

Kader prend alors la parole: «À chaque fois que j'essayais de parler, je sentais monter en moi un état de panique. J'avais l'impression que les gens ne me comprenaient pas. Ce qui se passe entre Ingrid et moi, c'est un mécanisme de destruction mutuelle. Moi, je vis une sorte de mort psychologique.

— C'est trop dur d'assumer la dérive de Kader; c'est trop dur de tout faire. Kader ne m'apporte aucun soutien. Il est incapable de m'aider au quotidien. J'essaye d'être forte, je me défonce dans mon travail qui commence à bien marcher. Mais il me reproche même de réussir. Je ne veux pas me détruire avec Kader. Je veux choisir ma vie par moi-même et pour moi-même.»

Kader jette sur la table trois ou quatre boîtes de barbituriques et s'exclame: «Cela fait plus d'un an que je vis grâce à ces médicaments, je vois un psychiatre une fois par semaine depuis une dizaine de mois. J'ai pété les plombs. Je ne sais plus pourquoi je vis, qui je suis et pourquoi la vie. J'ai vraiment de graves problèmes psychosomatiques avec mon estomac. Bref, je ne réagis plus comme les autres êtres humains. Mes sens ne fonctionnent plus normalement. Quand il fait chaud, j'ai des palpitations, quand j'ai peur, je pars dans les vapes. J'ai envie de foutre ma vie en l'air, j'ai envie de crever.»

À nouveau, Kader s'allonge de tout son corps osseux dans le couloir et recommence sa litanie d'une voix de pleureuse: «Tu sais très bien que je suis incapable de t'agresser. Pourquoi as-tu verrouillé la porte?» Puis il se lève et poursuit en pleurant: «Tu sais que je passe mes nuits à gémir d'angoisse. Quand tu es en voyage, je souffre horriblement de ma solitude. Je n'ai plus rien à l'intérieur, je suis une enveloppe vide. Les choses qui étaient en moi sont mortes. Je suis vide, vide comme le vent. Tout ce à quoi j'ai cru pendant dix ans a été systématiquement détruit. Et c'est à cause de toi, Ingrid, tu es entièrement responsable.»

Enfin Kader se calme et adopte une attitude volontairement plus sereine. Comme s'il voulait faire oublier la crise d'hystérie qu'il vient de nous donner en spectacle. Il poursuit: «Pour moi, le bonheur c'était de vivre avec ma femme. Mes valeurs étaient simples: la famille, la chaleur humaine, le respect mutuel et la complicité. Tout cela est pulvérisé. À chaque fois que j'essaye d'avoir une relation de complicité avec Ingrid, elle démolit tout. C'est quand je me suis rendu compte de cela que ma respiration s'est mise à se bloquer. Elle m'a totalement déstabilisé en me trompant. C'est après que j'ai commencé à avoir des crises d'angoisse et à tomber n'importe où. Une fois, cela m'est arrivé dans la rue. Il a fallu faire venir les pompiers. Je croyais que

j'étais mort. Ils m'ont fait une piqûre de Valium et je suis reparti. Ensuite, en pleine dépression, elle m'a trompé à nouveau. C'était vraiment, vraiment pas le moment. Et je suis tombé une seconde fois...

Je vis sans vivre. Je fais semblant. Je me fous de tout. Ingrid m'a totalement cassé. Pourtant, avec elle, je me suis investi à fond. En Algérie, j'ai laissé toute ma famille dont je suis responsable. J'ai tout abandonné pour Ingrid mais elle m'a trahi. Tout ce que nous avons vécu ensemble est une énorme erreur. Dix années de foutues. Maintenant, je vais rentrer en Algérie pour m'occuper de ma famille.»

Une déroute conjugale avec pour seule issue: le ressourcement dans le lieu originel. Un vrai pari lancé dans cette nuit où ces deux êtres ont accepté la nécessité de prendre de la distance, refusant la solution de la fuite. La différence peut paraître mince. En fait, elle est énorme puisqu'elle indique que chacun est sorti du registre persécutif.

Une surenchère émotionnelle. Une fois cette porte fracassée, Kader aurait-il pu agresser sa compagne? Je ne le crois pas. L'hystérisation de l'homme, légitimement furieux d'avoir à marteler, m'évoque plutôt les coups portés à son destin d'exilé. Elle aurait pu le conduire à un autre drame, celui du passage à l'acte suicidaire. Avec ses douleurs quotidiennes, la toile de fond de l'Algérie a certainement fragilisé l'homme mais la cause du conflit n'est pas culturelle. Il réside dans cette subtile alchimie d'un homme et d'une femme attirés puissamment par leurs différences, lesquelles se sont érodées naturellement dans l'amour.

Sans doute, c'est l'homme qui a le plus changé en gommant sa virilité. Passivement, suite à la dépréciation du chômage et, plus activement, en laissant affleurer sa part de féminité dont la femme – trop tenaillée par le désir d'évoluer professionnellement – n'a pu

profiter pour se rassurer. Cette féminité de l'homme, exprimée sur un mode hypersensible – voire hystérique – est devenue encombrante, déconsidérante et persécutante pour Ingrid qui la percevait comme une démission. Soudain, Kader a réagi, de façon hybride, mi-enfant abandonné, mi-homme en déroute. Paradoxalement, il est devenu menaçant et dangereux sur un mode identificatoire, c'est-à-dire occupant la place de la brute, du destructeur dans le fantasme de la femme.

D'où les malentendus, le dialogue de sourds – et finalement cette parodie de violence qui n'a manqué de suivre. Mon arrivée a quelque peu servi à les mettre dans un face-à-face propice à une reconnaissance réciproque, jusqu'alors noyée par la peur et la rancœur. Dans des circonstances similaires, il y a tant d'hommes qui se retrouvent avec des menottes et internés, pris dans la nasse d'une paranoïa ambiante alors qu'une immense détresse est la clé de tout. Je me loue d'être arrivé à temps, avant que les voisins n'appellent la police.

Malades d'incompréhension, ils s'amputaient tous deux de leur histoire. Et cette soirée leur a fait entrevoir qu'il leur était possible de la réintégrer comme sujets et non plus comme victimes. J'ai été le témoin qu'ils ont œuvré à se sortir d'un mauvais pas. Je pars avec la satisfaction d'avoir vu se révéler leur propre capacité à se soigner ces bleus à l'âme parfois si dévastateurs. Au-delà de leurs radicales différences, la tolérance manifeste a permis au calme de revenir. Pour le temps de la rupture et d'une séparation en douceur à laquelle tous deux ont droit.

La voix qui tue

Appel affolé d'une femme. Elle a quitté le domicile familial et s'est réfugiée depuis trois jours chez une voisine. Son mari, un commerçant dans la cinquantaine, a toujours été d'un tempérament violent mais, depuis trois jours, il traverse une véritable crise de fureur. Il l'a frappée et a menacé sa fille de mort. Le rendez-vous est pris à 22 heures devant un café.

Il fait environ moins cinq degrés sur le périphérique sud, un vent glacial fouette la moto. Le visage me brûle d'un froid qui pénètre sous mes vêtements. C'est comme si les rafales m'envoyaient des paquets d'aiguilles sur les joues. Le frère du patient m'attend. Il est très calme et, bien qu'atterré, s'efforce de relater les faits aussi exactement que possible : « Dès son plus jeune âge, José était terriblement violent. Cela lui prenait, on ne savait pas pourquoi. Un jour, on jouait avec des bâtons et il s'est emparé d'une vraie épée. Il l'a tirée du fourreau, l'a brandie sous mes yeux. J'étais terrorisé. »

Je lui demande s'il y a un différend particulier entre eux. « Non, me réplique-t-il, mon frère croit que nous lui voulons tous du mal et qu'un complot est ourdi contre lui. Ces derniers temps, il prétendait être manipulé par une secte. » Arrive alors la femme

du patient, blême, tendue à l'extrême, faisant manifestement de gros efforts pour garder son calme: «Vous avez bien trouvé votre chemin, me dit-elle, comme soulagée. La situation est de pire en pire. Mon mari s'est retranché dans l'appartement avec nos deux grands fils. Tout peut exploser à tout moment. Que comptez-vous faire, docteur?

— «J'appelle une ambulance et je ne vois pas d'autre solution que de le conduire à l'hôpital psychiatrique de son secteur.»

Le frère et sa belle-sœur se concertent pour décider qui va signer le placement. Trop exposée aux repréailles du malade, la femme refuse toute implication et tient à se dissimuler pendant le temps que durera l'intervention. Face à ce tableau alarmant d'une crise typiquement paranoïaque, je sais que le terrain est miné et que l'explosion risque de survenir pour une peccadille et au moindre faux pas. Il faut agir vite, anticiper et s'entourer du maximum de précautions. Je décide donc de faire appel au soutien logistique de la police. Au cas où...

Mon plan a été court-circuité par les ambulanciers. Un brouillage sur leur radio de bord a modifié ma stratégie. Croyant exécuter les consignes, ils sont montés directement chez le patient alors qu'il leur avait été expressément demandé d'attendre au bas de l'immeuble. Malentendu supplémentaire: ils croyaient avoir à transporter un enfant malade. En guise de salutations, cette méprise leur a valu de recevoir une volée de coups de poings généreusement distribuée par le malade déchaîné par cette intrusion. L'un d'eux saigne à la main. Furieux, sonnés, les ambulanciers prennent eux-mêmes l'initiative d'appeler les forces de l'ordre.

Quelques minutes plus tard, trois voitures de police – gyrophares en action – plus deux motards restés casqués tout au long de l'opération investissent la cour de l'immeuble. Les façades des HLM se strient d'étranges faisceaux lumineux bleutés qui

zèbrent les fenêtres de leurs mouvements saccadés. Des grappes de curieux commencent à se former à bonne distance de la porte d'entrée. Au cas où il y aurait quelque chose à voir...

Cet homme m'est encore inconnu et voilà qu'il nous contraint – famille, policiers, voisins et moi-même – à le considérer comme un forcené. J'entre avec le chef de brigade suivi de son escouade.

L'appartement est investi par les hommes en uniforme. Absolument silencieux, ils me laissent faire. J'enjambe les monceaux de vêtements et de chaussures qui jonchent le sol. Je note la présence d'une bouteille de scotch bien entamée sur la table.

D'un très modeste gabarit, la chemise sortie du pantalon, le malade déambule en chaussettes, bredouillant dans sa barbe hirsute un délire presque inaudible, relatif à un vaste complot qui serait fomenté contre lui pour lui voler ses idées. D'une stature impressionnante, accentuée par l'exiguïté des lieux, les policiers, torsos bombés, casquettes rasant le plafond, restent immobiles telles des colonnes. Sans mot dire, ils encadrent ce petit personnage animé par son délire de grandeur. Comme s'il avait un micro incorporé, il doit répondre au harcèlement des voix qui le renseignent nuit et jour sur les agissements de ses persécuteurs, le sommant de les mettre à mort.

Manifestement, les policiers ont compris que pour faire respecter l'ordre, il ne faut pas nécessairement faire usage de la force : ils connaissent leur boulot ! C'est tout bêtement la stratégie de la dissuasion implicite du karatéka ou de l'éléphant : « Évalue ma force et ne me cherche pas ! » Je constate une fois de plus que, loin d'affoler les patients, la seule présence de ces hommes balise leur délire. Ils s'abstiennent de toute réaction, se contentant de se fondre dans le décor et semblent persuadés que le « poisson » va se fatiguer de lui-même.

Le patient émet alors l'idée de téléphoner à son avocat. Je tente de l'en dissuader et il disparaît promptement dans une autre pièce

où je crains qu'il ne s'enferme. Les policiers continuent à ne pas broncher, à l'exception du chef qui s'inquiète auprès d'un des fils d'une éventuelle possession d'arme. La réponse étant négative, on le laisse pianoter sur le combiné. Mais l'étau se resserre inexorablement : une demi-douzaine de policiers s'enfourne dans la petite chambre tandis que notre homme s'acharne sur son clavier.

Quelques longues minutes passent... Le chef se tourne vers moi. D'un mouvement de tête, je donne le feu vert. Tout simplement, comme on sort un mouchoir, il tire de sa poche une paire de menottes en murmurant doucement à son collègue le plus proche : « Allons-y ! » Le patient est face au mur ; il ne peut pas voir ce qui se passe dans son dos. Il tapote toujours sur son téléphone. Une armoire à glace se poste derrière sa chaise. Délicatement, l'homme se saisit de sa main droite : clac ! une menotte est verrouillée. L'autre bras est levé en douceur derrière le dos et la main gauche est ramenée de façon à rejoindre la première : clac ! L'homme est désormais inoffensif.

À cet instant, l'attitude du malade change radicalement. Cet homme qui avait frappé sa femme, lancé des menaces de mort, mis à sac l'appartement, molesté ses fils, cogné les ambulanciers se montre subitement goguenard, presque hilare. Sur le ton de la plaisanterie, il lance aux policiers : « Vous allez m'amener à l'hôpital psychiatrique ? »

« Mais non, mais non... » le rassurent-ils sur un ton paternel.

Les bras bien serrés dans le dos, l'homme est dirigé vers la porte de l'appartement. Il affiche une espèce de sourire en décalage complet avec les circonstances, comme s'il voulait montrer aux témoins de la scène – et en particulier à ses fils – que tout cela n'était finalement qu'une farce et qu'il ne fallait surtout pas la prendre au sérieux. Par ce rictus, la fierté de cet homme du sud laisse transparaître que son sang espagnol a trouvé – tel un torero malmené – la parade pour ne pas perdre la face.

Un pan de chemise toujours sorti du pantalon, en chaussettes, le malade est ensuite conduit tranquillement vers l'escalier. Je demande à son fils aîné de rassembler à la hâte quelques vêtements chauds et des chaussures. Il apparaît sur le perron de l'immeuble. Clignotants orangés, gyrophares bleus : les pulsations pathétiques des urgences... Les voisins sont toujours là dans le froid, observant le spectacle muet d'un pauvre homme ligoté. Gangster ? Fou ? Alcoolique ? Voleur ? Les inévitables rumeurs se propageront sans doute, risquant de réveiller à son retour la paranoïa de cet homme que l'on habille puis installe dans la voiture entre deux policiers.

Les lumières orange et bleues s'éloignent dans la nuit. Les badauds regagnent leurs pénates. Blême, la femme du malade sort des buissons où elle s'est cachée.

Lors de la prise de ce pseudo-Fort Chabrol, mon rôle s'est borné à faciliter au patient – blindé dans sa réticence à toute remise en question, terrorisant l'entourage et réellement dangereux – l'accès aux soins que son état lui interdisait. Nul n'a été besoin de lui « faire sortir son délire », préalablement transmis par les tiers et dont le scénario était fixé d'emblée. Il a fallu canaliser sa violence potentielle et endiguer toute pulsion désespérée mais aussi respecter sa pathologie. Tout cela en exerçant une détermination sans faille afin qu'il se soumette à une dynamique étrangère, sans qu'elle lui semble agressive.

L'opération était certes musclée mais menée avec une force tranquille stupéfiante. Une telle démonstration de moyens peut sembler impressionnante mais elle était taillée à la mesure de son délire dévastateur et du terrorisme familial qu'il induisait. Même le patient, assailli par ses multiples agresseurs imaginaires, y a été sensible. Sans la moindre réticence, j'ai endossé l'uniforme répressif du « flichiatre », conscient que le rôle de la loi est à ce point

bafoué par le trouble mental qu'il ne reste plus que les hommes qui l'incarnent, parfois au péril de leur vie, pour la faire exister. Dans ces cas extrêmes, la loi est garante de la vie du patient ou de ses familiers. Ainsi, le gardien de la loi est le protecteur de la vie. Un caractère paranoïaque, si pénible soit-il, reste vivable, mais lorsqu'il se métamorphose en psychose paranoïaque, chacun – et surtout le persécuteur désigné – doit redoubler de précautions.

Ce cas pose la question de savoir comment cohabiter avec un paranoïaque. Il faut rester d'autant plus sur ses gardes que le malade n'a pas encore perçu la plus faible lueur du piège diabolique qu'il s'est lui-même tendu. Mais la peur de découvrir qu'il est le propre agent secret de sa persécution le rend à même de nuire à ceux qui pourraient le trahir, à savoir ses proches. En voulant sauver les siens, son épouse était menacée par cette épée de Damoclès. Par le mécanisme de la projection, le paranoïaque attribue à autrui la pulsion qui l'étreint, notamment sa méfiance inquisitrice et hostile.

La limite accordée à ce persécuteur-persécuté a été fixée par une mère sachant que l'esprit de la vengeance s'était étendu à sa progéniture. Avant de s'aventurer dans l'escalade tragique, elle a su tirer à temps la sonnette d'alarme.

Les dents de l'amour

Froid dimanche d'un après-midi de février, porte de Choisy. L'immeuble plonge dans le boulevard périphérique. Les camions et les voitures filent à toute allure dans tous les sens. À gauche: des entrepôts; à droite: des entrepôts. L'appartement est au onzième étage: cage d'escalier vert pituite, marches en Gerflex usées, rampe d'escalier métallique écaillée... Le tout: ambiance cantine d'usine.

Je sonne: la réponse se fait longuement attendre. Finalement, la porte s'entrebâille. Je me présente, je la pousse légèrement. Une grosse chaîne la barre méchamment. Un seul œil vaguement brillant est visible dans la pénombre: «Votre carte de médecin!» Je tends mon laissez-passer. Manifestement apeurée, la femme consent à m'ouvrir.

Le F3 est en fait un véritable mausolée où Gisèle, la trentaine, affreusement maigre, règne comme une sorte de prêtresse inquiétante. Les murs sont couverts de photocopies en couleurs agrandies, punaisées à la hâte. Pêle-mêle on y trouve: photos d'une fillette blonde d'environ quatre ans (joli minois espiègle) ; photos – nombreuses – d'un homme maghrébin (le plus souvent cravaté) qui pourrait être représentant de commerce; reproductions – très

nombreuses – de sourates en arabe qui sont autant de messages énigmatiques.

Deux oratoires ont été patiemment dressés : sous un très grand portrait de Claude François, une bougie se consume lentement. Non loin, une pile d'une douzaine de livres – dont certains d'une très belle édition – consacrés exclusivement à la star tragiquement défunte. L'autre oratoire est consacré à l'homme à la cravate : sur une petite table sont disposés une douzaine de clichés où il s'affiche dans des postures ordinaires de la vie quotidienne avec son sourire de circonstance. Il montre alors une expression plutôt débonnaire, surtout lorsqu'il joue avec la fillette.

Incontestablement, l'homme qui fait l'objet d'une telle dévotion habite les lieux. Une importante garde-robe, composée en particulier d'une bonne centaine de chemises, en témoigne. La femme est fière d'avoir pu lui offrir ces magnifiques vêtements au fil de leurs cinq années de vie commune. Comme si tout l'amour qu'elle lui a donné était accroché à ces cintres !

De sa bouche édentée, Gisèle nous livre d'emblée sa préoccupation lancinante : « Je me demande si je suis folle. Les psychiatres sont du côté des fous et je veux savoir s'il est normal de continuer à vivre avec mon concubin qui me frappe. J'ai perdu mes enfants. Je ne mange plus, je ne dors plus et je pleure... »

À bout de nerfs, d'une parole mécanique, elle tranche dans le vif de son histoire. Et c'est le récit désespérant d'une veuve qui a perdu son mari d'un cancer il y a sept ans. D'une femme qui a offert l'hospitalité à un chômeur marocain. D'une mère dont les enfants ont été placés par la DDASS à la suite des accès de violence qui ont alerté le voisinage.

Ainsi, à quatre heures du matin, son compagnon revient totalement imbibé d'alcool. Comme chaque nuit, il s'affale sur le canapé. Elle lui apporte une cuvette d'eau salée pour son rituel bain de pieds et lui masse délicatement les orteils pour le soulager. Et

puis, toujours conformément au même rituel, elle lui sert son dîner préalablement préparé. Décrétant que le plat n'est pas assez chaud, il lui balance un effroyable coup de poing sur la bouche, lui infligeant une fracture ouverte de la mâchoire supérieure et la perte d'une rangée de dents.

Une autre fois, une autre nuit, il rentre titubant vers deux heures ou trois heures en longeant tant bien que mal les entrepôts. Elle ne se souvient même plus pourquoi, il l'a traînée jusqu'aux marches de l'escalier de l'immeuble, cognant sa tête sur un degré au point de faire gicler un flot de sang derrière l'oreille. Une autre fois encore, rentrant de ses voyages alcoolisés du bout de la nuit, il la balance dans la porte vitrée de l'appartement dont les pointes hérissées de verre indiquent encore la violence de l'impact. Tarif: arcades sourcilières ouvertes.

C'est qu'elle l'aime son Ahmed! Au point que chaque nuit elle fait la vigie du bord de sa fenêtre. Quand, enfin, elle voit son ombre vaciller derrière les grandes bâtisses sombres, elle se précipite dehors afin de le soutenir de ses frêles épaules et le guider jusqu'au havre du canapé.

Elle l'aime tellement qu'elle lui pardonne tout, même son horrible violence. À une seule condition pourtant: cet homme, qui l'a pour ainsi dire ensorcelée, ne doit pas tenter d'en envoûter une autre comme ce fut le cas récemment. Un soir qu'Ahmed jouait aux cartes dans l'atmosphère enfumée de son boui-boui attitré, une femme – nouvelle Ève diabolique – est venue lui passer les mains autour du cou. Gisèle était aux aguets. Elle se précipita sur sa rivale et lui entailla la gorge d'un coup de cutter. Verdict du tribunal: deux mois de prison avec sursis.

L'adoration de cette femme pour son tyran est inimaginable! «N'allez pas croire, s'exclame-t-elle, que je suis attachée à lui par le sexe. C'est tout le contraire: il refuse de me faire l'amour là où les femmes trouvent d'ordinaire leur plaisir. Il ne s'intéresse qu'aux

orifices où cela me fait mal et me dégoûte.» Il est assez rare d'être confronté à un cas aussi caricatural de sadomasochisme. Mais Gisèle, poursuivant sa longue plainte d'amoureuse martyrisée, me pose une autre interrogation. Comment cette femme originaire des Flandres a-t-elle pu ainsi se convertir corps et âme à la religion musulmane reniée par son concubin? Elle n'écoute que de la musique arabe et – Coran toujours à portée de main – s'imprègne comme une éponge de la foi islamique.

La soumission extrême l'expose d'autant plus aux caprices sanguinaires du maître qu'il la frappe impunément puisqu'elle met un point d'honneur à étouffer cris et sanglots pour ne pas alerter ses enfants endormis. Fantôme d'elle-même, Gisèle veut garder son seigneur et récupérer sa petite princesse confiée à une nourrice. Elle sait que ces deux options sont incompatibles mais elle n'en démord pas: le choix s'avérant pour elle impossible, elle préfère investir ce qui lui reste d'énergie dans son corps bafoué pour tenter de survivre à cette affreuse contradiction. D'ailleurs, elle annonce sa mort prochaine si sa fille ne lui est pas rendue. Il est probable, en effet, qu'elle ne résistera pas jusque-là...

La dégradation physique de cet être est saisissante. En quelques mois, l'anorexie a fait ses ravages. Elle perd encore chaque semaine plusieurs kilos. Elle se nourrit de café et de tabac. Devant son refus d'être hospitalisée, son médecin traitant lui prescrit des boîtes d'un aliment spécial pour les cas de dénutrition avancée. Fièrement, elle m'annonce qu'elle les apporte en douce aux Restos du cœur.

Il s'agit en fait d'une technique de suicide très concertée. Une grève de la faim magistrale pour protester secrètement contre les injustices qui la frappent. Puisque l'issue est de plus en plus improbable, elle se laisse aller à la dérive vers la mort, en se réjouissant de façon macabre qu'«au moins son cercueil ne pèsera pas trop lourd».

Subsiste la faible lueur d'une solution juridique alors que son avocate et l'assistante sociale tentent de défendre ses droits de mère en dépit du danger qu'incarne son concubin. Je comprends que cette femme affreusement malheureuse n'a plus rien à perdre et que sa folie masochiste est connotée d'une terrible lucidité. Je rédige donc un certificat reconnaissant son intégrité mentale qu'elle entend produire avec un regain de confiance devant le juge.

Lucidité... Cette femme aux abois m'a appelé dans un accès d'angoisse, consciente d'être poussée au bord du gouffre au point de créer le vide en elle. D'après elle, la DDASS, l'assistante sociale, le juge et, bien sûr, son concubin, ne peuvent que la faire sortir des gonds de la raison. D'où son visage mangé de larmes et crispé de méfiance quasi paranoïaque quand j'ai pénétré son appartement. Lucidité... En fin de compte, ce que cette femme voulait obtenir de moi, c'était un «certificat de normalité», en quelque sorte le sceau qui puisse attester de sa santé mentale. Pour y parvenir, elle m'a donné toute sa confiance et livré des détails intimes de sa vie. Et comme si elle avait exorcisé le démon de la folie, elle m'a raccompagné avec un sourire imperceptible qui ne découvrait plus le trou de sa bouche meurtrie, mais un visage presque rasséréné.

Bien sûr, je ne suis pas dupe. En la quittant, tout me paraissait possible. Non seulement l'image de son tortionnaire me hantait mais j'avais l'intuition qu'elle exercerait vis-à-vis d'elle-même des sévices encore plus terribles. Je savais qu'elle n'irait pas de main morte, quoiqu'elle fasse.

Deux jours plus tard, je reçois un coup de fil de sa voisine m'informant que Gisèle vient de sortir de réanimation: tentative de suicide avec une dose massive de médicaments. Pour en finir sans être dérangée, Gisèle a pris une chambre d'hôtel. Elle y a disposé un petit oratoire comportant une sélection de ses

plus belles photos de son compagnon et de sa fille, le Coran ouvert à côté d'elle sur le lit. En guise de testament, elle a laissé des lettres. Le destin en a décidé autrement et, le lendemain, la femme de chambre l'a trouvée inanimée mais vivante. Elle avait cru comprendre que son obstination viscérale à éviter de choisir rendait impossible le retour de ses enfants. Dès lors, il ne lui restait plus qu'à désertier la place. Sa revanche serait sa dépouille décharnée, épouvantail macabre qui rongerait de remords tous ceux qui l'avaient torturée.

Mourir aussi pour oublier. Pour toujours et à jamais, oublier cet homme qui la possède. « Docteur, me dira-t-elle quelques semaines plus tard, y a-t-il un médicament, une cure pour effacer le souvenir? Une sorte de potion magique qui tuerait l'amour? » Par un déclic salutaire, elle affiche sa détermination à sortir de son cercle infernal en se laissant porter par son instinct de mère. Sa décision irrévocable est prise: elle va tout mettre en œuvre pour chasser son bourreau. Se protéger d'abord en faisant changer la serrure, ensuite faire le vide en soi et dans la maison en dénudant les murs de toutes ses photographies.

Mais cette nouvelle vie n'aura duré que deux jours. Elle m'apprend que son compagnon, embarqué par la police à la suite d'une plainte des voisins, a dormi au cimetière et dans un fauteuil roulant. Elle est morte d'inquiétude. Elle craque. Pour rester debout sur la corde raide, elle doit sans cesse faire tout ce qui est en son pouvoir, soit pour le chasser dans un ultime arrachement destiné à rassurer ceux qui détiennent ses enfants, soit pour le faire revenir en le suppliant comme une mystique appelle son dieu.

Sans son persécuteur, Gisèle est perdue. Son cœur cesse de battre, son esprit s'égaré dans le brouillard de l'abandon. Sans doute, le deuil de son mari n'ayant été qu'ébauché, c'est dans la phase de culpabilité – celle de la survivante – que le nouvel amour s'est enraciné telle une greffe funeste. Cette femme fière

LES DENTS DE L'AMOUR

et inhibée n'aurait jamais pu faire une démarche pour consulter un psychothérapeute. Il fallait venir à elle. Dans ce contexte où l'alcool est synonyme de destruction, son appel prend un relief particulier: celui d'une détresse qui ose se dévoiler sans pudeur. Demeure le mirage de son oasis de candeur et de dévotion, totalement saccagé dans son esprit par les voleurs d'enfants.

L'homme sans visage

Une heure plus tôt, Robert, cameraman de son état, sortait d'une séance de cinéma. Au moment où, après la capture par les images, se produit le nécessaire « retour en soi-même », un ami lui dit en le quittant cette phrase apparemment banale : « Je te laisse. » Et Robert a vécu ce passage de la communication à la solitude intérieure comme un moment d'abandon paniquant sur fond d'agoraphobie. Un moment d'insécurité totale avec pour immédiates conséquences : blocage des mâchoires et angoisse de mort.

Son appel ne souffre aucun différé. Robert a de la chance car je me trouve à proximité de son domicile, un loft près de la Bastille.

« Mon moi est dans mon cerveau ; c'est le lieu de ma conscience, me dit Robert qui suit une psychanalyse par ailleurs. Mais, dans la rue, je n'ai pas de miroir pour voir mon visage. Et c'est comme si je disparaissais. Lors de mon adolescence, je me précipitais vers les miroirs pour retrouver mon visage. Or, tout à l'heure, j'étais un corps sans tête qui avançait. Je me retournais presque pour me chercher. »

C'est alors qu'il a subi une perturbation physique provoquée par des décharges d'adrénaline. Robert s'est penché sur des articles scientifiques américains qui décrivent les symptômes de l'attaque

de panique. Il sait que le stress est une réaction d'alerte archaïque face à un danger qui, chez les hommes préhistoriques, par exemple, provoquait des réflexes adaptés au combat ou à la fuite. Manifestations interdites ou hors de propos dans son cas puisque ses défenses archaïques ne peuvent se manifester.

Livré à sa terreur paralysante, Robert ajoute donc: «Je suis éperdu, en proie à des mouvements désordonnés. Je n'ai plus du tout le contrôle de moi-même. Je crains un accident cardiaque majeur. Je me demande jusqu'où un organisme bouleversé peut aller. J'ai à la fois une tête qui panique et une tête qui tente de calmer. Impuissant et hyper-lucide, je suis envahi de troubles coenesthésiques: des brûlures, des picotements, des spasmes. J'étouffe et, la bouche sèche, mon cœur bat la chamade. J'éprouve quelque chose qui est pire que mourir. Je perds presque connaissance et je crois que je vais devenir fou. Je n'ai qu'une hâte: rentrer chez moi afin de retrouver mon intégrité et me reconstituer grâce à des reflets de moi-même.

«Tel un naufragé, il faut que je cherche une planche à laquelle me raccrocher. Je traverse une tempête neurovégétative: enfermé dans mon crâne, je ne peux même pas crier au secours. Sous haute pression, mon nez se met à pisser le sang. Il y a comme un autre être qui emporte tout sur son passage et va me faire exploser. Dans cet espace-temps sévit une profonde incertitude de ma propre existence. Il y a un défaut dans la cuirasse et je ne possède plus aucun mécanisme de défense. Il est vrai que l'attention extrême et la focalisation hyper-anxieuse de mes parents ont laissé des traces sur l'enfant unique et hyper-protégé que j'ai été.

«Dans l'angle mort, surgissent les attaques les plus pernicieuses. Paradoxalement, le fait de me retrouver seul me saisit d'effroi et pourtant je suis violemment indépendant. Il y a vraiment quelque chose de pas clair entre moi et moi. Comme si j'avais besoin de la médiation de l'autre.»

Je sors du silence et assène: «À mon avis, ce n'est pas un "comme si". Vous avez un besoin essentiel de l'autre. Et c'est même une nécessité.»

Face à moi, Robert s'est dévoilé. Au fil de l'entretien, il est parvenu à émerger de la chambre noire de ses angoisses. Perdu dans son visage, il lui aura fallu ce temps d'exposition de son malaise. Il lui aura fallu aussi le temps de traverser son invisible miroir pour que se révèle à lui une sorte d'évidence toute simple, laquelle peut se développer ainsi: Robert n'existe que dans le regard de l'autre; il croit se trouver mais se perd dans sa propre image. Il pensait s'être habitué à la solitude et à son dialogue de réassurance avec son miroir. Mais cela ne marche plus. Il m'a appelé afin que je lui serve de miroir humain dans l'immédiateté. Robert n'a pas encore réalisé que cette forme de solitude le détruira s'il continue à exclure ce qui provient d'une source de vie, s'il écarte *a priori* tout ce qui le dérange dans son duo avec lui-même: l'échange authentique qui s'instaure entre deux êtres une fois délivrés de la fascination et de la complaisance. Le divan de son psychanalyste lui tend encore les bras.

À double tranchant

Ce vendredi soir, Maud, 32 ans, psychologue en clinique psychiatrique, a décidé d'aller danser seule dans une boîte de nuit qu'elle aime bien. Pour se mettre en condition, elle fume un ou deux joints et en avant... La boîte est bondée. De loin, on entend la musique ronfler comme un moteur. Et tous les sens sont mus par elle. Maud, toujours seule, aspirée par ce rythme obsédant de musique africaine qui magnétise instantanément, rentre sur la piste. À ce moment, elle réalise qu'elle n'est plus isolée. Avec tous ceux qui sont animés par la même pulsion frénétique, tendue comme la peau d'un tam-tam, elle danse. Elle s'abandonne au seul plaisir de laisser aller son corps là où il veut. Le monde n'existe plus, il n'y a plus que le mouvement.

Il y a seulement cette pulsion primordiale qui emporte tout sur son passage. Il n'y a plus son corps et son esprit, il y a juste cette injection de vie, comme le battement du cœur. C'est comme au premier matin du monde. Et la vie s'en trouve transfigurée. Comme si l'existence était enfin réconciliée avec la terre entière. Comme si soudain tout devenait transparent. Comme si la musique lui donnait la clé du bien-être et des choses. Maud danse, danse à s'en faire tourner la tête... Elle s'éclate. Elle respire. Elle

n'en peut plus mais elle est décidée d'aller jusqu'à l'épuisement. Toute la ville danse avec elle. Voilà déjà cinq heures qu'elle se vide de sa substance. Plus le rythme la traverse et mieux elle se sent exister. La musique la transporte hors d'elle-même; elle ira jusqu'à la transe. Maud n'est plus Maud: elle est une autre.

C'est justement à ce moment qu'elle rencontre les autres sur sa trajectoire. Elle s'est donnée, elle s'est offerte et elle se dit: «Que me veulent-ils? Je suis trop vulnérable, je suis une proie pour eux. Ils vont me prendre. Ils vont vouloir abuser de moi.» Au terme d'une intense fusion, portée par le rythme, Maud réalise son irrémédiable solitude. La musique suit son inexorable tempo mais elle n'est déjà plus dedans. À vrai dire, elle commence sérieusement à se demander ce qu'elle est venue faire ici. Elle prend ses affaires et elle s'en va.

Tout vient de basculer. Maud ne le sait pas encore. La voici dans la rue, hagarde, perdue, incapable de retrouver sa voiture. Elle consulte son plan mais elle ne parvient pas à s'y retrouver. Elle va ainsi errer deux heures durant dans la ville endormie sans plus savoir ni où ni même qui elle est. Deux heures de terrible angoisse, avec le sentiment d'être en train de devenir folle, vont la décider à agir en appelant notre service d'urgence.

«Docteur, je bascule, j'ai besoin d'aide. C'est la première fois que je ressens cette nécessité. J'ai toujours été forte. Mais maintenant je suis submergée. Je ne pourrai jamais m'en sortir toute seule. Venez!»

Il s'agit d'un type d'intervention particulière – vitale – où je redoute autant le suicide que le meurtre d'âme.

En tenue de jogging, assise sur un fauteuil design, la jeune femme est beaucoup plus assurée que celle que j'ai eue au téléphone. Manifestement, elle a décidé de ne pas dramatiser. Elle me raconte sa vie comme elle est, avec le souci de bien me faire comprendre l'enchaînement des causes et des effets.

« Cela fait déjà plusieurs semaines que cela ne va pas. Souvent, je me sens incapable de faire quoi que soit. J'ai le sentiment d'être paralysée devant l'action. Par exemple, si je prends un bain, je peux rester trois quarts d'heure dans l'eau sans trouver l'énergie d'en sortir. L'eau est froide, je me sens mal mais je reste là : impossible de me décider d'en finir. Comme s'il y avait une force en moi qui m'entraînait vers le fond. Comme si ma volonté était totalement inhibée. C'est la même chose qui m'arrive quand je dois faire des courses ou chercher des cigarettes. Je me sens incapable de passer à l'acte et il me faut plusieurs heures pour me décider à aller au tabac du coin. La semaine dernière, j'ai rassemblé toutes mes forces pour conduire ma fille à la grille de l'école. Et quand je suis rentrée chez moi, je me suis couchée. Je suis restée toute la journée au lit. Impossible d'aller au travail. Il fallait que je téléphone pour me faire excuser mais je ne parvenais pas à appeler. Plus les heures passaient, moins je me sentais capable de le faire et plus je culpabilisais.

« J'ai l'impression de chavirer. Je suis déconnectée et je bascule dans une autre dimension de moi-même. Depuis l'histoire de la boîte de nuit, j'ai réalisé que mon état est grave. Plus grave que je ne le pensais. J'ai l'impression de rentrer dans le monde de la psychose. Pendant longtemps, je me suis voilée la face. Mais maintenant je suis au pied du mur. Ce qui me fait surtout très peur, c'est que j'ai une fille de quatre ans dont je suis seule responsable. Que va-t-il lui arriver si je me mets à déjanter complètement ? Vraiment, je suis submergée. Quand je vous ai appelé, j'étais incapable de rester assise ou allongée. Il fallait que je tourne en rond dans l'appartement. Je me suis dit : "Tu ne peux pas rester comme ça ; c'est le moment de faire quelque chose." Alors, j'ai décroché le téléphone.

« Il faut vous dire que je reviens de très loin. Mon histoire familiale est très lourde à porter. Je suis la dernière d'une famille

de dix enfants. Mon père, menuisier-charpentier, est alcoolique et atteint d'une psychose maniaco-dépressive. Ma mère est une gamine complètement immature. Elle n'a jamais su prendre les choses en main et elle avait dix enfants. Un de mes frères est un arriéré mental profond. Il est interné depuis son plus jeune âge. Je ne l'ai jamais revu depuis ma petite enfance. Je me souviens qu'il se balançait toute la journée et qu'il passait son temps à déchirer ses vêtements. J'ai aussi deux sœurs handicapées mentales. L'une est une débile légère, l'autre était déclarée comme "caractérielle" mais aujourd'hui elle sombre dans la psychose. Une autre sœur est morte à 14 ans de problèmes cérébraux. Pendant longtemps, j'ai porté ma famille sur mes épaules. Finalement, je suis une des rares enfants qui s'en soit à peu près bien sortie. Je suis psychologue et je donne toutes les apparences d'une personne équilibrée. Malheureusement, je me demande maintenant si je ne suis pas en train de suivre le même chemin. Et j'ai peur que ce qui m'arrive soit d'origine génétique. C'est dramatique de se voir devenir à moitié folle et c'est normal de se poser toutes sortes de questions.

« Dans mon enfance, j'en ai vraiment vu de toutes les couleurs. Mon père était un fou dangereux et pervers. On habitait un pavillon. Souvent, il allait dans le garage couper du bois pour la chaudière. Et quand il était parti dans cette ambiance-là, il ne quittait plus sa hache. Il venait l'agiter devant la fenêtre de ma chambre d'un air sadique. J'étais terrorisée. Je me disais en moi-même : "Un jour je t'aurai." Mon obsession était de protéger ma mère et mes sœurs. Un soir, alors qu'il était vraiment trop excité avec sa hache, je leur ai demandé de venir dormir dans ma chambre. J'ai pris la carabine et je suis restée toute la nuit sur mon lit à attendre. S'il était venu nous agresser, j'étais bien décidé à lui tirer dessus. Vraiment, dans ces moments-là, j'aurais pu le tuer.

«Entre mon père et moi, c'est une histoire d'amour raté. Quand j'étais petite, je l'adorais. Il était vraiment tout pour moi. Mais quand je suis devenue un peu plus âgée, il a commencé à abuser de moi. Il m'a touchée avec des gestes indécents mais il ne m'a pas violée. Mais pour moi, c'était comme un viol. Je ne comprenais pas qu'il pût faire cela. Je l'adorais et il abusait d'une manière veule de mon amour. J'étais traumatisée et je me sentais trahie.

«Et il y a eu pire encore. Une nuit, j'ai entendu dans la salle à manger un bruit de bouteilles bizarre. J'y suis descendue et j'ai vu mon père allongé sur la table recouvrant ma mère. J'étais une gamine et ce spectacle m'a sidérée. Je croyais qu'ils faisaient l'amour parce qu'on m'avait dit que les adultes faisaient parfois ce genre de chose entre eux. Rapidement, j'ai compris qu'il ne s'agissait probablement pas de cela car ma mère était presque bleue. C'était clair: mon père était en train de l'étrangler. Je ne savais pas quoi faire mais j'ai commencé à lui taper dessus et à lui tirer les cheveux. Heureusement, il y avait un oncle dans la maison qui, alerté par les cris, est intervenu. Plus tard, mon père a prétendu qu'il avait entendu la voix de la Vierge Marie lui intimant l'ordre de supprimer ma mère.

«Mon père a trahi l'amour que j'avais pour lui. Ensuite, c'est ma mère qui m'a trahie. Ma mère avait un amant. Un type que je n'aimais pas du tout. Elle se servait de moi pour aller le voir. En l'accompagnant chez lui, j'étais la justification, l'alibi en quelque sorte, vis-à-vis de mon père. Son amant avait un cousin qui était amoureux de moi. J'avais 15 ou 16 ans et les hommes ne m'intéressaient pas. À chaque fois que je venais, l'amant de ma mère commençait à me peloter et à me déshabiller. Et ma mère rigolait tant qu'elle pouvait. J'en étais vraiment malade. Qu'elle trouve cela drôle me semblait – et me semble encore – une horrible trahison. J'ai eu une famille qui broyait du noir dans le bruit verbal, les moqueries et la violence.

«Et puis j'ai été trahie dans mon amour une troisième fois. Pendant deux ans, j'ai vécu avec une femme, Christine, que j'aimais énormément. Alors qu'on était en vacances en Espagne, elle s'est mise à boire beaucoup. Un jour elle m'annonce qu'elle voulait coucher avec un type qu'elle avait repéré. Apparemment, il n'avait pas envie d'elle. Christine a donc imaginé un petit stratagème: "Si tu viens avec nous, il sera d'accord, tu ne peux pas me refuser cela si tu m'aimes." Elle m'a fait une incroyable sérénade, un vrai chantage sentimental. Pour parvenir à ses fins, elle se servait de moi, c'était odieux. J'ai fini par accepter mais je ne pouvais rien faire parce que j'étais trop mal. Finalement, je me suis mise à chialer et je suis partie. Bien sûr, ce n'est pas l'acte en lui-même qui m'a choquée. C'est pas une affaire de faire l'amour à trois. Mais je ne pouvais accepter d'être un objet dont on se sert. Une fois de plus, j'ai eu l'impression d'être trahie. Cette histoire m'a beaucoup perturbée. Au retour de vacances, je suis restée pendant une dizaine de jours dans un état de prostration totale. Impossible de travailler et de manger. J'ai perdu douze kilos. J'étais très mal et je pleurais. Jamais, je n'avais régressé à ce point-là. De son côté, Christine culpabilisait beaucoup. Je lui ai demandé de partir. Ensuite, on a essayé de vivre à nouveau ensemble mais ce n'était plus possible. Il y avait vraiment quelque chose d'irréremédiablement brisé entre nous. Je n'arrivais pas à dépasser cette situation et elle se sentait rongée de remords.»

À cet instant, la sonnette de l'interphone retentit. C'est l'heure où le père ramène leur fille. Maud est bien décidée à ne pas exposer l'enfant à son désarroi. Elle descend donc pour expliquer qu'elle est malade et trop fatiguée. Je trouve cette initiative très salubre autant pour elle que pour sa fille. Il n'empêche que cela la culpabilise quelque peu. Je la rassure sur ce point et lui confirme qu'elle a eu le bon réflexe. Nous poursuivons donc l'entretien et Maud enchaîne: «Depuis toujours, dans cet envi-

ronnement extrêmement perturbant, j'ai su mettre au point des mécanismes de défense pour préserver mon intégrité psychologique. Quand j'étais petite, j'entendais des voix et je me disais que c'était ma grand-mère et ma sœur – mortes toutes les deux – qui me parlaient. J'avais aussi des hallucinations visuelles. Je voyais des sortes de dessins animés, très bariolés, défiler sur le plafond. À cette époque – j'avais environ 10 ans – je me suis réfugiée dans la religion catholique. J'y croyais vraiment très fort, Probablement pour me protéger. Toute ma famille est athée et tout le monde se moquait de moi. Le grand jeu de mes frères et sœurs, c'était de me donner des gifles pour voir si je tendais l'autre joue. Et moi, je continuais à entretenir cette sorte de délire mystique qui me donnait l'illusion de pouvoir échapper à toutes les bassesses qui m'entouraient.

« Plus tard, quand j'ai commencé à avoir des problèmes, j'ai toujours tenu à les résoudre seule. Cela m'a amenée loin. Très loin. Jusqu'à la prostitution. Alors que j'étais en troisième année d'études en cours du soir pour être psychologue, je me suis séparée de mon mari. Financièrement, je n'arrivais pas à m'en sortir. Mon ex-mari ne me payait pas de pension, mon loyer était très cher, j'avais une petite fille à charge et de modestes revenus. J'ai trouvé un travail bien payé à Pigalle: entraîneuse et strip-teaseuse. C'était une activité assez destructrice moralement mais en même temps elle me permettait de me prouver quelque chose. J'étais restée sept ans avec mon mari et il ne m'a jamais dit que j'étais belle. J'avais besoin d'être valorisée. Cela me faisait vraiment plaisir de voir qu'il y avait des hommes capables de payer cher, juste pour boire un verre avec moi.

« Après, je suis allée plus loin. Pendant une année, j'ai fait de la prostitution "propre" en sélectionnant mes clients par Minitel. Le plus destructeur, c'était d'avoir l'impression d'aller me mettre dans la gueule du loup. En fait, ce n'est pas l'acte en lui-même

qui me posait problème: coucher avec un type, cela n'a jamais tué personne. Mais ce qui était dur, c'était de se décider à y aller. J'arrivais à me convaincre en me répétant: "Tu dois y aller, il faut y aller." J'en pleurais presque. Une fois que j'y étais, le processus était enclenché et cela ne se passait pas trop mal. Après, j'étais dégoûtée mais j'avais de l'argent que je flambais pour acheter n'importe quoi. Comme je ne présentais pas l'image type de la prostituée, les rapports restaient relativement "respectueux". Ce n'était jamais obscène.

«C'est ainsi que j'ai pu terminer à la force du poignet mes études de psychologue. Et j'ai troqué les petites tenues vaporeuses pour la blouse blanche de la clinique. Je crois que je suis vraiment faite pour ce métier. Peut-être parce que je suis issue d'une famille où les problèmes mentaux se posaient en permanence, j'arrive bien à percevoir l'autre – je sens les êtres de l'intérieur. Je pense aussi savoir trouver les bons gestes pour aider les malades et je n'ai pas peur de leur violence. Je sais écouter, calmer les situations de crise. Je pense que c'est un travail qui me convient.

«Mon plus gros problème actuellement est d'arriver à cacher mon état dans mon milieu professionnel. J'étais tellement angoissée hier que j'ai été obligée de quitter mon travail. Les patients ne doivent pas me voir comme cela. C'est très dur de se cacher sans cesse, de se faire une tête de quelqu'un de normal quand on se sent devenir folle. Et si on a l'impression de décoller en permanence de la réalité, il y a de quoi se poser de sérieuses questions sur son état mental.

«Il y a six mois, je suis d'ailleurs passée de l'autre côté. J'étais obsédée par l'idée du suicide. Avec une lame de rasoir, j'ai commencé à m'entailler les veines, tout doucement. Cela saignait un peu. J'ai essayé d'arrêter mais je ne pouvais pas faire autrement que de continuer. Et puis cette idée s'est imposée à moi: il faut que je me tranche la gorge. Une seule évidence s'est imposée

pour m'en couper l'envie : ma fille. S'il y a une chose horrible pour un enfant, c'est bien d'avoir une mère suicidée. Une vie dès le départ irrémédiablement gangrenée.

« J'ai donc accepté l'hospitalisation. J'y suis allée comme une bête va à l'abattoir. Au bout d'une semaine, j'ai demandé à partir. J'ai renoncé à cette idée folle mais l'obsession du suicide reste très présente en moi. Sans drame, sans tristesse, presque par défi. Il m'arrive d'aller à la pharmacie de l'hôpital pour subtiliser un ou deux bistouris "au cas où". Ou bien, je pique quelques plaquettes de médicaments. Mais dès que je pense à ma fille, cela me remet les idées en place. Il faut maintenant que je trouve en moi les ressources pour ne pas sombrer définitivement dans la folie.

« En fait, c'est exprès que je suis allée danser dans une boîte où tous se connaissent et sont de mèche. Même topo au boulot. Je ne suis qu'un pion noir mû par une énergie cosmique et les autres sont des extraterrestres qui communiquent par transmission de pensée et m'évaluent. Je ne suis pas pour de vrai. On intervient dans mon monde. Depuis ma naissance, je suis vouée à l'aliénation. Un calcul venu d'ailleurs m'a poussée vers cet instant de crise et conduite à vous appeler. Tout est préparé depuis le début des temps, depuis les espaces intersidéraux. Ce n'est pas terrible là-haut. Tout a été pensé pour que je devienne ce que je suis – un cobaye promis à la vivisection.

« Même mon amie Gina est là pour me surveiller. C'est pour cela qu'elle est venue habiter à côté. Et cette manipulation repose sur une finalité : me faire changer. Tout prend un sens. Je suis tentée de prendre le volant et heurter ma voiture contre un poteau, juste pour voir si c'est réel. À la clinique, les gens sont compatissants et compréhensifs alors que je ne leur ai rien dit. Ils se comportent comme des acteurs. Cela vaut-il la peine de vivre si tout est un coup monté ? Ma vie entière est un coup monté. »

Je suis frappé par cette angoisse si profonde qui amène Maud à se frapper, se faire du mal pour réintégrer – *via* la douleur – un soupçon de réalité. Maud n'a pu parvenir à endiguer la pression du torrent d'angoisses venues déferler sur son psychisme vulnérabilisé par son histoire familiale, son métier qui, à la fois, la porte et la déstabilise. Seule une part d'elle-même – ce qui reste de gardienne de soi – a eu le courage réflexe d'appeler pour que l'on vienne secourir et rechercher la part de petite fille en perdition. Consciente du processus de psychotisation, elle me demande un diagnostic. Il est bien souvent inutile, voire néfaste de donner un diagnostic – à chaud – sans connaître l'évolution d'un mal-être. Il y a tellement de pathologies mentales alarmantes qui se résorbent rapidement. Il y a aussi tant de dramatisations excessives et de fixations sur une étiquette de déprimé, schizo, ou parano. Voilà pourquoi je répugne à la révélation d'un diagnostic, lequel risque d'enfermer le patient dans son mal au lieu de lui laisser le champ libre pour le discerner lui-même.

Dans le cas présent, je sens que Maud a besoin d'une réponse technique à laquelle se raccrocher. Car sa formation professionnelle la dessert à ce moment précis et lui donne la terrifiante ombre chinoise d'un pantin emporté sur la voie de la psychose : intolérable spectre. Sans me faire prier, je lui dis donc qu'elle est affectée d'un syndrome de dépersonnalisation, ce qui correspond à une immense fragilité mentale liée à une perte de ses repères extérieurs et intérieurs.

Je note aussi ce sentiment de trahison qui la tараude et la coupe davantage de ses proches et de ses alliés. Nul doute qu'elle n'a pas été respectée, ni par le père avec ses pulsions incestueuses, ni par sa mère complice de son approche, ni par son amie qui a confondu complicité et intimité érotique.

Deux heures se sont écoulées et Maud s'est remarquablement détendue. Elle ne ressent presque plus l'oppression que procure

l'angoisse de ne plus être soi. Elle a réalisé que d'être délivrée de sa famille était pure fiction, que son fonctionnement – consistant à faire table rase du passé et à s'évader dans l'ailleurs d'elle-même – était «à double tranchant» et qu'il lui faudrait dorénavant batailler avec ses démons. Mais plus seule: avec l'aide d'un psychothérapeute.

Quatre jours plus tard, je reçois sa lettre: « Dans un moment ponctuel de l'existence d'un être, tout peut basculer. Avoir la force de téléphoner, de demander de l'aide peut être insupportable. Comme il est difficile d'accepter d'être "la patiente", un "sujet clinique"! Trouver l'écoute d'un psy, dans un premier temps par téléphone, sans passer par le défilé rituel "standard-secrétaire", c'est l'ouverture dans la confiance. Lorsque la tension se relâche, il est possible ensuite d'attendre un professionnel chez soi.

« Mon lieu, les objets, les odeurs, la musique, tout est tellement familier, cadrant et rassurant que le personnage du psychiatre entrant chez moi n'est pas un intrus. Il n'y a pas de violation de lieu: les choses se mettent en place doucement, comme dans un puzzle. Il me semble que ce médecin est presque un ami.

« Quand on est soignant, se sentir basculer dans la folie – en être conscient – produit une angoisse terrifiante. À côté, la mort devient presque un réconfort.

« La psychiatrie à domicile, dans l'urgence, ne guérit pas. Mais elle permet de soigner la plaie, d'arrêter l'hémorragie. Le fait de parler, de décharger son fardeau est un moment d'une rare intensité lorsque, en face, le regard n'est ni complaisant, ni distant, ni effaré.

« Les murs, les institutions, les hôpitaux psychiatriques aggravent la situation car, dans ces endroits, on se donne le droit d'être fou. S'il n'y avait pas eu d'intervention, l'angoisse aurait pris une

telle proportion que tout aurait pété à l'intérieur. Et j'aurais eu droit aux neuroleptiques, seuls capables d'agir alors.

«Longtemps je vous ai parlé de choses que je croyais réglées et d'autres oubliées. Vous ne m'avez pas collé d'étiquette et vous avez cherché à développer mon sens critique.

«Ce que j'ai ressenti, lors de votre intervention, c'est un respect qui m'a permis de garder ma dignité dans une situation de crise, tout en restant dans mon lieu. Alors que je risquais fort de me retrouver paumée, contrainte d'accepter les traitements et une admission aux urgences d'un hôpital.

«Vous m'avez apporté un bien-être, un diagnostic dont j'avais besoin: un syndrome de dépersonnalisation. C'est nettement moins affolant qu'une entrée dans la psychose.

«J'ai toujours su être là pour les autres et vous êtes venu rien que pour moi. J'ai su accepter que, pour une fois, les rôles soient renversés. Et cela je ne l'oublierai jamais.

«Grâce à votre présence, votre intérêt, votre écoute, je suis redescendue de ma planète qui ressemblait plutôt à un gouffre, un tunnel, un néant d'âme. Maintenant, j'entrevois la lumière.»

Jamais je n'aurais imaginé que mes patients, côtoyés chaque jour, puissent avoir une telle souffrance. Le pire, c'est d'en être conscient. Heureusement, peu le sont. Mais mieux vaut ne pas s'y habituer.

Les urgences à domicile permettent aux personnes de préserver leur intégrité et de rester des adultes à part entière. Prendre en charge implique une régression, une infantilisation. «Urgences Psychiatrie» amène à une ouverture, à une éventuelle décision de psychothérapie ou de psychanalyse. Le sujet responsable trouve ainsi l'opportunité de prendre des dispositions pour s'en sortir.

Il demeure que la question du poids génétique est lourde. Maud n'a jamais pu aller visiter son frère interné depuis des années et

les chromosomes de la folie ne l'ont peut-être pas épargnée même si elle a opté pour la tenue de soignante. Question de lucidité.

Maud a fini par admettre qu'il ne lui appartenait pas de poser un autodiagnostic qui l'enfermait et provoquait une plus grande folie. Par sa lettre, elle restaure son image en tant que collègue, s'adressant à un autre collègue. Je lui sais gré d'avoir fait ce chemin et de m'avoir enseigné cette humilité. Malgré son savoir en matière de psychologie, elle a eu le courage de se livrer à un autre. Trop de gens perdent la santé mentale en s'acharnant à vouloir s'en sortir seuls – dans leur tête – à se soustraire à la vie qui se donne malgré eux et à travers l'autre, à croire qu'ils sont maîtres de leur existence jusqu'à l'absurdité de l'omnipotence, le corsetage de leurs vibrations de peine comme de joie, et l'étouffement de tout désir de parole vraie.

Pour retrouver un peu de bien-être, il suffit parfois à quelqu'un d'ouvrir sa porte à un médecin casqué. En entrant, il ne sait encore rien de sa vie. Par de simples petites phrases justes, placées dans l'esprit et le cœur avec la pointe d'un stylet, le psychiatre peut montrer où se loge la clef du malaise. Mais je ne suis pas dupe : quiconque est à même de dire les mots qui brisent le cercle vicieux de celui qui s'est enferré dans la désespérance.

Internement aux frontières du réel

La mère appelle pour Xavier, son fils de vingt et un ans, qui, au téléphone, lui a paru très mal et incohérent. Il exige d'être opéré d'urgence de la colonne vertébrale afin de recouvrer sa puissance sexuelle!

Une heure plus tard, je rejoins la mère et l'oncle du jeune homme au pied de l'immeuble. La mère est à la fois confuse et déstabilisée; elle ne sait plus exactement où est son studio et j'use de mon portable afin de détecter la bonne porte. Après plusieurs coups de sonnette, Xavier consent à m'ouvrir et me lance qu'il n'a besoin de rien avant de refermer brutalement sa porte. J'ai toutefois eu le temps de recevoir l'impact fulgurant de son regard. Ce genre de regard qui dit: «Je ferai tout en mon pouvoir pour vous prouver que je ne suis pas là.» Cela avec toute l'hostilité de celui qui veut nier, annuler ma présence. Avec mon œil de psychiatre, je sais que c'est un grand malade.

Dans ces conditions, que puis-je faire? Renoncer à agir et plutôt remettre à plus tard? Attendre la crise majeure ou interpellier les forces de l'ordre? Je n'oublie pas que Xavier a récemment côtoyé

les policiers lors d'une interpellation – pour avoir menacé d'un coup de poignard l'employée des Télécom qui lui présentait une facture impayée. La mère est hésitante, voire ambivalente, l'oncle est beaucoup plus résolu à trouver une solution immédiate. J'opte pour la seconde approche, certes plus radicale, mais qui a le mérite, me semble-t-il, de ne pas laisser pourrir la situation avec tous les risques de passage à l'acte, auto- ou hétéro-agressif que cela comporte.

Je n'ai pas l'intuition qu'il s'agit cette fois-ci d'une urgence à double détente. Une chance : le commissariat est à deux pas. Je m'y rends en compagnie de l'oncle et je persuade sans trop de difficulté les agents de venir à la rescousse. Nous parlementons peu après dans la ruelle sur la manière de poursuivre des opérations, compte tenu de cette porte obstinément close ou prompt à se refermer. Je compte sur l'impressionnante présence des agents et leur aptitude à coincer un pied dans une porte qui s'entre-bâille.

C'est à ce moment qu'un jeune homme dévale les escaliers et que la mère nous dit brusquement à voix étouffée : « C'est lui. » Les policiers en civil se lancent à grandes enjambées sur ses talons et lui demandent ses papiers. Il obtempère tout en demandant la raison de ce contrôle alors qu'il n'a rien à se reprocher. Il tente de démontrer qu'un contrôle de routine n'a pas sa raison d'être pour un individu innocent. Il aperçoit alors sa mère et se précipite vers elle. Apparemment apeurée, la mère fait quelques pas à reculons. Ils parlent tous deux de façon assez animée mais sans violence. Pendant cet intermède, le chef de la brigade me sollicite sur les ordres à donner pour conclure l'intervention. Je lui explique que ce cas relève d'un point de non-retour : il est hors de question de laisser le jeune homme dériver plus avant dans son mal-être, le délire, la dangerosité.

Entre-temps, Xavier a rejoint le groupe de policiers et leur expose qu'il a une anomalie dans la colonne vertébrale justiciable

dans les plus brefs délais d'une opération chirurgicale, ce qui signe une angoisse majeure. Un policier s'avise – comme pour vérifier ses dires – de lui toucher le dos, Xavier se dégage vivement, comme si sa moelle épinière avait été directement atteinte et lésée. Se confirme que ce jeune homme est totalement à vif et que son discours contrôlé masque un malaise épouvantable. J'imagine que sa colonne vertébrale pourrait à ses yeux se scinder, spontanément, telle une échine de porc à l'abattoir. Il rajoute que s'il regardait assez longtemps le soleil, il pourrait le faire exploser. Et dans sa tête est logée une bombe.

Faire admettre à cet écorché vif la nécessité de soins paraît hors de ma portée, si abominable est sa souffrance, si grand est son refus. Terrible paradoxe typique de la maladie mentale – cet alliage de souffrance à fendre l'âme et d'allégation presque fanfaronnante de la normalité. C'est un paradoxe auquel je ne me ferai sans doute pas de si tôt et il m'en coûte à chaque fois de me faire violence pour forcer un sujet malade, mais inconscient de son mal, à se rendre à l'hôpital. La question du libre arbitre se pose et le recours à la loi sous son aspect policier ne me ravit pas. Mais comment faire autrement? Le chef de la brigade n'échappe pas à ce dilemme et je dois le soutenir dans sa démarche. La mère elle-même vient lui rappeler tandis que le représentant de l'ordre vacille, prêt à battre en retraite. Elle clame que son fils n'est ni un agneau ni un surhomme et qu'il y aurait non-assistance à personne en danger si on le laissait livré à lui-même et à ses pulsions.

Un être qui obéit à sa logique, à sa propre loi, prêt à défendre âprement son monde intérieur contre tout un système qui veut sa peau devient une proie que l'on chasse. Pas si facile que cela à admettre. Heureusement, les chasseurs – les policiers – ont tout compris et jouent leur rôle à la perfection. Ils ont dressé autour du patient un filet de protection, sans pression excessive,

avec respect et finesse, comme si leur instinct leur dictait le juste comportement qui interdit l'accès de rage de la bête aux abois.

Finalement, la décision est prise de conduire Xavier à l'hôpital et le dénouement se fait en douceur mais avec un encadrement ferme. Désaxé, coupé de sa libido, le jeune homme était mû par une violence qui le désarticulait. Dans un centre de soins, ses angoisses paranoïdes – destructurantes et persécutives – vont l'abandonner au fur et à mesure que ses défenses intégreront la relation à l'autre dans la confiance.

Trois semaines plus tard, je reçois un compte rendu de l'hôpital où Xavier a révélé ce qui le hantait: «Des tyrans se sont emparés de mon esprit et m'ont mis en transe pour une initiation de vingt et un jours. Je suis un originel car je suis né la tête inclinée. Je communiquais en pensée avec une femme que j'aimais, une originaire elle aussi, portée par des anges d'amour. On contrôlait mes idées, me faisait marcher les bras en croix. La moitié de mon corps me semblait vide. Je suis impuissant car ma verge est coupée de mes testicules. Je me suis retrouvé dans moi-même. Finalement j'étais fou, dans mes fantasmes, schizophrène.»

Formidable évolution!

En une fraction de seconde, son premier regard me disait tout cela.

Huis-clos sexuel

Depuis plusieurs semaines, sa cousine n'a plus de nouvelles de François et a fini par le joindre ce soir, alors qu'il avait omis de brancher son répondeur. À l'écoute de sa voix, il a éclaté en sanglots et a raccroché. Ayant commandé sur-le-champ un taxi, elle lui rend visite, la gorge nouée. Elle le découvre prostré, la démarche mal assurée, barbe hirsute, négligé et entouré de bouteilles de vin éparses. Il est quasi méconnaissable. Gêné de la recevoir ainsi, il cherche dérisoirement à se donner une contenance et bredouille quelques mots de bienvenue. Devant ce triste spectacle et l'impossibilité de comprendre quoi que soit, elle le questionne avec ardeur mais lui, incapable de la regarder, paraît confus, terrorisé et bloqué. On dirait qu'il subit un écrasement intérieur. Elle finit par lâcher: «Pas question de te laisser dans cet état, j'appelle un médecin!»

C'est dans ce contexte que j'interviens. À mon arrivée, François s'anime légèrement et, sans lever les yeux, murmure: «De toute façon, ce n'est pas psychiatrique.» Puis, plus énigmatique: «Peut-être demain.» Très intriguée, la cousine insiste et, comme pour se libérer de cette pression, il lui révèle, très sibyllin: «Je connais un prêtre.» Elle n'ignore pas sa foi et m'explique qu'ils débattent

souvent ensemble du mystère de la vie tel que l'ont éclairé les grands mystiques. Je suggère alors qu'il y a un temps pour guérir et un temps pour prier. L'abattement de cet homme dénutri, alcoolisé, épuisé moralement, est tel que je ne vois pas ce qu'il peut espérer d'un serviteur du Christ, hormis des recommandations de soins. J'évoque l'hôpital.

François rassemble ses forces et profère un « non » qui nous fige un moment. Je subodore que la cousine, visiblement compatissante, entend respecter cette velléité de rencontrer un homme d'Église et ne signerait sûrement pas une demande d'hospitalisation. Pourtant, François est en danger, à la merci d'un faux pas, d'un malaise dans la rue et susceptible d'être renversé par une voiture. Mon exhortation et mes mises en garde restent vaines et nous décidons, elle et moi, de lui laisser une chance jusqu'au lendemain, dernière limite. De son côté, il accepte sans résistance l'injection d'un calmant. Je quitte les lieux en faisant moi aussi une secrète prière: pourvu que son ange gardien ne baisse pas ses ailes et fasse scrupuleusement son boulot jusqu'à ma prochaine visite fixée le lendemain en fin d'après-midi.

Je reviens donc avec un sentiment mitigé par ce compromis presque absurde. Ne vais-je pas m'en mordre les doigts? François va-t-il m'ouvrir sa porte? Je sonne et je n'en crois pas mes yeux: il est là devant moi, souriant largement, transfiguré.

« Rentrez donc, cher docteur, j'ai une foule de choses à vous révéler. »

Je m'installe et ouvre grand mes oreilles avec l'intuition que cet homme n'a pas fini de m'étonner. D'une voix modulée et plutôt vive, il se met à raconter.

« Je me regardais dans le miroir et me disais: "Tu es mal barré et même très mal barré." Je n'allais plus au travail, traînais dans les rues, furetais dans les bibliothèques et me cantonnais dans les lieux où personne ne m'agresserait du regard. J'avais fini par

ne plus avoir de liens humains. Plus la moindre miette de médiation. J'étais vraiment broyé sous l'enclume des angoisses, défiguré par l'effroi, et je sentais que j'allais passer dans le vide-ordures. Mon sommeil était entrecoupé de cauchemars abominables. J'étais agité parfois avec l'impression d'un malheur imminent qui allait me tomber dessus. Une terreur panique, de moi, des autres, permanente et lancinante, sévissait jour et nuit. La terreur de vivre. Je flottais de-ci de-là, tel un fantôme hagard et torturé, inapte à dissoudre son tourment intérieur dans l'alcool.

«Une nuit, j'ai eu cette injonction, qui peut paraître délirante, en m'adressant à Dieu: "Mais fais quelque chose, je vais crever." Je m'étais mis à boire, je restais chez moi, attendant qu'une jeune femme, mon amante, vienne prendre des cours de violon à Paris par le train de Nice. Nous vibrions au diapason de l'avidité libidinale, jusqu'au point d'orgue de l'orgasme, assourdissant nos cœurs. Reprendre au plus vite les mêmes relations dépouillées que j'avais toujours eues avec elle: des actes rien que des actes, sans mots, sans tendresse, dans un huis-clos sexuel parfaitement destructeur.

«Ce matin, je me suis réveillé toujours affreusement mal, mais saisi d'une énergie précise sur ce que je devais faire. Alors je me suis habillé, j'ai mis mes chaussures, et mes pas m'ont conduit tout droit vers le presbytère de mon quartier dont j'ignorais l'adresse. J'ai traversé des carrefours, des rues, des porches, puis, dans une cité, j'ai sonné à une porte, à la bonne sonnette. Et là, un homme – c'était l'exorciste – a ouvert. En blouse grise, ce curé classique m'a simplement regardé et m'a dit: "Je vois! Monte, première à gauche, installe-toi dans le fauteuil, j'arrive." Je me suis assis, habité d'un malaise qui me tordait les tripes. La confrontation ne me plaisait absolument pas, mais je sentais que c'était là que ça allait se passer. Et l'homme est revenu avec ces mots: "Ne fais rien, regarde-moi!" Il s'est mis en face de moi, m'a fixé, comme s'il

faisait abstraction de ma personne et s'est adressé à l'entité qui régnait en moi. Il a dit: "Par le sang du Christ, ne fais aucun mal à cet homme, dis qui tu es et libère-le."

« Sous la houle de ses injonctions recommencées, j'ai senti que de moi sortait ce qui m'encombrait, ce qui faisait l'étouffement de ma vie. Ma bouche a desserré son étreinte de fer et une sorte de souffle m'a quitté, expulsé de mes viscères, comme un râle d'agonie. Totalement anéanti physiquement, intérieurement très humilié. C'est extrêmement humiliant d'être sous cette emprise, mais j'ai ressenti une libération. J'ai alors simplement demandé à ce prêtre: "Que dois-je faire maintenant?" Il m'a répondu: "Mais rien de particulier, va dans la sacristie, mets-toi devant le saint sacrement et laisse-toi aimer tout simplement le temps qu'il te faudra." À ce moment, un petit coadjuteur est arrivé. Il lui a ordonné d'aller vite chercher de l'eau bénite. Il en a répandu sur mon corps et, pour parachever ce rituel d'exorcisme, a fait un signe de croix avec cette eau bénite sur mon ventre dénudé. Ensuite, je me suis revêtu et suis resté une matinée devant le saint sacrement qui était exposé et j'ai attendu. Il y a eu une transmutation très lente au terme de laquelle j'ai compris que ma vie redevenait possible. L'après-midi, je suis allé dans une cabine pour téléphoner à ce prêtre et j'y ai oublié tous mes papiers d'identité. Peu importe, je vais en faire établir des nouveaux. »

J'interviens afin de faire une pause dans son récit fait d'un trait et progressivement gagné par l'exaltation :

— On dirait que vous avez participé à un événement.

— Oui, et même un événement fondateur de ma prise de conscience. Quelque chose dans notre existence dépasse la vie biologique, la psyché, et les simples relations humaines, quelque chose d'autre qui appartient au domaine du combat spirituel. Au téléphone, l'exorciste m'a parlé de ses confrontations parfois extrêmement violentes. Et ceci avec des gens qui, comme moi,

n'avaient pas particulièrement fait du mal mais avaient été des catalyseurs d'une anomalie relationnelle et s'étaient retrouvés possédés.

— Avant de parler de possession, vous aviez un trouble qui était apparemment d'ordre psychologique, ou psychosomatique...

— Un immense malaise né dès les premiers moments de ma relation avec cette femme. Lors de nos rapports sexuels, des grandes bouffées d'angoisse me saisissaient et m'ont complètement entraîné dans le huis-clos. Peu à peu, je me suis isolé dans mon appartement et je ne vivais que dans un périmètre qui, jour après jour, semaine après semaine, se restreignait. Je finissais par acheter une brioche, un litre de vin, errais, m'alimentais mal. Seule cette femme aimait encore ce qui restait de mon être. Elle vivait cela sous le registre de la sensualité déchaînée et privée d'âme – seul son violon en contenait une. Elle avait eu quand même une parole étonnante un jour où elle avait réalisé chez elle une mise en scène sexuelle d'une effarante froideur dans laquelle je tenais le rôle le plus passif qui soit. J'étais corvéable à merci, sous le fouet dominateur de la maîtresse d'un phallophore sur lequel elle venait s'empaler – ce qui m'a d'ailleurs totalement crispé: "Mais ne serais-tu pas possédé?" m'a-t-elle dit. Cette phrase que je considère comme prophétique montre qu'elle aussi avait senti que quelque chose d'une autre dimension se passait. Après cela, je ne pouvais plus la voir. Et c'est à ce moment que, profondément touché, englouti dans l'horreur d'un étouffement, d'un engloutissement, j'ai eu le sentiment que j'allais disparaître intérieurement. C'est là que j'ai poussé un cri d'une détresse sans nom.

— Et ce cri était lancé vers qui?

— Celui qui a fait le ciel et la terre et moi un vermisseau juste bon pour une poule de basse-cour.

— Vous n'étiez pas en crise mystique à ce moment-là?

— Absolument pas, j'étais dans une crise sexuelle pure et simple. Il est vrai que la quête spirituelle ne m'était pas étrangère puisque j'avais fait partie d'un groupe baptiste extrêmement actif. Dans le trouble, certes, j'avais décidé d'avoir une aventure avec cette femme violoniste qui s'était assise en face de moi dans le train. Et la suite s'est déroulée comme je vous l'ai racontée. Quelques mots de présentation et les questions d'usage puis, subitement, en sortant de la gare, l'hôtel. Le corps à corps devenu de plus en plus bestial, de plus en plus *hard*, m'ulcérait chaque fois davantage. On a alors essayé d'avoir une relation intime plus humaine, en se disant: "Qui es-tu dans cette chair qui jouit de moi?" Mais le ver logeant dans le fruit de notre luxure s'est dressé; le stupre a interdit le face-à-face et ligoté les mots. Je suis retombé dans l'enfer, dans l'enfermement de l'angoisse et la perte de l'estime de moi-même. Je me dirigeais vers le trou béant et j'ai fini par jeter le cri de ma vie.

— Un cri au-dedans de vous?

— Non, tout haut, après une journée où je vagabondais l'âme en peine, j'ai hurlé dans une impasse.

— Percevez-vous cette femme comme un être maléfique?

— Pas du tout. Quelques minutes avant de monter dans le train, elle avait entendu à ses oreilles, "monte, j'ai quelqu'un à te faire rencontrer". J'ai vécu une fascination purement sexuelle et puis je me souviens que l'angoisse m'a gagné dans la nuit, une espèce de trouble très particulier que je n'avais jamais vécu auparavant avec aucune femme, une frénésie sexuelle dans l'inconnu intégral de deux êtres nus. Cela s'est immiscé en moi de façon brutale au cours de notre premier contact sexuel. Je me suis senti différent car s'était introduite en moi la sensation bizarre d'un impalpable malaise destructeur. J'ai été dès lors confronté à quelque chose de mauvais qui n'était pas moi-même. Quelque chose venu de l'extérieur. Une sorte de démon pervers.

« Cette absence de communion a duré pendant les trois mois de notre relation horizontale. Une saison en enfer. Et je l'attendais cette femme, jour et nuit, comme un mécano du sexe. C'était une sensualité primitive, brute, imprégnée d'angoisse, dénuée du moindre échange, du moindre désir de connaissance de l'autre. Un rituel obsessionnel de stupre. Une sexualité sauvagement stéréotypée drainant sournoisement ma substance d'homme vers les mortels orifices.

« Et juste après cet exorcisme, j'ai reçu un coup de fil de cette femme. Elle m'asséna: "Je n'ai plus besoin de te voir." Un signe qui conclut l'histoire, la signature de l'authenticité de la délivrance. Pour moi en tout cas. La vie est un combat d'ordre spirituel qui révèle en profondeur le mystère de la personne. Mais pas du tout de façon immédiate. Voilà mon témoignage.

— Il y avait quand même quelque chose qui ressemblait à une démoralisation. Pour un psychiatre, cela aurait été quoi?

— Un type déprimé qui soudainement a été pris de l'envie de s'éclater avec une fille.

— Et plus tard?

— C'était devenu un rituel d'une implacable volupté d'acier cisaillant le velours de la chair. J'étais pris dans piège d'un lieu vide qui devenait de plus en plus déserté par deux êtres qui se niaient réciproquement en se traitant comme des objets. Je perdais ma substance et, de surcroît, mon âme. C'était un blanc d'horreur, un noir d'effroi.

— Vous auriez pu devenir un grand alcoolique!

— J'aurais pu devenir une loque humaine en dérive sur tous les plans. Comme j'ai l'impression d'avoir subi une situation de possession, il faut que je me ressaisisse.

— D'où la nécessité d'une psychothérapie. Sinon, vous resterez englué dans cette histoire.

Il s'agit d'une dépersonnalisation et d'une perte d'image de soi, sans que l'on puisse parler d'état dépressif typique. Les sphères psychologiques et spirituelles se superposent sans se confondre et François a toujours tenu à un fil de foi. Sans elle, sans doute, aurait-il disparu corps et âme. Sa psyché était neutralisée par l'alcool et cette aspiration vers Dieu où le sujet se complaît de n'être rien qu'amour pour le créateur. La libération qui s'en est suivie – *via* l'exorcisme – n'est pas une repersonnalisation. Elle a eu cependant le mérite d'interrompre le processus d'anéantissement. Suite à ce vol d'âme, François doit reconstituer ses bases, tel un taulard remis à l'air libre.

Je vois dans cette intervention ma limite en tant que psychiatre et je ne m'en offusque pas. Il y a sans doute dans l'esprit humain des forces obscures qui échappent à l'analyse des signes et aux molécules chimiques. Ainsi, comment éradiquer la haine d'un paranoïaque, comment infléchir une croyance, comment dissiper la méfiance chez une victime? J'avoue que l'ampleur de la tâche me laisse pantois.

Pour une fois, j'ai pris le risque, ici, de voir François disparaître dans quelque trappe. En l'occurrence, je me demande si je l'aurais hospitalisé. Et cela sans douter de la pertinence de ma décision, sans résister à ma propre aspiration pour une vérité qui puiserait sa source au-delà de notre conscience de pauvres humains trop souvent engoncés dans les certitudes de notre intellect, fût-il hyper-lucide.

Dans une connaissance *a posteriori*, ce dilemme s'est éclairci puisque j'ai constaté, sans pouvoir l'expliquer, une sorte de régénérescence du patient. Il reste à François à prendre en main les rênes de sa vie. Mais il devra éviter de succomber à la tentation de tout attendre de l'autre comme cela a été le cas dans cette exacerbation des sens, décuplée par le mutisme et la soumission aux fantasmes. Être homme face à une femme, sans peur, sans

violence et sans abstinence, lui reste un défi à relever inlassablement.

De ne pas avoir hospitalisé cet homme malheureux et malade m'a demandé un grand effort. Mais je ne regrette pas d'avoir laissé partir François dans une ultime errance dont l'aboutissement a été ce que tout individu recherche. Parfois à en mourir. Au prix de sa défaillance partagée, il a fait une rencontre enivrante et essentielle avec lui-même.

Et je rends grâce à l'humble François de m'avoir livré, lors de son second souffle – propulsé à visage découvert vers quiconque devinerait que la vie de la joie respirait à travers lui – ce message que mon esprit obscurci par l'orgueil a fini par capter : ne suis-je donc pas, avant d'être psychiatre, un homme, une créature éprise d'absolu et qui se prend parfois pour un dieu tout-puissant prompt, à créer – de deux ou trois mots, d'un simple geste de sa plume – une identité de fou ? Et François aurait perçu l'hospitalisation comme une sentence définitive, comme une preuve de l'abandon de Dieu.

Le ventre du cyclone

«C'est un cas un peu bizarre, m'explique au téléphone la psychologue qui assure la régulation téléphonique. Il s'agit d'une femme d'environ trente-cinq ans qui, il y a trois semaines, a accouché d'un petit garçon. Odile délire, s'agite, pleure et s'attaque physiquement à tous les hommes qui sont autour d'elle. Elle a mordu son père au doigt jusqu'au sang, elle s'est projeté d'un bond sur son mari et l'a saisi aux parties génitales. Elle semble rejeter totalement son enfant. La famille demande une intervention extrêmement urgente.»

«Psychose puerpérale.» C'est mon diagnostic provisoire. Un cas qui apparaît peu après l'accouchement chez certaines femmes – une sur mille environ. Mais en psychiatrie, la rareté ne fait pas la valeur. Les symptômes cliniques semblent correspondre : perte du sens de la réalité, agressivité à connotation paranoïaque, confusion, insomnie, indifférence à l'égard de l'enfant – qui peut aller jusqu'au rejet total – voire au meurtre.

Dans un cas comme celui-là, il faut bien reconnaître que le psychiatre que je suis est anxieux : la psychose puerpérale est hyper-imprévisible et dangereuse. J'enfourche ma moto. Et me voilà zigzaguant entre les voitures embouteillées fonçant vers

Bagnolet. Sous mon casque, ma tête est en légère ébullition. Pour passer le temps, je m'efforce d'anticiper. Dans l'axe de ma roue, il y a mon cas.

C'est ici. Immeuble de standing moyen dans une zone pas trop ingrate. Je sonne. C'est le mari – petite quarantaine – qui m'accueille. Il a l'air extrêmement préoccupé mais en parfait *self-control*. Nicolas m'entraîne vers la cuisine. C'est fonctionnel et design, style Habitat. À voix basse pour que sa femme, allongée sur son lit, ne puisse pas entendre, il s'attache à me rapporter un exposé des faits aussi clair que possible.

«La grossesse s'est bien passée. Au début, je pensais que le bébé allait naître par les voies naturelles. Car pour notre premier enfant, elle a dû subir une césarienne. Pour le deuxième, il a fallu se rendre à l'évidence: la radio du bassin a montré qu'il était trop étroit, compte tenu de la taille du bébé repérée à l'échographie. Donc la césarienne a été programmée, effectuée impeccablement et trois heures plus tard, l'enfant a crié.

«Quelques semaines avant l'accouchement, on ne pouvait pas prévoir que ce qui s'était passé lors de la naissance de notre premier enfant allait se reproduire. Et pourtant, nous avions l'assistance d'une psychologue. Malgré cela, Odile a ressenti une énorme fatigue. Les deux premières nuits, elle n'a pas pu dormir à cause de la douleur. En plus, elle a été changée de chambre par deux fois. Elle s'est retrouvée dans une chambre épouvantable, dépourvue de lumière où il faisait très froid. Cela l'a mise dans un état d'excitation. Elle ressentait tout de manière très forte: la présence de son fils dans la maternité, par exemple. Elle me disait qu'elle envoyait et recevait des ondes très intenses. Avec les gens du service, elle éprouvait soit une complicité, soit une hostilité. Le plus souvent, quand elle était "prise d'ondes", comme elle disait, elle cherchait à attirer la sympathie des gens.

«La dernière nuit, il y a eu quelques étincelles à cause d'une

infirmière qui lui avait donné toutes sortes de directives contradictoires. Particulièrement émotive, la tête brouillée, Odile a alors appelé le psychiatre qui lui a prescrit un médicament. Elle a eu très peur et elle m'a dit: "Ça y est, je vais retourner à la clinique psychiatrique." Ce qui ne l'a pas empêchée de dire ensuite que cette infirmière vouée aux gémonies était, en fait, une personne exceptionnelle et adorable.

«Finalement, on en est arrivé au paroxysme. La crise a éclaté. On avait donné des consignes à une infirmière: "Il faut s'assurer que cette dame dorme bien." Et au moment où Odile avait enfin trouvé le calme et allait s'endormir – ayant pris soin de mettre ses boules Quiès – voilà que l'on a frappé à la porte. C'était l'infirmière qui venait vérifier qu'elle dormait bien. Et, patatras, elle l'a réveillée. Alors ma femme est rentrée dans un état d'agitation intense. Elle en voulait à mort à l'infirmière qu'elle a poursuivie du premier au quatrième étage en courant (jusque-là, elle descendait les étages pas à pas). Tout à coup, elle semblait habitée par une force physique extraordinaire. Le lendemain, nous l'avons ramenée à la maison.»

À ce moment Odile, sa femme, apparaît dans l'encoignure de la porte qu'elle pousse. Elle est en robe de chambre, les cheveux hirsutes, le visage recouvert d'un masque de beauté verdâtre – probablement de l'argile – qui lui donne un air de clown: «Tiens tu as fait venir un plombier.

– Mais ce n'est pas le plombier, chérie. C'est le docteur Tixier, un médecin.

– Ah, bon je suis ravie que tu aies demandé au kinésithérapeute de venir.»

Un grand sourire un peu crispé. Puis elle s'en va. Le mari poursuit toujours en chuchotant:

«Quand elle est arrivée à la maison avec le bébé, épuisée, elle ne sentait plus ni les bruits ni les odeurs. Et puis le lendemain,

cela c'est vraiment dégradé : on avait dix mille feuilles de soins à remplir et une flopée de déclarations. Mais Odile n'a pas dormi de la nuit alors qu'elle se disait heureuse de rentrer chez elle. Ensuite, il y a eu l'épisode de la constipation : le retour des gaz devenait une nouvelle source d'insomnie. Mes parents, mes beaux-parents étaient aux petits soins. La maison, du fait des allées et venues en permanence, était transformée en cyclone avec en son cœur : Odile.

« C'est alors qu'elle a voulu se mettre au balcon pour respirer. Je ne pouvais pas l'en empêcher mais j'avais peur. Après, elle a voulu sortir seule de la maison. Moi, je considérais que ce n'était pas une très bonne idée. Donc j'ai fermé la porte à clé et j'ai gardé le trousseau avec moi.

« Je me rends compte maintenant qu'elle voulait simplement prendre l'air. Mais cela me terrorisait car j'imaginai toutes sortes de scénarios catastrophe. Si encore nous avions pu nous promener tous les trois avec le bébé, cela lui aurait changé les idées. Mais c'était impossible car nous n'avions pas l'équipement nécessaire, poussette, vêtements chauds, etc.

« Ensuite, son problème de constipation s'est encore aggravé. Cela lui tournait à ce point la tête, qu'elle tenait des propos incohérents accompagnés de débordements d'énergie dans toutes les directions. Elle combattait la nuisance en s'inondant de parfum, persuadée que les effluves allaient la couper du bruit du monde. À ce moment j'ai envisagé une hospitalisation et j'ai fait une dernière tentative pour l'éviter. J'ai appelé mon beau-père à la rescousse. Mon père aussi est venu avec une ordonnance du praticien qui lui avait dit : "À défaut d'hôpital aujourd'hui, il faut lui faire une injection d'un calmant puissant." Mon beau-père a fait le tour de Paris pour essayer de dénicher le produit en question pendant que ma belle-mère attendait dans la voiture. Enfin, on a essayé de lui faire cette injection. On s'y est mis à trois, mon

père, mon beau-père et moi. Mais on n'a pas réussi à tenir Odile qui, en se débattant, a infligé à mon père une morsure, véritable meurtrissure.

« Parvenu à ce point, j'ai décidé de vous appeler, docteur. Vous devez avoir déjà fait votre diagnostic. Quels conseils pouvez-vous nous donner pour sortir de cette impasse ?

— Je vous ai bien écouté. Je ne vois pas comment on pourrait éviter l'hospitalisation. Il faut sortir votre femme du milieu pathogène, de la gangue où elle s'est enkystée, du cyclone, comme vous dites très justement. À travers tout ce que vous venez de me relater, une idée centrale se dégage, me semble-t-il : votre femme ne parvient pas à assumer la naissance d'un nouvel enfant par elle-même et pour elle-même. Il faut qu'elle retrouve son centre de gravité, son noyau dur. Et comme les conditions ne sont pas réunies pour cela dans le cercle familial, il faut donc l'en extraire provisoirement.

— C'est aussi mon avis. Mais comment faire ? Jamais elle n'acceptera d'être hospitalisée de son propre gré.

— Certes.

— De force ?

— Je peux utiliser la force tranquille. »

Je me dirige donc vers la chambre d'Odile. J'ai pris soin de garder sur moi mon épais manteau en cas de morsure. Odile est allongée, les yeux hagards. À voix très basse et douce, je lui demande ce qu'elle ressent. Petit à petit, mes modulations produisent une sorte d'état hypnotique. Odile demande son nécessaire à maquillage ; son mari le lui apporte. Puis elle réclame son tube de rouge à lèvres ; il lui apporte. Enfin, son rimmel. Ainsi entourée de ces divers objets, elle entreprend de se maquiller, longuement, très longuement, tandis que je continue à lui parler d'une voix monocorde. La « négociation » dure une vingtaine de minutes, le temps qu'elle se refasse un visage. Je lui fais une injection sur la

fesse qu'elle me présente docilement. Odile est totalement calme et délire légèrement. On l'installe sur le fauteuil roulant. Les ambulanciers l'emmènent.

Mon métier de psychiatre urgentiste est à la fois passionnant et frustrant. L'intervention étant terminée, je ne sais plus rien du destin de mes patients. Ils se dissolvent dans la mégapole... Autant que faire se peut, j'essaie de remédier à ce manque en me faisant parvenir des comptes rendus d'hospitalisation ou en rappelant les familles. Mais ces coups de sonde sporadiques excluent par définition tout suivi. Car si je suis « urgentiste », c'est précisément que j'interviens dans l'instant et non pas dans la durée.

Mais cette fois, j'étais particulièrement frustré : cette femme ne m'avait pas parlé et me tenaillait le désir d'apprendre de sa bouche des bribes du mystère de la psychose puerpérale. Huit mois se sont passés depuis ma première visite et je n'arrive pas à oublier le cas d'Odile. Au fond de moi, une sourde pulsion remontait jusqu'à mon esprit pour l'agiter de temps à autre : celle d'en savoir plus. Finalement, je décroche mon téléphone. Le mari se souvient très bien de moi et me fait un excellent accueil. Rendez-vous est pris pour le samedi à l'heure du café. Je propose à Jean-Paul, un collègue psychiatre, de l'emmener avec moi en urgence. Il est manifestement attiré par ce type de pratique et pense s'orienter lui-même dans cette voie.

À deux sur la moto, le voyage est nettement plus convivial. On discute aux feux rouges, on se donne des conseils sur l'itinéraire. Cette fois, il fait jour, la température est clémente, j'ai un compagnon et je vais visiter une malade en principe guérie. Dans ces conditions, c'est une vraie partie de plaisir !

Odile m'ouvre la porte avec un large sourire. Je suis immédiatement saisi. Littéralement sidéré : ce n'est plus du tout la même femme. Elle est belle, amène, détendue, posée, souriante. Manifes-

tement ravie de me revoir. Son mari qui est à ses côtés semble partager ce sentiment bien qu'il soit plus énigmatique. On s'assoit, on déguste un petit café et hop! J'attaque à brûle-pourpoint: «Parlez-moi de votre première grossesse. C'est là que tout a commencé. Vous n'avez pas eu de dépression. Avez-vous connu des périodes d'excès dans le sens positif ou négatif?

— Non, je suis d'une nature plutôt optimiste, insouciante. Il y a quelques années, j'ai passé en toute décontraction le concours d'une grande école. Mon mari a tendance à être plus inquiet que moi.

— Donc, vous n'avez jamais eu d'épisode dépressif, pas de phobies non plus?

— Non... en dehors des araignées.

— Claustrophobe, un peu?

— Ah, non, non. Ma mère l'est. Elle ne supporte pas les ascenseurs. Moi, cela ne me dérange pas. Vraiment, je n'ai pas de problème particulier. Les souris, les serpents, je les aime bien. Il n'y a vraiment que les araignées. Rien que le mot me fait frémir...

— Revenons à votre première grossesse. Il y a eu de gros problèmes, je crois...

— Oui, vraiment. Le terme étant dépassé, on m'a déclenchée. Au bout de douze heures, le bébé n'arrivait toujours pas. D'où le recours à la césarienne. Cette attente m'a rendue très soucieuse. J'étais éreintée, je dormais mal. D'autant plus que toute la famille venait tourner autour de moi. Du côté de mes parents, c'était le premier petit-enfant. Alors, vous imaginez le cirque qu'ils ont fait pour le voir! Quand à mes beaux-parents, nous sommes un peu leur bouée de sauvetage. On les avait sans arrêt sur le dos. La chose que je désirais le plus – mais qui était impossible – c'était de me retrouver tranquillement avec mon mari et ma fille. De plus, comme notre nouvel appartement n'était pas encore prêt, nous sommes allés chez mes parents à la sortie de la clinique: faire du

camping chez papa et maman, même pour une semaine, ce n'est pas un arrangement très sain.

— Finalement, vous avez pu intégrer ce bel appartement?

— Oui, mais c'était vraiment un souk. Et puis il y avait aussi les problèmes de hanches de ma fille. On devait lui mettre des langes en adduction. N'arrivant pas à trouver le calme, j'ai commencé à "criser".

— Quel genre de crise?

— Il y avait de l'excitation partout. Alors, moi, j'ai commencé à jeter le téléphone par terre. Je voulais m'enfuir. J'avais cassé mes lunettes et j'ai cru voir une ambulance devant la maison. J'ai pensé que c'était pour moi et cela m'a affolée. En fait, c'était une camionnette blanche. Je "psychosais". J'ai eu les pensées les plus noires de ma vie et songeais à deux solutions: me suicider ou divorcer.

— C'est alors que vous avez été admise en clinique?

— Oui, de mon plein gré parce que j'en étais finalement arrivée à la conclusion que je devais faire une cure de sommeil. Mais la rage est montée et j'ai cassé les lunettes de l'interne de service puis je suis allée faire pipi dans son lavabo. J'avais une force de cheval à ce moment-là. Ils ont fini par me ceinturer et me mettre dans une pièce où ils m'ont piqué les fesses. Après, tout s'est calmé car on m'a administrée un traitement de choc. Je suis restée deux semaines dans cette clinique.

— Votre sortie s'est bien passée?

— Très mal. Mon état s'est dégradé. Je me suis enlisée progressivement dans la déprime. Je ne mangeais plus; j'étais extrêmement fatiguée et je ne récupérais pas. Je n'avais plus goût à la vie. Et c'est donc de moi-même que j'ai demandé à retourner dans cette clinique. J'y suis restée encore un mois. J'étais avec des femmes violées, des gens qui avaient fait des tentatives de suicide et j'étais triste de ne pas avoir mes enfants à mes côtés. Après quoi,

j'ai pu reprendre mon travail et me réadapter. C'est à ce moment-là que mon mari a eu un contrecoup.

— Un contrecoup? Monsieur, pouvez-vous me dire un mot, à ce sujet?

— Quand j'ai vu l'état de ma femme se stabiliser, je me suis dit que le moment était peut-être venu de souffler un peu, de baisser la garde. Et tout ce que j'avais gardé en moi est ressorti. Il faut que je vous dise que j'étais moins prêt que ma femme à avoir des enfants. Et ce qui est symptomatique, c'est que pendant la naissance, juste après et les premières semaines, j'étais presque content d'avoir énormément de travail pour ne pas avoir à affronter cette réalité. Je dois avouer aujourd'hui qu'au début je n'ai pas été un bon père.

«Pendant toute une époque, le leitmotiv de ma femme était: "Mon mari a besoin de faire une analyse." Même si elle avait un peu trop tendance à considérer que ce n'était pas elle la malade mais moi. Elle avait peut-être raison parce que, lors du deuxième accouchement, le scénario s'est reproduit. Exactement la même chose: quand Odile a commencé à aller mieux, j'ai craqué à nouveau. Mais, cette fois, le coup était encore plus fort. D'autant plus que j'avais arrêté de fumer depuis six mois. J'étais irascible, indifférent à ma famille. Je me mettais à crier à la moindre contrariété. J'étais devenu vraiment insupportable pour ma femme mais aussi pour mes enfants. Alors, je suis retourné voir mon psy. Tout cela a beaucoup perturbé ma femme qui a commencé à avoir des chutes de tension. J'ai repris la cigarette. Cela a notablement amélioré mon humeur. Le goût et le sens de la paternité ont été longs à venir. En fait, les choses ont changé après la deuxième naissance. Il m'a fallu presque une année pour me sentir père et en éprouver de la joie.

— Tout semble indiquer que vos parents, à l'un et à l'autre, ont joué un rôle très important dans cette histoire. Pourriez-vous m'en dire un mot?»

Odile prend la parole :

« Les parents ont joué les premiers rôles alors qu'ils auraient dû rester en coulisses et se contenter de faire de brèves sorties. Ce qui est étonnant, c'est que je m'entends très bien avec ma mère. Mais parfois je rêve que je suis en conflit avec elle. Elle a tendance à être parfois assez casse-pieds. Elle veut imposer ses idées. Maintenant, on est des grands quand même ! C'est à nous d'élever nos enfants.

— Mais ne pensez-vous pas que votre mère cherche à rattraper, à réparer un manque par rapport à la maternité, pour s'être imposée à ce point ?

— Vous avez tout à fait raison. Ma propre naissance a posé des problèmes. Bien que née à terme, je ne pesais que deux kilos à ma naissance. À cette époque, on considérait que c'était un peu limite. L'accoucheur – qui ne devait pas être un gros malin – a dit à ma mère : « Votre fille est débile. » Au sens latin, c'est-à-dire *debilum*, faible. Et ma mère a cru que j'étais tarée. Donc je suis partie en couveuse et, pendant les trois premières semaines, ma mère ne m'a pratiquement pas eue dans les bras. Elle en a fait une dépression et n'a pu s'en sortir qu'en suivant une psychothérapie pendant des années. Depuis, elle est restée fragile du point de vue psychologique. Et puis, c'est une femme qui veut que tout soit parfait. Elle ne sait pas déléguer. Elle s'énerve parce que mon mari – pardon, mon père – ne sait pas faire grand-chose dans la maison.

— Nous avons longuement parlé d'un passé qui remonte à presque un an. Et maintenant, où en êtes-vous ?

— Je crois que ma femme sera d'accord avec moi pour dire que nous avons déjà bien remonté la pente. Elle prénomme sa sœur comme sa fille, mais on n'est pas à un lapsus près. Enfin, j'espère que c'est la queue de la comète, qu'on a enterré la chose. »

Odile lui coupe la parole :

« Vraiment, je crois que la boucle est bouclée.

- Et les enfants, comment vont-ils?
- Les petits bouts de chou poussent bien. Merci.»

Habités par une certaine euphorie, nous décidons d’aller boire un verre dans la brasserie du coin pour y décortiquer notre cas.

«Il ne s’agit sûrement pas d’une psychose puerpérale classique, me dit Jean-Paul, car Odile n’a pas véritablement rejeté son enfant. Elle s’en est seulement éloignée par la force des choses. À mon avis, on pourrait parler de psychose puerpérale déguisée par un état d’excitation maniaque.

— Oui, probablement, mais au-delà du diagnostic et des étiquettes, je note que ces deux personnes ont “pété les plombs” à des moments différents. Évidemment, tout s’est compliqué à cause des difficultés liées aux deux césariennes.

— En tout cas, apparemment, leurs cicatrices ne sont pas refermées. Pour Odile, aucune parole n’est venue reconnaître cette souffrance, ce qui a beaucoup contribué à la vulnérabiliser. Le ventre de cette femme a été oublié. Ce ventre blessé, ouvert, césarisé... Ce n’est pas pour rien qu’elle voulait une femme médecin. C’est vrai, on pourrait aller plus loin dans ce sens: on observe un déplacement de la problématique de la femme sur celle de l’homme. On aurait tendance à tout centrer sur Odile mais, en fait, Nicolas est complètement partie prenante. Le mari a mis presque un an à commencer à se vivre comme père à part entière, nous a-t-il dit. Sans exagérer, on peut donc avancer qu’à travers ces deux épisodes, il a lui-même accouché de sa paternité.

— C’est très juste. L’enfant cachait la mère, la mère cachait le père. Mais, pour finir, revenons à la mère si tu le veux bien. En l’écoutant nous raconter son histoire, une image s’est imposée à moi: celle d’une lionne, griffes sorties, gueule ouverte, prête à mordre quiconque approcherait de sa progéniture. Dans le moment de rage dans lequel je suis intervenu la première fois – quand je

l'ai hospitalisée – c'est en fait l'image inversée de la psychose puerpérale qu'elle m'a donnée. Ce qui caractérise généralement cette maladie, c'est le fait que la mère ignore son enfant et s'en détourne. C'est pourquoi elle se comporte avec les uns et les autres comme une bête qui se défend en attaquant. Elle refuse de reconnaître cette terreur qu'elle éprouvait et qu'elle a finie par faire partager aux autres.»

À la faveur de son trouble mental, Odile a passé le relais à sa propre mère, comme si en s'occupant du bébé elle réparait leur peine d'avoir été séparées à sa naissance.

Cette réparation n'a pas empêché que, lors de l'accouchement, les grands-parents ont effectué à ses yeux une sorte de rapt en prenant soin des enfants. Prise elle-même dans le brouillage des générations, elle ne l'a pas supporté et a explosé de fureur et de douleur.

Du haut de la tour

Sur les nerfs, la mère m'appelle: son fils, Gilles, hurle des heures durant des imprécations depuis le balcon de son studio qui jouxte l'appartement familial. Les décibels de sa sono sont tonitruants et il refuse d'ouvrir sa porte. Il a fait des *tags* dans l'immeuble et accuse sa famille de son propre malaise. Lorsqu'il est plus calme, il soliloque et partage parfois son désespoir. Je dis à la mère que je ne puis intervenir qu'avec l'aide de la police, ce à quoi elle s'oppose car elle ignore et redoute les réactions imprévisibles que pourrait avoir Gilles.

Deux heures plus tard, nouvel appel de la mère en transe: Gilles est venu dans leur appartement et s'est mis à califourchon sur la balustrade, lançant à tout va des menaces de se jeter dans le vide... Policiers et pompiers sont déjà sur place.

Effectivement, les forces de l'ordre ont leurs véhicules garés en bas de la tour d'une trentaine d'étages située à la Défense. Il se trouve que dans la même avenue – pratiquement en face de l'immeuble – un incendie a déplacé des contingents de policiers et de pompiers. En d'autres circonstances, ce genre de coïncidence m'aurait fait sourire. Presque essoufflé, j'arrive à l'appartement situé au dix-neuvième étage. Tendue à l'extrême, la mère me reçoit

pour me confirmer que son fils est toujours en grand péril. Le chef de brigade de la police fait le point sur la situation à mon intention pour bien m'expliquer l'enchaînement des causes et des effets : en résumé, le jeune homme a proféré une menace très véhémement de défenestration. Il monologue plus qu'il ne dialogue et voudrait un certificat médical établi par un psychiatre.

J'aperçois alors Gilles, manifestement hyper-excité, à cheval sur le muret de béton qui borde la terrasse. Le spectacle est saisissant et me fait frémir intérieurement. Il va falloir que mon cerveau évalue au millimètre près. Je propose d'emblée – mais sans trop y croire – au jeune homme de venir dans l'appartement. En effet, les pompiers m'ont dit que s'il quittait la terrasse, ils pourraient intervenir. Gilles refuse catégoriquement de bouger.

Sa requête est la suivante : il exige un certificat stipulant qu'il ne doit plus suivre de psychothérapie et ne plus prendre aucun médicament. Il pense qu'alors il pourra vivre normalement et tranquillement. Auparavant, il demande à voir ma carte de médecin. J'obtempère et commence à rédiger un certificat conforme : dans un contexte de survie, la supplique d'un patient doit être parfois respectée « au pied de la lettre ».

Pendant ce temps, le jeune homme se plaint qu'on lui lance des gaz le matin au réveil, qu'on l'empoisonne et qu'il est en train de pourrir sur pied. Cela fait deux ans que cela dure : pas moyen de se libérer de ce désespoir. Toutefois, il ajoute qu'il n'est pas malade. Et, par ailleurs, les pompiers, la police, les deux frères, le beau-père, et sa mère, bien sûr, attendent fébrilement. Une fois le certificat rédigé selon les termes requis, je le donne au policier en charge de la mission avec la secrète idée qu'il en profitera pour se saisir du patient. Heureusement, cela ne manque pas de se produire peu après. Dans l'ombre, j'aperçois un mouvement brusque. Le policier s'est jeté sur Gilles, ce qui a causé la chute d'un pot de fleurs lors du corps à corps. D'où un retentissant fracas qui

frappe mes oreilles. Les deux hommes s'agitent un instant encore sur le sol. Un pompier surgit et Gilles immobilisé, solidement empoigné, est conduit rapidement à l'intérieur. C'est la première fois que je suis témoin d'une telle scène. Mon rôle a consisté à persuader le patient à renoncer à sa folle entreprise et à exploiter très concrètement la moindre faille dans son système. L'objectif est de permettre aux alliés de maîtriser *in fine* la situation. Je félicite le chef de brigade pour son impeccable et impressionnante manœuvre. Il me réplique que si l'on réussit, tout le monde trouve cela normal mais que si l'on manque son coup, on est désavoué. En larmes, la mère accourt. Totalement soulagée, elle est suivie par le beau-père que Gilles commence à invectiver. Il l'accuse de tous ses déboires – et notamment de l'avoir forcé à prendre des gouttes surdosées – ce qu'il dément. Puis l'échange se fait moins tendu et les frères, désarçonnés par une telle escalade, se rapprochent et le prennent dans leurs bras.

Le personnage du fils devient alors touchant: il a perdu son animosité et il est là, prostré, l'air désespéré, les cheveux plutôt longs, une barbe de plusieurs jours, le visage un peu christique. Et puis, dans le regard, l'expression assez poignante de celui qui revient de loin et qui aspire à la reconnaissance et à la sympathie. Un pompier s'est intercalé entre le divan et le balcon. On sent que sa mission n'est pas terminée et qu'il va exercer le contrôle nécessaire jusqu'au bout. La mère m'explique que Gilles a peur de perdre sa personnalité sous l'effet des médicaments qui solidifieraient le système nerveux – crainte banale du malade qui tient à son délire comme à une part de lui-même. D'où sa méfiance pour son médecin.

Il me reste à établir un certificat d'hospitalisation sur demande d'un tiers. Et si le recours à l'H.D.T. appartient à la logique de la prise en charge, il n'en reste pas moins vrai que le sujet, arc-bouté sur sa prétendue normalité, reste sensible tout au long de l'inter-

vention à ce qui a été entendu et respecté de son libre arbitre. L'implication du tiers y trouve tout son poids, mais certainement pas son abus. Il faut s'attacher à signifier au patient que son refus ou son ambivalence résultent de sa maladie – dont il ne veut ou ne peut pas encore être partie prenante – et doivent être dépassés par une demande de soins très clairement assumée et signée.

Au creux de cette absence, toute la sollicitude aimante du parent, désarçonné, voué à demander lui-même l'avis d'un tiers psychiatre. L'HDT « réintroduit » donc le tiers *via* le parent alors que celui-ci était englobé dans le délire du patient. L'entourage est perçu comme une part de lui-même, ou joue comme une simple surface de projection. Parallèlement, son trouble envahit de plus en plus l'esprit du parent, exposé à son tour à un danger physique, affectif voire mental.

Les paramètres de l'hospitalisation d'un schizophrène – relatifs évidemment à la psychopathologie – outrepassent pourtant l'analyse clinique lorsque le sujet paraît de son plein droit cohabiter dans sa demeure avec ses persécuteurs imaginaires. C'est le rôle que finit par endosser un proche: d'où le clash. Et si, de plus, un intrus – fût-il psychiatre – a l'outrecuidance de venir mettre le doigt sur sa folie, on imagine le tumulte que cela provoque chez notre malade. Il importe avant tout au psychiatre d'éviter un passage à l'acte (escapade, voie de fait, autodestruction, etc.) et amorcer un acte de passage thérapeutique pour ce malade. Le plus souvent, il s'ignore en tant que malade et souffre de cette ignorance. Le spécialiste de l'urgence que je suis doit intégrer à toute vitesse les axes relationnels toxiques.

Faire alliance avec un sujet en proie au délire, parasité par des voix, téléguidé par des influences – même si cela n'est pas impossible – n'est pas une sinécure et reste sans doute une gageure. C'est un risque, mais également un espoir.

Il est vrai que le schizophrène se vit comme étant hors du temps

et hors de l'espace, c'est-à-dire nulle part. Dans sa demeure – son antre – il est dans son trou malgré tout, et il semble tenir à y rester enfoui, littéralement accroché. La constellation affective et psychique d'un tel patient peut alors être invoquée. Ainsi faut-il savoir détecter s'il a un allié (frère, sœur, oncle, parrain, ami, par exemple). Lui laisser le choix, même s'il n'en profite pas, est essentiel. En effet, son immobilisme *in situ* fait curieusement fonction de « prise de position » et cela à toutes les étapes du dialogue, du traitement jusqu'à la mesure d'hospitalisation. Qu'il le veuille ou non, il est impliqué: son corps n'est-il pas là, les paroles ne le concernent-elles pas, les liens de sang ne sont-ils pas vivants?

Toutes ces évidences ne le sont absolument pas pour ce type de malade. Une seule chose est prégnante et incontournable: il est un sujet déserté du désir, fermé à l'autre, dominé par d'invisibles forces. Et tout cela se dégage puissamment de lui. Entre quatre yeux, je le persuade, bien qu'agissant contre son gré, que je ne le nie pas. Et mon « on y va! » est beaucoup plus qu'une formule, c'est mon vœu – empreint de tendresse, mû par une volonté d'acier – qu'il l'entende comme un coup de semonce à ce qui décapite sa vie et qu'il se mette en route. Je reste habité par cette pensée lorsque le seuil de sa porte est franchi, jusqu'à la montée dans l'ambulance et longtemps encore. Je souhaite que ce voyage hors de lui-même le fasse revenir habité d'une vie nouvelle auprès de ceux qui ont tant à apprendre de son expérience.

La qualité de la rencontre va déterminer l'engagement du patient dans la poursuite de ses soins. Une mise en scène subtile consiste à désamorcer l'engrenage, l'escalade, en impliquant entourage et personnages relais (ambulanciers, policiers, pompiers). Ainsi, le patient tient-il le premier rôle dévolu à l'évidence par sa pathologie – qui le déresponsabilise – mais plus radicalement par sa présence – même forcée – sur la liste des appelés à sortir de leur prison intérieure.

Cela évitera l'hospitalisation d'office par le préfet. Le médecin des pompiers me demande s'il est nécessaire de faire une injection. Je lui réponds qu'elle me paraît superflue.

Comme pour lui signifier que le contact est désormais établi, je vais serrer la main de Gilles. Même s'il reste persécuté par toutes sortes de pensées parasites, je ne crois pas qu'il m'en veuille d'avoir oublié ses revendications de normalité.

Ma vie est un secret

Une psychologue en charge du standard me signale le cas d'un musicien en plein délire avec tonalité mystique. En proie à une logorrhée brouillonne et violente, il jette ses partitions par la fenêtre. Sa petite amie a peur. D'autant plus qu'il sort de l'hôpital psychiatrique et qu'elle n'entrevoit aucune issue. C'est tout au sud de Paris. Donc, cap plein sud : rendez-vous est pris pour 23 heures.

J'arrive sur les lieux : le malade s'est envolé pour faire le tour des bars avec un ami. Sa concubine est vraiment désolée pour le dérangement. Moi aussi, je dois le dire. Je ne vais tout de même pas aller de café en café à la recherche de mon patient. Je me propose donc de camper un instant dans la brasserie la plus proche, le temps d'avaler un sandwich en attendant : on ne sait jamais... Une demi-heure après, j'appelle la concubine sur mon téléphone portable : l'oiseau n'est toujours pas réapparu. Il doit vivre un de ces voyages au bout de la nuit de son délire, quelque part dans la mégapole. Je renonce.

Mon portable se met à palpiter dans ma veste. Cette fois, il s'agit d'une femme en plein délire mystique dans le nord de Paris.

C'est une récidiviste, il faut peut être envisager une hospitalisation. Donc, cap plein nord. Il fait un froid à pierre fendre. Ma moto se faufile dans les avenues chargées de décorations de Noël. Il y a un étrange décalage entre ma mission de secours et cette ville déjà parée pour la fête. C'est comme si je fonçais dans l'envers du décor. Je connais toute la souffrance qui se cache derrière ces guirlandes. Ah! comme j'aimerais croire à tous ces « Joyeux Noël », « Meilleurs vœux » de néons ou d'ampoules bariolées qui s'affichent à tous les coins de rue...

Mais ma spécialité est la souffrance humaine. Car je n'ai pas encore rencontré – quoique certains le disent parfois – de malades mentaux heureux. Que va-t-on me dire cette fois? Je sonne: le mari ouvre. Il m'entraîne vers la cuisine. On reste debout. Il dit: « Cela va mal, très mal, ma femme ne veut voir personne. Elle dit qu'elle n'est pas malade et elle m'a juré qu'elle irait voir son psychiatre demain matin. » Pas la peine d'insister. À ce moment, la patiente, la quarantaine, avocate de son état, passe en chemise de nuit devant la cuisine: « Pas de consultation à cette heure. Tout va très bien, merci pour le déplacement, docteur. » Décidément les mystiques sont distants ce soir. Le mari, très ennuyé, m'entraîne vers le salon; on parle un peu, en particulier d'hallucinations. À ce moment, Madeleine sort de sa chambre comme un diable de sa boîte: « Si vous voulez parler d'hallucinations, alors parlons-en. » Toujours en chemise de nuit, elle prend place dans un fauteuil: « Quand on fait une extase mystique, c'est un peu comme si l'on faisait l'amour avec Dieu. À ce moment-là, on devient transparent devant n'importe qui, on a le sentiment que tout le monde voit ce qui se passe en vous. On est tellement baigné de lumière que l'on a l'impression que toutes les personnes autour vous voient en entier. »

« La dernière fois que j'ai eu une extase mystique, c'était à Lourdes, il y a environ deux ans. Expérience vraiment très puis-

sante. Peut-être trop car, finalement, je me suis retrouvée en hôpital psychiatrique. À Lourdes, j'étais dans un état de réparation des humiliations que j'avais subies. À peine arrivée, je me suis trouvée en extase. Cela ne peut pas se raconter. D'ailleurs, les gens qui étaient auprès de moi n'ont pas su voir. Ils n'ont pas compris que c'était une extase mystique absolument normale. Ils se sont comportés comme des arriérés mentaux. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que lorsqu'on se trouve dans un état mystique, on est vraiment sans défense, on se trouve à la merci de n'importe qui. À Lourdes, les gens qui m'accompagnaient ont tout déformé ce que je disais. Ils ont raconté des tas de choses fausses et ils sont allés parler à des prêtres. Il a fallu que j'aie vu un exorciste et un médecin-psychiatre. Mais ces psychiatres sont des assassins. La seule chose qu'ils savent faire, c'est rendre les gens malades. C'est dramatique.»

Je cherche à placer un mot. Mais Madeleine est lancée, inspirée :

«L'extase mystique est quelque chose de totalement incommunicable. Les sens sont décuplés : on entend des voix, on sent des odeurs. On ne peut faire aucun parallèle avec la vie courante. Ce n'est pas exprimable : on ne peut pas en communiquer le contenu. Personne ne peut savoir ce qui s'est passé dans la tête de Moïse devant le buisson ardent. Je vivais donc dans un état de régénération et de réparation. J'ai eu beaucoup de visions, beaucoup d'odeurs et j'ai pleuré. Tout était de très haute portée symbolique, parfaitement cohérent. C'était un langage consolateur.

«J'en étais arrivée à me perdre moi-même, à ne plus savoir qui j'étais. Dieu a voulu ramener son enfant à son unité profonde. Il vous chante une berceuse et vous l'écoutez. Il y a un son mais il y a aussi toute une symbolique derrière. Les paroles de la berceuse concernent le vécu de la personne. Moi j'ai vécu une histoire d'amour. J'étais dans un état de révélation mystique très riche avec

des perceptions extrêmement fortes qui ne me permettaient plus d'avoir conscience de la fragilité dans laquelle je me trouvais.

«Ce que je vivais était tellement profond que je ne pouvais concevoir que l'on puisse interférer. Quand je vivais cette histoire, je la vivais totalement. C'est pourquoi, si d'autres personnes viennent à ce moment-là vous donner un coup de massue sur la tête en vous disant "taisez-vous, vous n'avez pas le droit de parler", c'est une souffrance atroce. C'est pourtant ce que l'on m'a fait. Ces personnes auraient dû se rendre compte que j'étais dans une période riche et puissante du point de vue mystique. Je le répète : dans cet état, on est sans défense, on est à la merci de n'importe qui, vulnérable au plus haut point. J'ai été violée, mystiquement parlant, par ces gens.

«Il faut bien comprendre qu'à partir du moment où l'on vit une extase mystique, votre vie s'en trouve comme décuplée. On a l'impression d'être dans un état divin, de profusion, de plénitude totale. C'est l'amour absolu. À l'extase de Lourdes, il y a deux ans, a succédé l'expérience psychiatrique. Et les médecins de l'âme ont réussi à me convaincre que j'étais vraiment folle. J'ai toujours le même désir de fusionner avec Dieu mais maintenant c'est différent. Mes extases, je les éprouve quand je travaille pour l'avènement de Dieu.

Maintenant, je me bats pour mon secret. Vivre avec un secret, c'est accomplir ma destinée. C'est ma raison de vivre. Si je n'avais pas de secret, il y aurait beaucoup de choses que je n'aurais pas comprises. C'est grâce à ce secret que je comprends ma vie. Mais je vais être bientôt libérée de ce secret. Tout cela m'a déjà posé beaucoup de problèmes. J'ai parlé à un certain nombre de personnes qui ne m'ont pas prise au sérieux et je me suis fait une raison. Dans quelques jours, tout va être révélé et je n'aurai plus à le garder au fond de moi. Finalement, ce secret, c'est ma richesse.

« Ce secret m'a été révélé il y a sept mois, exactement le 8 juin 1996. Ce jour-là, Dieu le père a commencé à me parler. Depuis ce temps, je communique quotidiennement avec Dieu, Jésus, la Vierge Marie et tous les morts que j'aime bien : Serge Gainsbourg, Coluche, François Mitterrand, tous les saints qui me passent par la tête, mes grands-parents et, bien sûr, ma sœur qui est morte et que j'aime par-dessus tout. Mais ce n'est pas parce que Papa – Dieu – m'a parlé que tout a été réglé comme par un coup de baguette magique. Il a fallu que je fasse pas mal de chemin pour en arriver là où je suis maintenant. C'est Papa qui m'a dit ce que j'avais à faire. On se parle en permanence. S'il ne m'avait pas livré ce secret, à la limite, je n'existerais même pas.

« En fait, je ne parle pas seulement à Papa. Je communique aussi avec tous ceux qui sont au ciel et que j'aime bien. Ma meilleure copine, c'est Marie Curie chargée de constituer mon comité d'accueil. Je lui recommande les gens qui me semblent dignes d'intérêt. Par exemple, Victor Hugo, Charlie Chaplin, Camille Claudel, Paul Claudel, ma grand-mère et ma sœur. Bientôt, je vais lui envoyer Tchaïkovsky et Jean-Sébastien Bach : ils sont sur la liste d'attente. J'envoie surtout des génies parce que je n'ai pas envie de fréquenter n'importe qui au ciel. Vous savez, il y a de l'ambiance là-haut ; on ne s'ennuie pas. Bonaparte, Hitler, etc., étaient en enfer mais ils en sont sortis maintenant. Même Satan est au ciel aujourd'hui. De l'enfer, toute trace a disparu. Mais je ne devrais pas vous le dire parce que cela fait partie du secret. Il n'y a même plus de réincarnation. Le dernier animal à se réincarner, c'est le chat. Après, il y a l'homme. De l'homme jusqu'au paradis, il fallait cent vingt à cent cinquante vies. Maintenant, c'est fini. C'est la rédemption. Cela fait aussi partie du secret. Cela veut tout simplement dire que tous les gens que vous voyez dans la rue vont aller au ciel. Bientôt, cette vérité va éclater au grand jour et cela va faire un grand choc. Il n'y aura plus de guerre. Ce sera le royaume de Dieu.

Finalement, je n'ai pas résisté à vous livrer mon secret ; gardez-le. C'est un message d'espoir car tous les hommes vont être réconciliés. Cela va se savoir partout dans les jours prochains. Il y aura des interventions télévisées et toutes sortes d'articles dans les journaux. On va apprendre la défaite de Satan. Ah ! Je vois déjà les gros titres : "La rédemption est accomplie !"

« Quand on porte en soi un tel message d'espoir pour l'humanité, c'est vraiment très dur de se retrouver à l'hôpital psychiatrique. C'est pourtant ce qui m'est arrivé sept fois. La première fois, une amie s'est inquiétée de mon état et j'ai consulté à l'hôpital Sainte-Anne. J'étais en état d'exaltation, totalement "décorporee". C'était l'extase complète. J'entendais une voix qui me parlait en moi et qui me faisait dire certaines choses. Mais je parlais tout à fait normalement. Alors, on m'a laissée pendant assez longtemps dans une salle d'attente. J'ai profité de cette attente pour me brancher sur les énergies cosmiques afin de me régénérer parce que je savais très bien que je devais "passer à la casse-rolle" puisque je devais voir un psychiatre. Je me contrôlais très bien et j'avais conscience que j'étais dans une situation périlleuse. Vous savez, comme je vous l'ai dit, dans ces cas-là on est à la merci des gens que l'on rencontre. Moi, je ne suis pas dans un état pathologique. J'ai connu en revanche des patients qui, lors de leurs extases, se trouvaient dans des états plus ou moins maniaques teintés de mysticisme. Le processus d'accélération, de tension intérieure, devient intolérable. Alors, là, les psychiatres ne vous ratent pas : ils ont trouvé leur proie. Ils commencent à vous coller leurs étiquettes et vous êtes fichus.

« Mais quand je suis arrivée à l'hôpital, j'ai eu la chance d'avoir affaire à un psychiatre sensé. Il s'est rapidement rendu compte que je ne délirais absolument pas et que mon discours était parfaitement structuré. Il m'a dit très calmement : "Vous avez fait une sacrée envolée ! Je vais vous amener dans le service, vous

allez voir, tout va bien se passer.” Finalement, je me suis retrouvée dans un service immonde, soi-disant prestigieux d’un professeur célèbre, illustre agrégé de mes fesses. Je vois l’interne de garde, lequel me demande à brûle-pourpoint quel jour on est. Comme j’avais un peu de mal à lui répondre avec précision: pan! une injection dans le derrière. Ce qui m’est arrivé à ce moment-là est proprement horrible. C’est comme si l’on m’avait jetée du trentième étage de la tour Montparnasse. D’un seul coup, j’ai été coupée de mon lien extatique à cause de ces saloperies de médicaments. Je suis tombée dans le vide en chute libre et je me suis écrasée. Quand on vit ce genre d’expérience, c’est interminable. Je ne sais pas combien de temps cela a duré. Après, j’ai sombré dans le sommeil.

« Ensuite, je devais sans cesse m’expliquer. Il fallait que je me justifie sur tout ce que je ressentais. Toute la journée, on me demandait de rendre des comptes et leur expliquer mon cas. C’est scandaleux! Qui est normal: la victime ou le bourreau? J’étais à leur merci, soumise à la question. Si je disais n’importe quoi, j’avais peur: que va-t-il se passer? Si je disais la vérité: qu’allaient-ils me faire? Dans tous les cas, j’étais coincée. La solution, ils l’ont trouvée: ils m’ont mis huit ampoules d’Haldol dans le derrière. Après ça, j’étais dans un sale état mais j’étais très calme, pas agressive pour un rond. Docile, docile... Pas mystique du tout. Pire qu’un mouton: un simple légume. Probablement, ils étaient bien contents. Ils devaient se frotter les mains avec leur fatuité autosuffisante en disant: “Oh, la, la, celle-là, au moins, on l’a bien soignée”.

« Devenue une loque, je disais des choses très claires et très simples, bien “entendables”. Mon credo “bêni-oui-oui”. Je me suis rendue adorable. Alors, ils m’ont autorisée à aller en ergothérapie. Histoire de me muscler les doigts sans doute. J’étais bien contente d’avoir enfin quelque chose à faire. La pâte à modeler,

c'est pas le rosaire de sainte Thérèse d'Avila mais quand même, cela occupe. Et je me suis affairée comme je pouvais avec toujours le sourire aux lèvres: "oui, oui." Après, ils m'ont proposé d'aller en maison de repos. J'y suis allée. C'était horrible cette maison de soi-disant repos. Un véritable enfer. À cette époque, ils m'avaient tellement détruite que je n'arrivais même pas à écrire. C'était la carence affective totale. Ils m'avaient dit: "Vous allez vous régénérer pendant cinq semaines." Vraiment bizarre cette conception de la régénérescence: abrutissement garanti et remboursé par la Sécurité sociale. Et la mutuelle qui vous met la cerise sur le gâteau. Mais bonjour le gâteau!

« Tombée dans une déchéance totale, je ne savais plus qui j'étais. J'ai fait des choses assez bizarres. La nuit, je me glissais dans le lit des patientes dans l'espoir de recevoir des petits câlins. Un peu de tendresse dans ce monde de foldingues. Et les médecins continuaient à m'injecter leurs ampoules d'Haldol dans le derrière, plus des antidépresseurs, plus des anxiolytiques. Je suis sortie de là comme un véritable zombie. Plus mystique pour un sou, hagarde et tâtonnante, ne sachant plus ce que j'étais venue faire sur cette terre. »

Le monologue à couper le souffle de Madeleine me paraît une démonstration, sinon une imploration, pour prouver qu'elle n'est pas folle. Ma marge de manœuvre était tellement étroite que je m'apprêtais à sortir sur la pointe des pieds. J'entreprends toutefois de la raccrocher à une part de réalité, celle de son histoire la plus traumatique qui reste, à ce que sache, la perte de sa grande sœur.

« On dit que le surgissement de la foi est souvent consécutif à une grave maladie, à un choc. Que pouvez-vous me dire de la répercussion sur votre esprit de la douleur d'avoir été privée irrémédiablement de votre sœur aînée? »

Avec une touche d'émotion dans la voix, Madeleine réplique :

« Le lien ravageur entre la mort de ma sœur et mes révélations mystiques est indubitable. Elle était le personnage que j'aimais le plus au monde, elle avait un rayonnement extraordinaire. Un jour, on m'a dit qu'il y avait un chemin de croix et je me suis mise à prier pour mon ami qui, après m'avoir engrossée, m'avait laissée tomber comme une vieille chaussette. J'ai alors entendu une petite voix en regardant la statue de la Vierge et j'ai été illuminée. Je me suis ensuite sentie investie d'une responsabilité à l'égard de cet homme et j'ai engagé une rédemption à son encontre pour la sauvegarde de son âme. C'était une vraie voix intérieure et non pas une pensée. S'est établie en moi une prise de conscience progressive très structurée. Et toutes mes extases furent des moments de révélation et non des épisodes délirants. La preuve tangible est que tout s'est avéré. Par exemple, une de mes amies d'enfance était à sept ans une petite peste, une vermine personnifiée, qui m'a donné un sang d'encre. Elle est apparue dans mes visions telle une sorcière, une diablesse repoussante.

— Il semble que les choses enfouies de votre existence refont surface grâce à ces visions.

— Oui, pour tout ce qui concerne les choses de mon intériorité, de mon énergie vitale.

— Vous avez du mal à partager cette expérience...

— C'est totalement partageable mais c'est encore lié à mon secret. La vision symbolisait ce que cette fille avait dans la tête. Mais, bientôt, il y aura une très belle nouvelle pour l'humanité. J'ai une destinée d'expiation. Il y aura une justice et les gens qui massacrent seront punis par leur propre sort conformément à la justice divine. Il y en aura plus d'un qui chialera.

— Cela ressemble à une fin du monde.

— C'est cela. Je vais l'écrire dans un livre de sept mille pages.

— Avec la vie heureuse que vous avez avec votre époux, cela ne suffit pas à réparer?

— Avec les parents que j'ai eus, statistiquement, on se suicide à cinq ans. Ma mère, c'était une pute; j'ai été violée à l'âge de trois ans par mon père.

— Tout cela vous a été appris par les visions?

— Oui et dans les chansons de Francis Cabrel, *Je l'aime à mourir* notamment, qui prouvent qu'il a été informé de ma mission.»

Madeleine va mettre son disque favori sur-le-champ. Son mari m'explique en aparté qu'il est d'un tempérament très calme mais qu'il est débordé par cette exaltation mystique. La chanson dit: «Chacun de ses mots vont au ciel.» Enfin, Madeleine trouve le sourire – presque un sourire d'enfant – manifestement en communion avec son idole qui paraît être la seule à connaître le fin mot de l'histoire.

Il est assez rare que la boîte de Pandore s'ouvre aussi largement et livre finalement un bric-à-brac aussi hétéroclite composé de choses relatives à l'enfance, mêlées à des visions futuristes, le tout amalgamé avec des figurines antédiluviennes et des personnages de résurrection transfigurés. Faut-il refermer le couvercle en attendant un ensevelissement par des laves pompéiennes? Faut-il enfermer la dame et la faire replonger dans les limbes de l'amnésie, grâce à quelque pharmacopée?

Le mari est dépassé par les événements, non pas ceux que lui annoncent Madeleine, mais par cette emprise qu'elle exerce et dont il ne peut plus se défaire. Même au travail il est rongé par l'inquiétude: que va-t-elle encore inventer? Secrètement, je m'étonne de la tolérance de son mari qui, par peur, solidarité, fascination se contente des miettes de délire qu'elle lui jette pour ne pas l'exclure tout à fait. Il est indubitable que l'on s'habitue d'autant plus à un délire qu'il ne vous concerne pas, ne vous

gêne pas. C'est l'inverse dans les cas de délires de persécution ou de jalousie. Madeleine délire toute seule. Et lui veut lui épargner l'enfer de la chute dans un asile.

J'ai dû faire une sorte de coup de force – comme pour dire «halte-là! délire!» – afin que Madeleine, prise dans l'opacité de celui-ci, accède à une sensation vraie, fût-elle celle de la peine enfouie mais toujours très vivace, contemporaine de la perte de sa sœur. Et revienne ainsi quelques instants sur terre parmi nous.

Il se trouve que je connais une collègue qui a l'expérience de ces manifestations mystico-délirantes. Je parviens à convaincre Madeleine d'aller la voir et de lui parler à cœur ouvert. Il me faut une sacrée dose de confiance en ma collègue pour lui adresser une patiente en *stand-by* d'apocalypse. Un nouveau chemin de croix s'ouvre devant Madeleine, meurtrie au tréfonds de l'âme et tellement désireuse de sauver les hommes.

La vieille dame indignée

Cela commence comme une histoire d'immeuble mais ce n'est pas seulement une histoire d'immeuble. C'est le fils qui m'a appelé. Une HLM dans le X^e arrondissement comme beaucoup d'autres. L'appartement est propre, soigné, un peu froid avec son iconographie stéréotypée, ses meubles passés au vernis, ses bibelots en cuivre repoussé. J'en ai vu des centaines comme celui-là. C'est comme s'ils étaient débités à la chaîne. Tout est à la fois semblable dans l'ensemble et tout est différent dans le détail. Par exemple, tout à coup dans le champ visuel, cette photographie grand angle de Villefranche-de-Rouergue. Il doit y avoir une raison à sa présence. Probablement des références familiales. Mais le moment n'est pas bien choisi pour approfondir ce genre de sujet...

Donc, le fils aîné, une bonne cinquantaine, m'a introduit chez sa mère. Un homme affable, très préoccupé par la situation mais s'efforçant de n'en rien laisser paraître. Son problème: gérer au mieux l'état de crise de sa mère, assurer son bien-être. Amélie, femme de soixante-quatorze ans, est manifestement en proie à un délire de persécution, comme je l'ai souvent remarqué chez des veuves seules et d'un certain âge.

«C'est pour ma mère, me dit-il, en s'approchant de la table. Elle ne va pas bien.»

La mère (du fond du salon) assise sur son sofa :

«Oh, ta gueule! Dis donc, ça va!

— Maman, tu peux être polie.

— Oh, ta gueule, Oscar, ça suffit.

— Bon, j'essaie de vous expliquer, reprend le fils, dernièrement – c'est là où j'ai commencé à m'inquiéter – ma mère m'appelle pour me dire tout de go : "Il paraît que ton frère est mort." Je lui réponds "bah, très bien" sur le ton de l'humour et je lui demande d'où elle tire cette information. Elle m'explique qu'elle a entendu la voisine du dessous dire à quelqu'un qu'on allait recevoir un télégramme. Hier soir, elle m'appelle à nouveau pour me dire que le monsieur antillais du huitième étage lui aurait déclaré qu'elle allait mourir. Il y a à peine deux heures, je rentre chez moi et je trouve un message d'un voisin sur mon répondeur me disant : "Votre mère déraile. Ma fille ayant trouvé sa porte entrouverte est rentrée. Assise dans un fauteuil, prostrée, votre mère soliloquait, tenant des propos incohérents du style 'moi, prisonnière de la femme du neuvième étage'. La femme est décédée après je ne sais plus qui d'autre."»

C'est une histoire de voisinage. Il y a l'Antillais du huitième étage, la femme du neuvième étage et deux ou trois autres. Cela tourne en rond et alimente un délire de persécution sur le mode du jeu de billard : on tape une boule pour avoir l'autre. Il faut dire que les appartements sont très sonores et que tout le monde entend ce qui se passe chez les uns et chez les autres. Tout le monde s'en plaint mais chacun est complice. Car il ne faut pas exagérer non plus. Depuis une heure que je suis dans l'appartement, je n'ai entendu aucun voisin ni péter, ni roter, ni ronfler, ni tousser et à plus forte raison crier.

«Ma mère, continue son fils, prétend que ses voisins la dérangent beaucoup. C'est toujours les mêmes thèmes qui ressortent

depuis deux ou trois ans. C'est encore la même personne qui fait alliance avec un Antillais du huitième et qu'elle essaye de braquer contre elle. C'est d'ailleurs ce fameux Antillais qui lui a soi-disant dit qu'elle allait mourir.

— Comment il s'appelle ce type-là? demande la mère.

— C'est le docteur Tixier, maman, c'est un psychiatre.

— Mais je ne connais pas cette personne-là. Allez, qu'il foute le camp de chez moi. Allez-vous-en, allez-vous-en ou j'appelle les flics tout de suite!

— Mais il est là à ma demande, maman.

— Vous n'avez rien à faire chez moi. Il est bête mon fils. Allez-vous-en! Je ne vous connais pas.

— Je te répète que c'est moi qui l'ai prévenu.

— Ça va! Ta gueule, toi! Ça suffit! Ta gueule. Je t'ai dit: ta gueule, ta gueule, ta gueule! Qu'il s'en aille tout de suite ou j'appelle les flics.

— Toutes ces histoires avec le voisinage n'en finissent pas.»

En entendant son fils, la mère se met à sangloter.

«Elle a des symptômes paranoïaques évidents, reprend-il, la voisine du dessous entend tout ce qu'elle dit, ce qu'elle fait la nuit quand elle se lève pour aller aux toilettes, ce qu'elle raconte à sa fille ou à moi-même quand elle téléphone. Et puis il y a encore et toujours le voisin du huitième étage, l'Antillais, qui serait braqué contre elle... Tout cela l'a amenée, il y a trois ou quatre ans, à l'hôpital psychiatrique où elle a été bien traitée puisque, à sa sortie, tous ses symptômes avaient disparu. En fait, tout a recommencé il y a une dizaine de jours à la faveur des fêtes de Noël. Nous avons organisé un déjeuner de famille. Tout d'abord, mon frère n'est pas venu. J'ai vite compris pourquoi. Ma mère ne voulait pas venir car elle était soi-disant grippée. Mais elle s'est finalement décidée. Ce jour-là, elle était bien et sans problème. C'est par la suite que tout a commencé à dégénérer. Vers 17 heures, j'ai raccompagné les

divers membres de ma famille et, à ce moment, mon frère est arrivé hirsute dans un état bizarre. Ma mère a compris qu'il avait arrêté ses médicaments et qu'il était en pleine rechute. Je pense que c'est à partir de ces retrouvailles pénibles que tout s'est dégradé.

— Ta gueule ! l'interrompt sa mère, tu ne sais même pas ce que tu dis !

— Maman, sois correcte s'il te plaît.

— J'irai nulle part et je ne prendrai aucun médicament. Je n'en veux pas. »

J'ai du mal, moi aussi, à supporter ces invectives sur fond de lamentations. Je tente donc de faire diversion en m'adressant à Oscar :

« Votre frère a joué un rôle de déclencheur, semble-t-il. Apparemment, votre mère a du mal à accepter sa situation.

— Oui, c'est une situation qui dure depuis une trentaine d'années. Aujourd'hui, il a environ cinquante ans. Les vrais problèmes ont commencé quand il a été licencié de son entreprise où il a fait carrière pendant une vingtaine d'années. Il l'a vraiment très mal vécu. Et puis il y a eu le décès de notre père qui, comme vous pouvez l'imaginer, n'a pas arrangé les choses. Je ne sais pas vraiment comment cela est arrivé puisque j'étais en vacances à ce moment-là, mais il s'est retrouvé hospitalisé en psychiatrie. Et depuis vingt ans, il doit être hospitalisé tous les deux ans. Il s'y trouve d'ailleurs en ce moment même. Je pense que cela a pesé sur le moral de ma mère. Le cas de mon frère est étrange, vaguement mystico-maniacodépressif. Or, il se trouve que, par hasard, ma mère et mon frère ont été soignés à des époques différentes dans le même service psychiatrique. Cette concordance a-t-elle favorisé une assimilation ou une projection entre la mère et son fils ? Je me le demande. »

La vieille dame ne nous accordera pas un long répit. Je suis un intrus qui pose de surcroît des questions incongrues et dérangeantes.

«Allez-vous-en de chez moi. Vous voulez me donner des médicaments. Mais je ne prendrai pas ce que vous me donnerez. Vous voulez me foutre en l'air! J'irai voir mon docteur.»

À ce moment, je demande au fils la direction des toilettes. Quand j'en ressors, c'est une volée d'invectives.

«Dites donc! Vous n'avez pas besoin d'aller au water chez moi, non mais!

— Tu préfères qu'il fasse sur la moquette, maman?

— Bah, il n'a qu'à faire chez lui. Tu as mis la merde ce soir, Oscar. Tu as mis la merde pour ta mère. C'est fini entre nous. Je ne veux plus te voir. Même si je meurs, je ne veux pas que tu viennes (elle part à la cuisine et revient avec une bouteille d'eau de javel qu'elle arbore avec assurance; elle s'affaire dans les toilettes puis revient). Espèce de dégoûtant! Vous pouvez pas pisser ailleurs? C'est chez moi ici. Vous croyez que je suis cinglée mais je vais vous prouver que je ne le suis pas encore. Allez-vous-en!

— Allez, maman, tout ça n'est pas bien grave.

— Oh, toi, ta gueule! ça suffit. C'est fini entre nous, Oscar. On ne se verra jamais plus. Oui, oui, oui, on ne se verra jamais plus! C'est fini avec toi, oui, bien fini. Ah, tu peux rigoler, je ne te considère plus comme un fils. Espèce de salaud que tu es. T'es un vrai salaud! Tu veux me faire enfermer mais j'irai pas.

— Maman, c'est pas enfermer. C'est pour une semaine, au maximum dix jours, pour te permettre de te reprendre.

La mère en sanglots:

— Si tu me fais enfermer, je paierai rien du tout. Ils peuvent cavalier; mon cul!

— Oh, maman, tu n'es pas polie; ce n'est pas possible...

— Mais je ne le connais pas ce médecin. Moi j'ai un généraliste et un psychiatre. Cela me suffit largement.

— Mais si tu étais allée voir ton psychiatre on n'en serait pas là.

— Ta gueule, j'étais malade. C'est pour cela que je n'ai pas pu y aller. Sinon, j'irai tout le temps le voir.

L'autre psychiatre, en l'occurrence moi, l'interpelle :

— Mais vous avez arrêté votre traitement ?

— Moi, je vous dis merde. J'ai un médecin personnel, un généraliste. Cela fait seize ans qu'il me soigne. Je n'ai pas besoin de vous. Je ne sais même pas qui vous êtes. Votre ordonnance, vous pouvez vous la mettre où je pense (elle se lève, fonce en trombe vers la table où je suis assis et déchire nerveusement les divers papiers que je suis en train de rédiger pour préparer son hospitalisation). Quand comprendrez-vous que je n'ai rien à faire avec vous ? J'ai des médecins, moi. J'ai des MÉ-DE-CINS, vous avez compris ? J'ai un généraliste qui me soigne depuis seize ans et un psychiatre. Si vous me donnez des médicaments, je les foutrai à la poubelle. Moi j'ai des médicaments que m'a donnés mon psychiatre et je les prends.

— C'est quoi ce traitement, madame ? Quel est le nom du médicament ?

— Non, je ne vous le donnerai pas. Cela ne vous regarde pas.

— Allez, maman, dis le nom du médicament qu'on t'a donné.

— Ta gueule, j'ai dit. J'ai déjà un docteur, j'ai pas besoin de...

— Je pense qu'elle a dû arrêter de le prendre depuis plusieurs jours et qu'elle n'en a pas sous la main.

— J'ai un généraliste et un psychiatre. Vos médicaments, je ne les prendrai pas, merde !

— Tu ne prendras pas quoi ?

— J'ai dit : je ne veux pas de médicaments. Je les fous en l'air. Espèce de salaud. Je ne te reconnais plus comme fils. »

Celui-ci, imperturbable, n'a pas haussé une seule fois la voix et lui réplique :

« Mais on ne te donne pas de médicaments pour l'instant, maman.

— Moi, je t'emmerde.

- Si tu veux...
- Je t'emmerde, j'ai dit.»

C'est maintenant le moment de prendre une décision. L'hospitalisation s'impose. Dans de telles conditions, cela ne va pas être facile. Je me tourne vers le fils :

« Êtes-vous d'accord pour l'hospitalisation ?

- Oui, cette décision m'incombe.
- Cela va être... coriace à mon avis.
- Oui, cela va être très difficile. Les cris dans les couloirs de l'immeuble, je n'ose pas y penser.
- Elle est costaud ?
- Oui, étonnamment forte pour son âge. »

Prévenus, les ambulanciers frappent à la porte. Nous profitons d'un moment où la femme est debout pour la déséquilibrer en douceur vers un fauteuil roulant qui lui tend les bras. Elle se débat, crie un peu, mais beaucoup moins que je ne le craignais. Et la voilà partie vers l'ambulance encadrée par deux gros bras. Probablement, si elle ne s'est pas débattue avec plus de vigueur, c'est qu'elle sentait au fond d'elle-même que le moment était venu d'en finir provisoirement avec cette vie infernale, dans cet immeuble sous écoute, véritable piège à sons.

À l'instar de son fils cadet, elle aurait fini par saccager son appartement de fond en comble. Nul doute que l'hôpital lui offrira un cadre propre à apaiser sa souffrance paranoïaque. Les infirmières savent amadouer ces grands-mères dont l'agressivité dissimule la peur, et parfois des trésors de tendresse.

Dix jours plus tard, Amélie sort stabilisée sur le plan de l'humeur, libérée de ses idées persécutantes. Elle a critiqué ses troubles qu'elle relie à l'hospitalisation de son fils.

Je suis une pourriture

C'est le père qui, de son bureau, m'a alerté. D'une voix neutre bannissant l'émotion, avec le seul souci d'éclairer mon jugement, il me relate les faits. Ce matin, avant de partir à son travail, il a trouvé sa fille Isabelle, vingt-trois ans, étudiante, sanglotant dans la cuisine. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. «Papa, papa, lui avait-elle dit, hier en rentrant de la fac, j'ai traversé le pont du chemin de fer, juste derrière l'immeuble. Je ne sais pas ce qui m'a prise, une force irrésistible m'a poussée vers la rambarde... J'ai failli plonger. Mon regard s'est perdu en bas dans le tas de ferraille...

«Et c'est alors que ce grand vide qu'est ma vie m'a éclaté aux yeux. Au même moment, au milieu de cet enchevêtrement chaotique, je vous ai clairement distingués, maman et toi. Je me suis écartée d'un coup de la rambarde: impossible de vous faire ça!»

À l'heure du petit déjeuner, le père, ébahi, écoute sa fille, le visage mangé de larmes. Dans un flot ininterrompu de mots pêle-mêle elle – d'ordinaire si réservée – déballe d'un seul élan son incommensurable souffrance. Une douleur qui s'est immiscée en elle au fil des mois comme une faute trop lourde à avouer. Même à lui, le père, l'image de la force inébranlable, à lui qui semble

vivre avec l'assurance et la sérénité des statues antiques. Entre les toasts et le café, elle lui rejoue en accéléré le film de son horrible vie parallèle. Sous la petite étudiante studieuse – une jeune fille comme tant d'autres – vient de surgir cet être nu, palpitant, qui lutte désespérément contre la folie. Son père est face à une inconnue qui le touche jusqu'aux entrailles.

D'une voix monocorde et blanche, il a le souci de me guider afin que j'établisse au plus tôt mon diagnostic et à travers ses paroles, se confirme qu'Isabelle lui a remis sa vie entre ses mains. Elle s'est rendu compte que tout le monde l'observe, l'écoute, la menace. Elle est persuadée d'avoir tout raté, que sa vie n'est qu'une grande faute, que sa seule réussite, c'est le mal qu'elle secrète. Elle sent qu'elle n'est rien et veut disparaître pour épargner les siens. Toujours aussi calmement, le père poursuit: «Je pense que le moment est venu d'intervenir. Pourrez-vous la délivrer de ses démons intérieurs? Docteur, faites-lui comprendre qu'elle doit être soignée! S'il vous plaît, venez!» Cette longue conversation témoigne de ce que ce père a cherché à ne plus être le seul avec ce qui l'a bouleversé, à ce que je l'entende avec lui. Je ne le rencontrerai d'ailleurs pas par la suite.

Me voilà donc parti pour l'un de ces voyages en banlieue dont je ne raffole pas. Bagnolet avec ses usines, ses entrepôts, ses immenses barres de béton anarchiquement disposées, écrasant des îlots de pavillons vaguement début de siècle, est manifestement construit pour que l'on y perde la raison et le reste. Et bien sûr, je me suis perdu. Le plan, presque dérisoirement, me montre un labyrinthe de rues entortillées. Heureusement la moto me permet quelques manœuvres sur les trottoirs et des demi-tours express. Me voici donc enfin au pied d'un immeuble d'une douzaine d'étages, posé de façon incongrue sur des parkings. Asphalte et béton.

Pas vraiment engageant tout cela. D'autant plus que, dans l'ascenseur, je sens monter en moi une appréhension mêlée de pudeur. Après le récit dépouillé du père, je suis en première ligne pour recueillir la parole, presque une confession, d'une jeune fille terriblement fragilisée, au bord d'un précipice. Vais-je devoir la brusquer pour la mettre sur la voie d'un traitement?

Bien malgré moi, il y a dans mon métier quelque chose qui m'oblige – tel un comédien ou un acteur de psychodrame dont il ignore le scénario – à endosser un rôle avec sa part d'improvisation. Dans un instant, une scène va se jouer et je devrai monter sur les planches à la seconde où la porte va s'ouvrir. Qui attendent-ils donc au juste derrière cette porte? Et moi j'arrive nu avec pour seuls bagages mon savoir et mon expérience. Dans un instant, un univers humain va surgir tout d'un coup. Il faut bien que je sois prêt à le recevoir, à me glisser dans l'interstice de ces êtres afin qu'ils acceptent mon verdict. Face à cet imprévisible, je ressens un trac neuronal – ma petite gamberge dans les coulisses en attendant le choc de ce qui va être, comme à chaque fois, une première.

Toujours réinventer, s'adapter en quelques secondes – que la situation soit explosive ou lugubre – à des pathologies aux registres si divers. Trouver en un éclair le mot juste, me faire l'allié du patient sans tarder. Un mot me revient souvent dans ces circonstances: l'empathie. À la différence de la sympathie qui implique une relation de personne à personne, l'empathie concerne l'être pris dans l'ensemble de ses implications personnelles définies par son milieu; pas si simple, surtout quand il s'agit d'une famille très soudée, comme cela semble être le cas...

Je sonne. Une femme, petite cinquantaine, m'ouvre: la mère sûrement. Une femme solide, le regard droit, un peu fiévreux, avec un je-ne-sais-quoi de paysan dans le maintien. Elle est bien campée sur ses jambes et elle a l'air d'avoir la tête bien vissée sur

les épaules. Tant mieux. Je lui adresse un large sourire, comme pour la rassurer. Elle se faufile dans le couloir, frappe à une porte et dit: «Le docteur est là.» J'aperçois Isabelle dans l'encoignure de la porte, corps frêle recroquevillé sous sa couette. À mon étonnement, elle se lève d'un bond comme si elle m'attendait avec impatience. Sort un «petit bout de femme» plein d'une vitalité apparente. Une «bonne bouille», comme on dit, un soupçon de rondeur dans une finesse d'ensemble, le visage serré comme un poing avec un regard très intense derrière de grosses lunettes.

Isabelle est manifestement contente de ma visite. Pour moi, c'est déjà à moitié gagné. Je lui demande si elle souhaite que sa mère et sa sœur assistent à l'entretien. Elle ne me répond pas mais, s'élançant immédiatement vers elles, les prie affectueusement de rester provisoirement à l'écart. Celles-ci obtiennent et vont s'affairer dans la cuisine.

Me voici donc seul face à Isabelle. J'attaque sur un ton délibérément non dramatique: «Alors, votre père m'a dit au téléphone que vous n'alliez pas très bien.» Elle garde le silence, cherche sa place dans le salon et choisit le canapé où elle s'y cale bien au fond. Un corps d'adolescente vêtu d'un pull-over à grosses mailles et d'un jean. Finalement, elle s'installe tranquillement en tailleur, les jambes repliées vers la poitrine, position qui ne variera pas d'un pouce tout le temps que durera notre échange. Fixement, elle me regarde derrière ses lunettes à verres épais. Yeux ronds comme si elle me lançait deux énormes points d'interrogation. Je tente une phrase apparemment anodine: «Dites-moi ce qui s'est passé.» Calmement, du tac au tac, elle me réplique sur un ton neutre, presque mécanique: «Je suis une pourriture, une salope, une pute.»

C'est parti. Je comprends que cette jeune fille a décidé de me livrer une part de son secret. Sa part à elle, très enfouie, celle dont nul à ce jour n'a la moindre idée. Nous sommes au centre d'un

ring, au cœur de l'arène. Quelque chose de décisif va se jouer. Enfin, elle a trouvé en elle la volonté de livrer son combat pour s'alléger de sa souffrance. Toujours d'une voix atone, comme si elle parlait de quelqu'un d'autre, elle poursuit :

« J'ai tout cassé. Il faut maintenant que je mette en œuvre une stratégie de reconstruction. Je veux dire, un schéma d'organisation par rapport à ma famille. Car le danger vient de moi. C'est moi qui suis la cause de tout cela. Par mon comportement, j'ai tout cassé.

— Cela veut dire quoi "tout casser" ?

— Au départ, il y a eu un quiproquo. J'ai adopté une attitude ambiguë et je n'arrivais pas à m'en sortir. Pour me protéger, pour ne pas trop souffrir, je me suis enfermée dans une bulle hermétique. Et je me suis complue dans cette attitude, trop longtemps sans doute.

— C'est quoi au juste ce quiproquo ?

— C'est un quiproquo concernant des personnes que je connais à peine, juste de vue, comme ça rien de plus...

— Et que vous veulent-elles, ces personnes ?

— Elles ont mis en œuvre un processus...

— Quel genre de processus ?

— Un processus dont je suis la cause. Malheureusement, je n'ai plus les moyens de reconstituer ce qu'il faudrait comme il faudrait et me voilà piégée. Plus ça va, plus on est pris dans le processus et l'on ne peut plus rien faire.

— Et ce processus, il a commencé quand ?

— Il y a environ deux ans. D'abord, j'ai compris que des personnes que je ne connaissais même pas ont été renseignées sur moi. Tout ce système s'est mis en place petit à petit. Ensuite, j'ai éclaté et puis tout s'est pulvérisé autour de moi. Maintenant, tout est fini : je suis foutue.

— Vous avez peur ?

— J'ai un sentiment d'insécurité permanent; tout m'effraie; la mort pourrait être la solution mais je m'interdis cette issue à cause de ma famille. Je ne veux pas les entraîner dans ma destruction, vous comprenez? Je veux bien qu'on me tue, mais pas qu'on touche à ma famille.

— De ce que vous venez de me dire, les membres de votre famille sont-ils au courant?

— Depuis quelques mois, je parle avec maman quand ça va vraiment mal. Mais elle a ce mot qui lui vient sans cesse à la bouche et me cloue sur place. Elle prétend que je suis "une paranoïaque". Mais qu'est-ce que cela veut dire parano? Pour moi, ce que je sens, cela ne se résume pas en un mot. C'est réel. Et cette réalité-là, elle ne peut pas la saisir avec ses mots à elle. Avec ma sœur, c'est différent. Elle est qui elle est et moi je suis qui je suis. Je sais qu'elle a pas mal de problèmes avec son divorce. Moi, j'ai les miens. Mais on ne rentre pas là-dedans. Quand on se voit, on papote beaucoup, on partage de bons moments, voilà notre façon de nous aimer. Avec mon père, homme très affectueux bien qu'il se réserve pour les grandes occasions, c'est, en revanche, presque abstrait. Les sentiments, les émotions, les débordements de sensibilité, ce n'est vraiment pas son fort. Bref, j'ai hérité d'un père pudique ultra-sensible qui se protège à l'extrême et redoute de se laisser déborder.

«Mais ce matin, pour la première fois, ça giclait vraiment trop fort au fond de moi et je lui ai tout sorti. Tout ce qui s'était accumulé dans mon cœur et dans mon ventre. J'ai littéralement défoncé le mur du silence. Il m'a écouté comme on écoute les derniers vœux d'une mourante. J'avais l'impression de lui parler avec des gants de boxe et de le terrasser. Peut-être aurais-je dû me taire!

— Non, grâce à vos paroles, vous allez pouvoir échapper à ce processus. Qui sont donc ces gens qui vous veulent du mal?

— Ce sont des gens qui ont organisé une stratégie de destruction. Moi, je suis au centre. Je suis visée car je suis une salope et ils le savent. Je ne pense qu'à moi. On me donne tout et, en échange, je ne donne rien du tout. Ce n'est pas ce que je donne aux organisations humanitaires et caritatives qui rattrapera mes fautes. Envers ma famille, par exemple, j'ai été profondément égoïste. Comme je ne pense qu'à moi, je me sens vulnérable et j'ai peur que l'on cherche à me tuer, à détruire le monstre que je suis devenue. Vous savez, c'est normal que l'on veuille détruire ce qui est mauvais. Il faut nettoyer de la surface de la terre tous les êtres malfaisants.

« Pendant des années, je n'ai eu de cesse de confectionner une image idéale de moi totalement fausse. Une imposture. Et, à présent, je dois reconnaître que sous ce bel édifice, gît une charogne puante. J'aurais dû garder la chape de silence et me refermer sur mon secret, me verrouiller à triple tour. Mieux aurait valu que je disjoncte toute seule dans mon coin et ne pas mettre ma famille dans le coup. Mon père est au courant désormais et c'est trop tard. Je suis bien obligée de vous parler. »

À l'instant où cette jeune fille s'offre à la parole – instant privilégié entre tous – je décide de faire rentrer dans l'arène les autres personnages, les témoins mais aussi les protagonistes du drame. Isabelle, toujours assise en tailleur, a le regard fixe, manifestement ailleurs. La mère reste debout, bien droite, appuyée contre le buffet. Catherine, la sœur aînée, s'installe à proximité d'Isabelle sur le canapé. C'est une jeune femme vive, presque enjouée, aux yeux d'un noir profond donnant un regard très dense et qui dégage une grande simplicité.

— Ma sœur n'est plus tout à fait la même, dit-elle. Son comportement me déroute. Il y a quelques jours, la petite flamme qui luit habituellement dans ses prunelles s'est subitement éteinte.

— Depuis trois jours, renchérit sa mère, je suis en alerte. Isabelle est à l'affût du moindre bruit; elle colle son oreille contre la

cloison pour épier les voisins. Elle prétend que les enfants qui jouent dans la cour parlent d'elle au milieu de leurs cris. Tout le monde aurait l'intention de lui nuire, même la concierge, une si brave femme... Dans les transports en commun, elle ne peut plus regarder les gens en face. Elle se cache partout, se sent cernée. Dès qu'une moto passe dans la rue, elle note fébrilement le numéro de la plaque minéralogique pour garder une trace du passage au cas où on viendrait l'attaquer. À chaque fois qu'elle capte un bruit autour de l'immeuble, elle dresse subitement l'oreille. On dirait qu'elle a un écouteur ultra-sensible posé sur le tympan qui lui transmet toutes sortes de messages maléfiques.

— Elle est devenue vraiment dépressive, reprend sa sœur. La semaine dernière, elle est allée voir un médecin dont elle a refusé de prendre le traitement par crainte de devenir un légume.

— C'était une enfant très pétillante, heureuse de vivre. Je ne reconnais plus ma fille. Je ne comprends rien. Rien...»

Disant ces mots, la mère éclate en sanglots. Ses joues ruissellent de larmes. Mais, toujours très droite, elle s'efforce de contenir son chagrin. Elle me prie de l'excuser. Je l'engage, bien au contraire, à se laisser aller sans retenue. Je n'encourage jamais cette fausse pudeur qui consiste à s'empêcher de pleurer comme si cet écoulement était signe de naufrage et non pas d'ondée salutaire. Un peu calmée, elle poursuit en séchant délicatement ses larmes.

«Au début, j'ai pensé qu'Isabelle faisait une déprime. Maintenant, je pense que c'est beaucoup plus grave: elle semble être devenue vraiment paranoïaque. Elle s'est mise dans la tête que tout le monde – à part nous heureusement – lui reproche ses insuffisances. C'est en Espagne, cet été, qu'elle s'est déconnectée des autres, ne les comprenant pas et se sentant elle-même incomprise. À son retour, elle est restée seule dans l'appartement au mois d'août et la tristesse de la banlieue a peut-être déclenché le processus.

— Plus ça allait, plus je m'emmurais, acquiesce Isabelle.

— Quand nous sommes revenus d'Italie, ma fille était "déglinguée", prostrée sur son lit, occupée à se frotter mécaniquement les mains et les pieds. Isabelle vient d'avoir vingt-trois ans et son anniversaire a été un choc pour elle. Elle s' imagine que sa sœur aînée n'a pas été aussi gâtée qu'elle. Elle considère qu'elle abuse de nous en étant à notre charge, culpabilité accrue par le retard pris dans ses études. Ses examens de fac lui deviennent une torture. À l'avance, elle se persuade qu'elle va échouer alors qu'elle réussit avec une quasi-constance. Elle dirige sa vie comme ses études: avec perfectionnisme. Soigneuse à l'excès, d'une extrême propreté, elle est animée par l'exigence du toujours mieux. Et dans ses relations amoureuses, c'est la même attente: Isabelle a subi un choc terrible à la suite d'une déception amoureuse – de surcroît en plein bac...

— Elle a une peur panique de la relation amoureuse car elle est terrassée par le spectre de l'échec, dit Catherine. Ma sœur doit apprendre à s'aimer elle-même plutôt que d'idéaliser les autres.»

Je demande à Isabelle si ce premier amour, qui remonte à cinq ans, lui a imprimé la griffe de l'échec. Elle se met instantanément à pleurer, à toutes petites larmes, comme si sa souffrance suintait du fond de sa poitrine. La blessure est donc bien là, enfouie et il est exclu que j'insiste pour «exploiter» cette brèche. Si la cicatrice n'est pas refermée, si le temps n'a pas fait son œuvre, si Isabelle est encore meurtrie, cela est digne d'être respecté à la fois comme symptôme et comme marque de la sensibilité de sa première ouverture à l'autre. À cet endroit, et à ce stade, j'ignore si le deuil se fera ou si une psychothérapie sera nécessaire.

Isabelle se reprend vite, de son index sèche ses yeux et admet: «C'est vrai, c'est vers mes dix-huit ans que j'ai commencé à chavirer. Je l'aimais énormément et la séparation m'a transformée en

zombie. Ma première année de fac a été gâchée. Mais tout est de ma faute : lui n'y est pour rien.

— Isabelle a une idée fixe sur le couple, reprend sa sœur. D'après elle, une femme qui vit avec un homme est fatalement exclue par lui. Elle ne croit pas que chacun puisse garder sa personnalité, tout en vivant un amour authentique. Dernièrement, elle a eu un échange de regards très intenses avec un garçon à la fac et lorsqu'il a esquissé une approche, elle s'est close telle une huître, étanche au dialogue, sécrétant une sourde méfiance.»

Isabelle ne bronche pas. Je note que son visage s'est un peu détendu. Ainsi soumise au tir croisé de sa mère et de sa sœur, elle ne peut que ressentir, une fois de plus, qu'elle est aimée pour qui elle est, et que chacune s'efforce de l'aider. Une grande chaleur humaine circule à présent dans la pièce et nul doute qu'Isabelle s'abreuve de ses ondes. Je mesure à quel point un milieu familial – même dépassé par l'ampleur du désordre mental – peut porter le membre défaillant – sachant que je suis là pour le porter avec eux. Insidieusement, cette jeune fille s'est retranchée derrière ses barricades mais personne ne l'a lâchée. Patiemment, jour après jour, ses proches ont pris le relais pour la soutenir, la sortir de son implacable solitude. Si Isabelle n'a pas rompu toutes les amarres qui la retenaient à la réalité et filé comme un vaisseau fantôme vers l'horizon de la folie, c'est sans doute grâce aux passerelles jetées par ces êtres qui composent sa famille. Ce dont elle leur sait gré, à sa manière, en murmurant : « Si je n'ai pas la force de me tuer, c'est pour ne pas les faire souffrir. »

Pourtant, il serait nocif de la laisser, telle une chrysalide, s'enkyster dans le giron familial. J'envisage une hospitalisation. Mais il faut pousser l'idée en douceur sur ce subtil échiquier où le non-dit avance plus vite, dans cette invisible chasse à l'esprit égaré – mais si âprement défensif – que ce qui est dit. Isabelle m'a présenté, une heure durant, sa face émergée ; qu'en est-il de

sa réalité immergée? Je lui lance donc une sonde: désire-t-elle se soigner? Long silence de réflexion, puis un «oui» à peine audible mais qui me paraît suffisamment déterminé pour pousser l'idée un peu plus franchement.

«Pensez-vous que je puisse vous apporter une solution?

— Je suis foutue.

— Êtes-vous d'accord pour prendre des médicaments?

— Oui.

— Ne pensez-vous pas que le moment est venu de prendre un peu de recul, de vous reposer et recevoir des soins dans un établissement spécialisé?»

Isabelle reste muette. À pas de velours, mère et sœur tentent de la convaincre :

«Vous ne dormez plus, vous mangez à peine. À ce rythme, vous allez brûler vos ultimes cartouches. Votre santé est en péril.»

Je n'hospitalise pas forcément un délirant; ici c'est le critère de dangerosité qui m'a convaincu de prendre ma décision en ce sens. D'autant plus que cette souffrance ne pouvait plus être contenue par et dans le milieu familial.

«Consentez-vous à aller en clinique?»

Isabelle se fige dans un interminable silence, le visage dénué d'expression, le regard qui me fixe, comme pour échapper à son atroce dérive. Et puis, avec la force exténuée d'un souffle en bout de course, elle finit par susurrer, pauvre oiseau épuisé: «Oui je veux bien.»

Et, pâle soleil d'hiver, son sourire vient éclairer les visages tendus par l'attente de sa réponse. La mère et la sœur se mettent à parler plus fort et dans la pièce flotte une atmosphère empreinte d'une joie très particulière, celle d'avoir traversé une épreuve.

Isabelle garde au coin des lèvres une moue presque enfantine. Elle vient de se délivrer du trop lourd fardeau qui l'entraînait comme un poids mort vers l'anéantissement de son monde intérieur et

de sa vie. Elle a su, dans un sursaut – somme toute surprenant – entrevoir l'issue et se donner une chance d'échapper à la souffrance qui l'étreignait au point de lui obscurcir la conscience. Sans aucun doute ce qu'elle souhaitait avant tout, c'était d'épargner sa famille.

Quelques jours plus tard, je vais rendre visite à Isabelle dans la clinique qui l'a accueillie. Je lui demande comment cela se passe et sa réplique vient comme un long monologue :

« La question qui se pose est de savoir : qui ? Pourquoi ? Comment ? Jusqu'où ? J'ai l'impression d'être dans un endroit fermé. D'être un rat de laboratoire qu'on examine pour voir comment il réagit à certains stimuli. Donc, j'agis en conséquence. Je ne fais confiance qu'à mes parents, à mes amis et aux gens complètement étrangers. J'ai l'impression que l'on s'amuse à me faire voir la réalité comme une fiction et la fiction comme une réalité. Je veux bien être le clown de l'affaire mais je dois savoir jusqu'où l'on veut me faire aller. Pour l'instant, je ne vois pas d'issue. Je suis un cobaye.

« On me fait croire que je suis malade alors que je ne le suis pas, même si j'ai des défaillances. On a des prémices et on cherche à les confirmer. Il faut arrêter de me mentir. Ici, je ne peux pas me rétablir parce que tout le monde ment. Ici, tout le monde joue comme au théâtre.

— Mais ne vous sentez-vous pas moins angoissée ?

— Globalement, je vais mieux mais je suis devenue une “grand-mère légumière” qui pionce la moitié de la journée. J'ai visité des vieilles personnes, c'est à peu près la vie qu'elles mènent. Je souffre moins, c'est vrai, mais dès que je sors, c'est pareil.

« Dehors, les gens se moquent. Le problème est de savoir jusqu'où on va aller dans le jeu. Je ne suis pas vraiment à l'abri : ça continue à rigoler autour de moi dans les couloirs – des rires moqueurs ou des rires d'indifférence. Je ne sais pas trop où ils

veulent en venir. Dans quel but ils font ça. Pas forcément maléfique. Un but sans but.

— Le contact, comment s'établit-il?

— Ce sont des gens qui ne savent communiquer que par pression. Or, la communication, c'est l'échange. Dès que j'essaie d'échanger avec eux, ils me répondent. Mais ils ne me disent pas la vérité. Par exemple, ce monsieur me répond comme s'il avait une idée au préalable. Comme s'il avait un synopsis dans la tête. À partir de là, c'est comme s'il se moquait de moi. Il endosse un rôle, il le joue et il s'amuse avec. C'est comme la *commedia dell'arte* mais la différence, c'est que les gens ne savent pas qu'ils jouent la comédie.

«Au centre, il y a un malade et, tout autour, chacun se lance la balle, et joue son rôle. Et moi, quoi que je fasse, c'est toujours négatif. Je n'ai pas de rôle dans la pièce. Tout se passe comme si on avait décidé que je sois l'actrice principale d'un scénario préétabli, que je suis la seule à ignorer.

«Je vois là une perception très paradoxale: le comédien est forcé d'improviser alors qu'il se sent sous influence et capable – par la moindre de ses intonations – de modifier l'atmosphère et de la dramatiser à loisir.

— Ne pensez-vous pas que vous êtes victime de votre intelligence?

— Moi, j'ai un esprit très large grâce à un capteur d'ondes et un décrypteur intégré dans mon cerveau. Je suis dans une pièce et je sens déjà la tension sans que rien ne soit dit. Je suis très sensitive et très instinctive. Plus instinctive qu'intelligente. Tout comme un animal, je veux défendre ma vie mais je ne suis pas aussi courageuse.»

Chez Isabelle, un syndrome délirant interprétatif et hallucinatoire a donc éclos. Il a puisé dans le milieu étudiant ses premiers

composants et s'est enrichi progressivement pour englober le voisinage puis la cellule familiale. En proie à un syndrome d'influence caractérisé par la conviction qu'une intention sournoise et mal intentionnée guide sa vie mentale, elle dit: «On a essayé de me faire voir les choses différemment, on veut détruire mon mode de pensée... Ils vont réussir à tout casser, ils veulent changer mes relations avec mes parents, ma sœur, ils m'envoient des messages à la télévision.» Je réalise à quel point cette jeune fille s'est coupée de ce qui constituait l'essence même de son intégrité intellectuelle et émotionnelle. Guettée par le fracas de son univers intérieur, elle tente de limiter les dégâts par l'édification d'un délire qui se développe en réseau sans la moindre faille. Chaque mot trouve sa place au sein de schémas explicatifs qu'elle prodigue à longueur de temps.

Nul doute qu'Isabelle a commencé à chercher avec ténacité et courage la sortie du labyrinthe dans lequel elle errait, désespérée avec une sensation de catastrophe imminente. Elle tente désormais de comprendre ce qui se passe et non plus ce qui se trame, consciente que des épisodes de son histoire ancienne se sont précipités. Comme une sorte de raz de marée qui menaçait de l'engloutir avec ce qui lui est le plus cher. Des choses lui échappaient car elles ne lui appartenaient pas en propre. Mais elle a cru pouvoir les maîtriser et les endiguer seule.

L'environnement immédiat lui est encore hostile. Isabelle reste sur ses gardes. Mais elle ne peut qu'être optimiste, ayant exclu de son programme de s'aventurer et de s'emmurer dans la schizophrénie, comme elle le souligne. C'est d'ailleurs le terme de schizophrénie qu'elle a retenu après s'être penchée sur des livres de psychiatrie et qui lui fait réaliser le danger de la persévérance dans un délire. Parano selon sa mère, potentiellement schizo à ses yeux, chacune fait son diagnostic. Que l'on soit paranoïde ou paranoïaque, le sentiment de persécution est là. Se reconnaître

malade est déjà un progrès – tant de grands fous se disent parfaitement normaux. Tout en se différenciant de la qualification accusatrice et «pousse-au-crime» de sa mère, Isabelle réalise presque une prouesse mentale; elle a fait en tout cas le pas nécessaire sur le chemin des soins.

Isabelle est entrée dans la phase de l'autocritique et de l'analyse de ses dysfonctionnements. La longue durée que suppose cette exploration, le déroulement d'un interminable fil d'Ariane, le creusement dans l'inconscient, ne la rebutent pas. Elle veut déployer l'énergie d'une survivante pour toucher à ce qui peut atteindre la personne au plus profond.

Parallèlement, elle accepte le compromis de la médication dans la mesure où elle a fait chuter son seuil anxieux et que ses effets secondaires discrets n'invalident pas la concentration nécessaire au suivi de ses études. Elle garde évidemment son esprit logique. Mais elle le met au service de son intelligence, au lieu de la brider et elle entend bien parvenir à des résultats concluants.

Il arrive que des êtres particulièrement sensibles captent des conflits secrets ou ensevelis dans les mémoires de leur entourage affectif, des résurgences très anciennes. Ils s'acharnent souvent à les résoudre afin d'épargner – voire sauver – l'être qui les abrite. N'y parvenant pas, le délire prend le dessus et se propage. Il peut alors ravager les espaces encore préservés, créant par ses ultimes rejets l'idée terrifiante d'un désastre imminent.

Je quitte donc Isabelle, la modeste étudiante en archéologie. Avec sa formidable fièvre du savoir, déterminée à fouiller obstinément en elle afin d'extraire les trésors que recèle son histoire.

Panique dans la plantation de bananes

Me voilà à l'aéroport de Roissy en train d'attendre Didier, un jeune homme rapatrié du Sénégal. Dakar! Le lieu de mon initiation et de mes premières armes en psychiatrie: à 20 ans, auprès du professeur Henri Collomb qui savait, tel un orfèvre, intégrer les symptômes de ses patients à leur trame culturelle investie de toutes sortes d'esprits. Sous la case, nous étions tous installés, famille, infirmiers et psychiatres en herbe. En équipe avec le concours du marabout, tout en grignotant des arachides grillées, nos palabres traquaient le mal afin que notre patient – entouré et écouté par tant d'oreilles – réintègre son histoire dont il s'était chassé. La voix de l'hôtesse, suave et magique, fait évaporer ma nostalgie et s'envoler mon esprit au gré des destinations: Vancouver, Moscou, Shanghai, Rio de Janeiro... Mais mon patient passe la douane: «Alors, essayez de me dire quand et comment cela a commencé?

— Je pense que c'est le samedi de la semaine dernière... J'étais sorti avec des copains. On est peut-être rentré assez tard. On a vachement discuté et je n'ai pas dormi de toute la nuit. J'étais logé dans une maison emplie de bruits insolites, pleine de choses

bizarroïdes. Il y avait deux gardiens, une cuisinière et du personnel autour. Moi, j'ai pas l'habitude, j'ai toujours vécu dans un petit studio. Et puis, tout d'un coup, c'était à une immense échelle. Et le lendemain, il y avait cette visite dans une plantation de bananes et d'ananas. J'y suis donc parti à l'aube, éreinté, avec une vague appréhension...

— C'est la première fois que vous travaillez à l'étranger?

— Non... mais c'est la première fois que je vais en Afrique noire. J'ai travaillé précédemment trois mois dans une ferme aux États-Unis. Mais il y a peut-être un antécédent... J'ai une amie qui y a été et...

— Une amie?

— Oui, Brigitte était ma copine à l'époque. Venue seule en Afrique il y a trois ou quatre ans, elle en est revenue avec un discours très incohérent. Elle avait également une anxiété qui ne la quittait plus.

— Vous la voyez toujours?

— Non, je n'ai plus de contacts. Si! J'ai revu ses parents, par hasard, quinze jours avant de partir, mais c'est tout.

— Vous aviez donc une petite appréhension?

— Oui, oui, vis-à-vis de ça. J'ai d'autres amis qui sont allés en Afrique noire. Je les côtoie souvent et il n'y a pas de problèmes. C'est la fatigue accumulée avec la chaleur. J'avais l'impression qu'il y avait plein de choses qui disparaissaient au fur et à mesure. Par exemple, on a été jusqu'à la plantation. Cela s'est très bien passé. Et puis là... on avait fait des essais de traitement de produits quelques jours avant et on devait constater les résultats. Je devais faire des annotations. Et cela ne correspondait pas du tout avec le plan, ni à rien de ce qui était marqué. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à m'affoler... Je suis remonté dans la voiture et j'ai dû repartir. Alors, je me suis retrouvé à Dakar. J'ai le souvenir d'avoir traversé la ville, mais sans savoir par quel itinéraire. Ce n'était pas

un comportement normal, une chose qui ne m'était jamais arrivée jusqu'à présent.

— Vous vous souvenez de quoi? De ce que vous avez dit, de ce que vous avez fait?

— Oui, je ne répondais pas aux questions ou alors j'y répondais à côté.

— Et vous le saviez que vous ne répondiez pas aux questions?

— Je répondais aux questions, mais pas à toutes... À côté...

— Vous aviez bien une idée en tête?

— C'est difficile à dire...

— Vous avez du mal à retrouver le fil?

— Je pense que j'ai à peu près retrouvé le fil, mais pas totalement. À peine débarqué, j'ai été présenté à des tas de gens. Mais je n'ai pas eu trop le temps de prendre mes repères vis-à-vis d'eux. En plus, j'ai eu du mal à m'intégrer par rapport à tout l'historique de Brigitte. Quand j'ai pété les plombs tout à la fin, c'était comme si je disais que tout cela avait été fait pour que je la re-rencontre ici. Avec l'impression d'avoir été manipulé pour me retrouver à cet endroit-là. Dans une sorte de logique, les personnages pouvaient se ressembler, avoir des liens et auraient pu se connaître. Par exemple, les parents du jeune qui m'a accompagné me faisaient penser à ses parents à elle. Des détails... oui... bon. Au début, on se dit que ce sont des coïncidences et puis, après, on se dit qu'il y en a beaucoup, des coïncidences.

— Cela a aggravé l'angoisse.

— Oui, même si, bon, je les ai revus depuis, je me suis bien aperçu que c'étaient des conneries. J'ai bien discuté avec sa mère et avec lui... Donc, il n'y a pas de raison. Maintenant, j'ai pris conscience que cette attitude n'était pas du tout justifiée.

— Revenons à cette plantation.

— On avait un super contact, mon collègue et moi. Et puis on

s'est fait arrêter par les flics. Ils nous ont fait passer sans qu'on n'ait rien eu à payer. Parce qu'ici la corruption...

— Vous avez fait des essais de produit, c'est ça? Et votre observation ne collait pas?

— Voilà.

— Et alors là, il y a eu une sorte de déclencheur?

— Oui, un peu, vous savez... C'est pas très rassurant de voir des gars avec des machettes... Et voilà, la peur s'est accentuée.

— Vous avez eu peur pour votre peau.

— Oui, pour ma peau.

— Carrément, hein?

— Ah oui, oui, j'ai eu peur pour ma peau! Je leur ai balancé mes papiers et l'argent, pour sauver ma peau. Donner les papiers, c'est pas ça le plus important...

— Vraiment? Et cela ne vous est jamais arrivé? Vous ne vous êtes jamais retrouvé dans des situations un peu... risquées, disons?

— Si, si, parce que j'avais vécu pendant plus d'un an dans un quartier difficile de Lyon. Les voisins de palier étaient plus ou moins louches... On a eu droit quand même à une course-poursuite dans la cité mais ça s'est arrêté là, quoi... Mais, d'ailleurs, on n'a pas eu à porter plainte parce qu'il n'y avait pas eu d'agression. J'ai eu une simple frousse mais c'est tout. Après, les grandes frousses... Il faut dire qu'on est un peu conditionné avant de venir ici en Afrique: faire attention à ci, faire attention à ça... À la fin ça devient un bourrage de crâne. Parce que moi, je ne suis pas par nature parano.

— Méfiant?

— Je suis même plutôt pas assez méfiant.

— Et là, quand vous étiez chez votre ami et que vous n'avez pas dormi?

— Oui, parce qu'ils m'ont confié une immense maison. Une maison remplie de sécurités, de barrières, de grilles, de machins,

comme un bunker, quoi. Je me suis dit alors que si c'est là, c'est qu'il y a une raison. Des systèmes de sécurité qui marchent à la voix. Ils se barricadent donc à l'américaine. Toutes les villas ont des barreaux aux fenêtres. Il y a dix mille systèmes, des milliers de clés, des cadenas... À l'intérieur, vous montez l'escalier. Il y a une porte qui est verrouillée! Alors quand vous arrivez là-dedans, vous vous dites: "Chez moi, je ferme la porte quand je dors, mais je ne vais pas fermer une deuxième porte dans ma chambre."

— Cela vous a donné une sorte de réalité qu'il y avait un danger plus ou moins imminent?

— Oui, comme s'il y avait un truc qui arrivait.

— Mais vous aviez une idée d'un danger?

— Oui, oui, l'affaire au Rwanda, et aussi tous ces mouvements de populations qu'on ne s'explique pas.

— Un amalgame de plein de choses?

— Je suis arrivé à un moment où je savais qu'il n'y allait plus y avoir personne pour me donner un coup de main. Bon, un Africain, c'est un Africain. Je n'ai pas encore réussi à faire la différence entre deux Noirs... J'imagine que pour eux, quand ils arrivent en France, on est tous Blancs, tous semblables.

— Donc, vous avez vraiment eu une grande... frayeur. Cela ne vous était jamais arrivé d'une façon aussi nette?

— Jamais.

— Plus jeune, enfant, des terreurs nocturnes, des peurs de l'obscurité... ?

— Ah, jamais, jamais de peurs comme ça... Ah! si, une fois j'ai eu peur. J'étais en vacances avec cette copine-là. On était en voyage aux États-Unis ensemble et on a voulu faire une balade dans la réserve du parc de Yellow Stones. Il y a eu également toute une psychose qui a été faite vis-à-vis des grizzlis. Et là, effectivement, j'ai eu très peur. Il y avait une zone sur la carte où il était dit qu'il fallait absolument qu'on en soit sorti avant

7 heures du soir parce qu'après à ce moment-là, cela commençait à devenir dangereux pour arriver au lieu de campement obligatoirement à cet endroit-là. Et puis, bon, il commençait à faire nuit. Il était 9 heures, et dès qu'on entendait un bruit derrière soi, eh bien! houch!

— Parce que vous avez paniqué...

— Oui, pas forcément paniqué, mais j'ai un peu perdu mon sang-froid. Ça s'est mis à faire du bruit, il fallait se dépêcher, quoi. Et, en plus, quand ils vous disent que si vous vous faites attaquer par un ours... alors il y en a deux, hein. Il y a l'ours brun et le grizzli. Il y en a un, il faut grimper à l'arbre, et l'autre, il faut rester par terre. Donc, conclusion, quand vous n'êtes pas capable de les différencier, vous n'avez plus aucune chance, quoi! En gros, c'est ça, quoi, c'est à pile ou face. Dans tout ça... J'avais eu une certaine... C'est la seule fois où j'ai eu peur. Et ça s'est très bien passé après.

— Et quand vous avez quitté la plantation?

— Ah, je ne sais pas, là... il y a un blanc...

— Vous avez eu quel genre d'éducation?

— Très catholique. Pas catholique extrémiste, mais dans la pure tradition catholique.

— Pesante, un peu?

— Oui. C'est la raison pour laquelle j'ai laissé le foyer parental à dix-huit ans pour aller faire mes études ailleurs. Trop de contraintes, je ne pouvais pas faire ce que je voulais. C'est ce que je leur disais... Je veux vivre le reste de ma vie... Il fallait que je m'en aille, quoi. Et puis, je pense que c'est formateur, de partir.

— Bien sûr...

— Par rapport à ici, mes parents étaient un petit peu émus. Je les ai eus au téléphone depuis.

— Vous les avez rassurés?

— Oui, oui, je les ai rassurés, il n'y a pas de raison.

— Vous avez la perception d'un danger comme ça? Vous avez d'autres perceptions, d'autres sensations comme ça?

— Il y a beaucoup de choses là-bas qu'on ne saisit pas. Par exemple, la notion de bakchich.

— Et votre amie? Vous sortiez ensemble et puis elle est partie en Afrique?

— Oui.

— Et à son retour?

— Elle a eu un discours... complètement... en dehors du temps!

— C'est-à-dire?

— Ah, mais ça ne voulait rien dire, quoi!... Et puis elle comptait... un, deux, trois... Mais elle croyait qu'elle était encore en Afrique... Enfin plein de trucs comme ça... J'ai eu un petit peu de mal à m'en défaire, mais après ça allait...

— Cela vous a vraiment marqué, cette histoire.

— Oui, évidemment. Deux ans et demi qu'on était ensemble... Même si elle ne faisait pas ses études à proximité, on se voyait souvent quand même. On a continué à se voir pendant sa convalescence et puis, après, il est arrivé un moment où j'en ai eu marre.

— Elle n'était pas guérie, c'est ça?

— Je n'y comprenais rien, alors... Et puis, moi, j'étais en train de me casser la gueule avec elle, quoi. Donc j'ai dit: "Stop! on arrête tout." Je n'étais pas apte à assumer tout ce qui se passait.

— Et elle, elle avait envie de continuer avec vous?

— Bien sûr! C'était une de ses seules raisons de vivre... Mais moi, je ne la supportais plus.

— Qu'est-ce que vous ne supportiez plus?

— Qu'elle veuille... C'est son désir de possession très, très fort. Et puis, moi, j'étais encore jeune, je n'avais pas envie de me fixer. Elle m'inquiétait. Six mois après, elle est allée en hôpital psychia-

trique. Bon, elle allait un peu mieux. Mais, en fait, je... j'ai... j'ai été souvent la voir pendant trois ou quatre mois, et ensuite...

— Et vous liez ça plus ou moins à l'Afrique.

— Je ne sais plus. C'est tout rayé sur les courriers que j'ai trouvés. Je pensais avoir fait le deuil de ça... et puis...

— C'est revenu.

— Eh oui!

— L'Afrique était restée mystérieuse et inquiétante aussi?

— Oui, oui. Je pense que tout le monde porte un peu sa croix, hein? On a chacun une douleur en soi. Après, ce sont les circonstances qui font que ça déraile ou pas. J'ai été accueilli chaleureusement, mais par trop de monde en même temps. J'étais donc incapable de situer qui était qui, qui était quoi, qui faisait qui, qui faisait quoi.

— Que s'est-il passé au cours de cette soirée avec votre ami?

— On a discuté de choses importantes: de la vie, de la mort, de l'amour, de la religion... On a dit qu'ici, la mort était très présente.

— C'est-à-dire?

— Bah, on meurt plus souvent ici qu'en France. Et puis, surtout, on n'a pas le même rapport à la mort. Donc on a parlé de tous ces sujets-là, quoi.

— Vous le saviez, ça, que la mort...

— Non, ce n'était pas une chose que j'apprenais, mais bon...

— Mais cela vous a quand même fait un effet?

— Oui, parce qu'après je me suis retrouvé tout seul dans cette grande baraque avec... On m'a dit qu'à côté de mon lit, il y avait une sorte de talkie-walkie sur lequel on appuyait en cas d'agression. Mais je ne savais pas le faire marcher.»

Je lis alors la lettre communiquée par le psychiatre de la clinique où Didier a été mis en observation. «Âgé de vingt-six ans, ce patient

m'a d'emblée demandé : "Qui suis-je donc ? Ma montre est arrêtée." Le discours paraissait délirant avec une dominante de thèmes de persécution. Mais deux heures plus tard, émergeaient plutôt des thèmes mystico-religieux : "Ce sera bientôt la fin du monde, protégez-vous ! De toute façon, les femmes sont des diablesses." Puis, il s'est effondré et a pleuré. Une angoisse massive, des troubles du cours de la pensée. Néanmoins, la méfiance qu'il avait vis-à-vis de moi s'étant dissipée, j'ai été la seule personne qui ai pu faire une injection parce qu'il y était farouchement opposé. Cela me semblait plutôt un tableau de déstructuration psychotique. Sur la plantation, il a commencé à tenir des propos incohérents, en cherchant ses parents. C'est alors qu'il s'est enfui avec la voiture. En fait, dès son arrivée à l'aéroport, il ne se sentait pas bien. Il trouvait qu'il y avait trop de formalités de police, de douane, comme s'il était recherché. Il m'a finalement dit : "Bon, en fait, si je suis venu en Afrique, c'est que depuis le problème de Brigitte j'ai eu l'impression qu'il fallait que je règle quelque chose. Je n'avais qu'une seule peur : que ça tourne mal pour moi." Et depuis son arrivée à Dakar cette angoisse est montée sans répit.»

Je fais part à Didier de mes conclusions relatives à ce que j'ai entendu de sa détresse affective qui l'a chamboulé intérieurement dans un milieu nouveau et apparemment hostile.

Didier réplique alors : « En fait, c'est maintenant que je m'en rends compte, j'ai toujours pensé que c'était moi qui avais rendu Brigitte malade en ne répondant pas à toutes ses lettres. Un peu lâché dans la nature, j'ai tenté de me "raccrocher aux branches", à la réalité des gens du pays. Ainsi, dans la rue, j'ai voulu laver les pieds d'un homme. Tout seul dans un monde détruit, j'ai fui mon passé et ma culpabilité. »

J'évitais l'interprétation sauvage du style : « angoisse de castration chez un jeune homme un peu trop couvé, perdu dans une

plantation de bananes peuplée de paysans, la machette à la main»...

Le cas de Didier est exemplaire de cette sorte de dérive qui se déclenche lorsque le fardeau est trop lourd à porter par de frêles épaules. Parti sur sa piste d'homme, Didier est en fait entré dans la brousse de ses fantasmes et de ses spectres. La voix d'une femme emportée dans le hors-temps de la folie l'a rejoint et a créé toutes sortes d'interférences.

Ce voyage en Afrique était fondamental, au niveau de sa problématique affective marquée d'une fêlure, tout en relançant ses interrogations par rapport à la vie, la mort, la politique, et même la religion. Didier est parti en Afrique, comme s'il était venu résoudre quelque chose, comme s'il voulait trouver une solution. Celle que son amie n'a pas su déchiffrer, jusqu'à en tomber malade. D'où la confusion, les fausses ressemblances et le délire, qui fait comme un lointain écho de malédiction à celui de son amie.

Didier se rend parfaitement compte qu'il doit passer par «un sas de décompression» afin de se dégager de ce qui l'encombre et a parasité sa propre histoire. Il semble avoir été contaminé par la maladie mentale de son amie, mais celle-ci – surtout dans ce cas de figure – n'est pas contagieuse. Reste le mystère du passage de sa culpabilité chargée de peur qui a conduit à une perception persécutive de l'ambiance, véritable réaction paranoïaque. Il va se soumettre quelques jours à un suivi psychiatrique et s'engager sans doute un peu plus tard dans une psychothérapie.

Née du mensonge

3h30 du matin: la sonnerie du téléphone m'arrache à mon sommeil paradoxal. J'étais loin, très loin, sur une plage de rêve... La mer Rouge me laissait chaudement plonger en elle et admirer ses gorgones et ses coraux... «Docteur, docteur, venez vite, cette fois je veux en finir. J'ai déjà avalé la moitié d'un tube de Valium que j'ai arrosé de bonnes rasades de whisky. La mort m'aspire. Mais j'ai peur. Atrociement peur. Peur de moi, peur des autres, de la vie. Et de la mort. Venez, aidez-moi!»

Dehors, une petite pluie crachotante a déposé une fine couche de vernis luisant sur l'asphalte. La température flirte avec le degré zéro. Il fait un froid humide et sournois qui s'insinue jusque dans la moelle des os. «Gare aux plaques de verglas», me dis-je en enfourchant ma moto.

Et me voilà entre deux eaux, à la lisière de la veille et du sommeil, glissant à faible allure au cœur de la mégapole endormie. Dans cette ville fantôme, absolument silencieuse, le ronronnement régulier de mon pot d'échappement a quelque chose de rassurant. Inerte, apaisée, la ville rêve... En position horizontale, l'homme s'abandonne à l'irrationnel, à l'imaginaire, aux fantasmes, aux souvenirs... Couché, il pense comme un petit enfant. Sans retenue,

sans inhibition. La nuit, une moitié de terre se fond dans l'immensité cosmique, comme projetée hors du temps. Mais le soleil sera à peine sorti des limbes que ce petit monde se remettra déjà à la verticale. Progressivement. Tout à l'heure, chacun s'habillera, se brossera les dents, puis passera son bracelet-montre au poignet. Et tout recommencera à bouger frénétiquement, comme hier. Comme avant-hier. Comme toujours...

Un beau quartier du XVI^e arrondissement composé presque exclusivement d'immeubles de pierres de taille. Avec leur côté massif d'une richesse bien installée, on dirait des forteresses. La cage d'escalier est à l'avenant: faux marbre raffiné, tapis rouge sang-de-bœuf orné de motifs helléniques recouvrant les marches, portes superbement laquées. Je sonne. Une jeune femme, une domestique probablement, m'ouvre le chemin de la chambre de Béatrice. L'appartement est vraiment immense. L'éclairage est réduit au minimum, mais suffisant pour que je puisse identifier un grand nombre d'objets de valeur, tels que meubles, lustres et tableaux, un assortiment assez exceptionnel de pièces de collection. Avec mon guide qui me précède, j'ai l'impression d'être un visiteur qui se serait perdu dans je ne sais quel musée privé...

Nous atteignons enfin la chambre. Béatrice, une bonne cinquantaine, est étendue sur son lit. Les yeux très clairs, fixes et perçants comme ceux des rapaces, elle semble habitée par un horrible tourment. « Merci, docteur, d'être venu si vite. Je suis au bord du gouffre. » Son lit est encombré d'un invraisemblable fatras: reliefs de repas sur un plateau, lecteur de cassettes entouré d'un tas de bandes magnétiques, factures et papiers divers, ustensiles de maquillage, plaquettes de comprimés, téléphone, lettres, photos, etc.

Elle m'invite à prendre place en face d'elle dans un superbe fauteuil doré, tapissé genre d'Aubusson, d'époque Louis XIV. Un lampadaire halogène diffuse une clarté blafarde sur le lit en désordre, formant un cône de lumière rigoureusement géométrique.

Volontairement, je maintiens mon visage légèrement en retrait dans la pénombre. Sans interlocuteur visible – mais pourtant très présent – je suppose qu'elle pourra se laisser aller sans retenue.

Son appel ultra-matinal avant l'aube – l'appel de la mort – est certainement le signal d'alarme d'une dépression sévère, d'autant plus redoutable que cette femme paraît dotée d'un caractère « à l'emporte-pièce ». Elle me propose un café que j'accepte ; ne suis-je pas son hôte, quoique un peu spécial ? Je lui demande d'emblée ce qui l'accable. Elle m'explique qu'il y a à peine deux jours, elle était en pleine forme : « J'ai pris plusieurs options sur des titres de copropriété dans des résidences de luxe en Floride et au Costa Rica et j'ai écumé les soldes des grands couturiers. J'avais des projets plein la tête, entreprendre une cure de thalassothérapie et me lancer dans la création d'une chaîne de restauration diététique rapide. Impossible de m'endormir. J'avais un appétit d'oiseau, excellent pour ma culotte de cheval. Pourtant, je ne me sentais jamais fatiguée. Alertes et enthousiastes, je chantais, riaais, blaguais avec des inconnus. Et puis, mon oncle m'a fait une remontrance à propos de l'ampleur de mes dépenses. Il a trouvé excentriques mes nouvelles toilettes et m'a menacé d'aller voir mon banquier. Cela m'a effondrée. Comme s'il avait tordu le cou au canari...

— Avez-vous connu auparavant de pareils moments de bonheur ?

— Oui, une fois au passage du bac de mon fils et une autre quelques mois après la mort de mon époux. J'étais une vraie veuve joyeuse, la sexualité en moins. Au printemps, je chevauche le soleil et suis prête à toutes les aventures. Puis, vers Noël je deviens plutôt sujette à l'abattement. Ensuite, c'est la dégringolade et je reste des semaines immobile sous une chape de silence et de désolation sans voir personne. »

Cette femme semble obéir à la loi du tout ou rien et ses symptômes relèvent à l'évidence d'un processus cyclique, avec des alter-

nances de tristesse et d'enthousiasme, évocatrices d'une psychose maniaco-dépressive.

La nuit est encore épaisse et le café noir n'est pas superflu pour me donner un coup de fouet et m'aider à relancer les questions, toujours à l'affût de la vérité qui, comme à Delphes, peut surgir de l'obscurité, d'un trou dans l'ombre.

« À partir de quel âge avez-vous ressenti des troubles ?

— Depuis que j'ai des souvenirs, docteur. C'est comme si j'étais née pour le malheur. Vous savez, on ne peut pas vivre dans le mensonge. C'est comme si j'avais toujours erré dans un long tunnel sombre et froid. Inlassablement, je cherchais l'issue à tâtons.

— Et que vous a-t-on cachée ?

— Rien moins que je n'étais pas la fille de ma mère. Mes parents m'avaient adoptée à Grenoble, à l'âge de deux ans. Tout au long de mon enfance et de mon adolescence, j'ai senti qu'il y avait quelque chose qui "clochait" dans ma vie. Mais je ne savais pas quoi ni pourquoi. La vérité est venue me frapper de face avec une violence inouïe. Une gifle à tomber à la renverse. C'était, bien sûr, une vérité bonne à dire mais terriblement cruelle car elle était livrée trop tard. En effet, ma mère adoptive me l'a apprise incidemment à l'âge de dix-huit ans. J'espérais alors pouvoir dépasser ce traumatisme. Mais je ne m'en suis jamais sortie, même dans mes plus beaux moments. Mon existence a été "mentie" sur toute la ligne, de A à Z, hier, aujourd'hui, demain et après-demain. Ma vie a été gâchée à jamais parce qu'elle a été d'emblée inscrite dans le mensonge par la faute d'adultes inconscients, trop sûrs d'eux-mêmes.

— Mais vous venez de dire que vous avez connu de beaux moments...

— Oui, c'est vrai. J'ai eu trois beaux enfants. J'ai été mariée à un homme, un architecte plein de talent, que j'adorais. Il est mort d'une rupture d'anévrisme il y a quatre ans et je ne m'en suis

toujours pas remise. Bien sûr, j'ai vécu dans l'aisance sans jamais avoir à me soucier des problèmes financiers ou matériels.

«Pourtant, la blessure était toujours là. Comme une grosse écharde enfoncée dans ma chair. On croit s'y être habitué, on vit avec et on parvient à l'oublier. Et puis tout à coup, au moment où l'on s'y attend le moins, quelque chose vient appuyer dessus et ça vous fait terriblement mal. La douleur vient en une fraction de seconde mais elle met très longtemps à s'endormir, à s'anesthésier.

— Votre mère adoptive vit-elle toujours?

— Non. Elle est morte il y a deux ans. Dois-je avouer que, pour une fois, j'ai accueilli la mort comme un soulagement? Je la détestais au plus profond de mon être. Et depuis toujours. Mais si sa disparition ne m'a pas affectée, en revanche des révélations posthumes m'ont bouleversée. À plus de cinquante ans, on m'a rendu la clé de l'histoire de ma vie. Alors que mon père et ma mère étaient figés pour toujours dans le silence, voilà qu'on m'apprend que j'étais la vraie fille de mon père, celui que l'on m'a toujours désigné comme mon père adoptif.

— Et votre vraie mère, la connaissez-vous?

— Je ne sais toujours pas qui elle est, où elle est et si elle est encore en vie. Il s'agit sans doute d'une secrétaire, d'une bonne ou d'une jeune femme avec laquelle mon père a eu une passade. Dans les milieux très catholiques comme le mien, les amours illégitimes tournaient souvent au drame. Engrosser une autre femme que son épouse, c'était commettre une terrible faute et l'enfant qui naissait de cette union sacrilège était purement et simplement considéré comme le fruit du péché. D'ailleurs, cela, je le sentais plus ou moins confusément dès ma petite enfance: je savais bien, au fond de moi, qu'il y avait un ver dans le fruit de mon existence. À dix-huit ans, ma mère, détentrice du secret, l'a extirpé. Et à cinquante ans, j'ai appris qu'il n'y avait pas seulement un ver, mais

deux. Maintenant, vous pouvez me comprendre quand je vous dis que ma vie est pourrie. Tout cela m'a rongée de l'intérieur. La boucle du mensonge est désormais bouclée : je suis ligotée.

— Mais, en vous adoptant, vos parents ne devaient pas avoir que des mauvaises intentions.

— De l'adoption mes parents tiraient un double bénéfice : à quarante ans, ma mère avait l'enfant que lui refusait sa stérilité et mon père se lavait, autant que faire se peut, de son péché. Les mensonges étaient bien ficelés et notre famille aurait dû s'installer dans une tendre quiétude. Malheureusement, il n'en a rien été à cause de ma mère qui, toute sa vie, a nourri du ressentiment envers son mari infidèle. Du coup, elle ne pouvait s'empêcher de me voir comme le "fruit du péché". Donc de me détester. Je subodorais que son manque d'amour cachait quelque chose. Je flairais un gros mensonge dont j'ai finalement eu la preuve l'année dernière.

— Vous détestez votre mère adoptive à ce point-là ?

— Détester ? Le mot est faible. C'est souvent de la haine que j'éprouve pour elle. Maintenant qu'elle est morte et inoffensive, je parviens – quand je vais bien – à ressentir de l'indifférence à son égard. Une des choses que j'ai le plus de mal à lui pardonner, c'est qu'elle entendait acheter mon amour par tous les moyens dont elle disposait, notamment l'argent, pour masquer ses mensonges.

« Plus les années passaient, plus je l'exécrais. Déjà toute gosse, le soir dans mon lit, je faisais de terribles prières implorant Dieu "pour que cette sale bonne femme crève". Mais, au petit déjeuner, je devais m'efforcer de lui faire croire que je l'aimais. Vous savez, rien n'est plus pénible que de faire l'apprentissage de l'amour, les gestes de l'amour, dire les mots de l'amour quand il y a du mépris ou de la haine. C'est pourtant ce à quoi je m'évertuais. Enfant, ma personnalité était coupée en deux. Je savais ce qu'il fallait faire pour me comporter en bonne petite fille mais, au fond de moi,

m'animait une idée fixe: détruire le regard de ma mère qui me glaçait jusqu'au sang – ce sang qui n'était pas le sien. Elle avait des pistolets dans les yeux. Pour elle, c'était clair, j'étais la chose qu'elle prétendait façonner à son image. Quand elle me donnait un ordre et que je n'étais pas consentante, je me disais: "Tu ne m'auras pas comme ça, salope." C'était une femme affreusement orgueilleuse et possessive. Jamais je n'ai accepté cette appropriation que je considérais comme un vol.

— Et votre père?

— Mon père m'adorait et je lui rendais tout l'amour qu'il me donnait. Cela compensait la haine que me vouait ma mère. Comme si – dans le labyrinthe de mensonges où j'ai erré ma vie durant – un fil conducteur m'avait relié à lui: le lien du sang. Tout le monde disait que je lui ressemblais tant au point de vue du physique que du caractère. Contrairement à ma mère fortunée, mon père était sans le sou. Prototype de l'intellectuel fin et cultivé, il se plaisait à faire des citations en grec ou en latin.

— Vous paraissez plus détendue. Votre visage semble moins crispé et votre regard s'est apaisé. Croyez-vous vraiment que vous allez trouver une solution à votre détresse en avalant toutes ces drogues?

— Non, bien sûr. C'est vrai que je me sens mieux depuis votre arrivée. Vous savez, je suis une personne très entourée: par mes enfants et petits-enfants, mes amis – qui sont nombreux – et mes domestiques avec lesquels j'entretiens des rapports très cordiaux. Mais je me sens seule. Atrociement seule. Avec eux, je ne peux pas dire ce que je vous raconte à vous et qui ne sera jamais répété. J'ai besoin d'aller jusqu'au bout de ma haine, vider l'abcès. Tous les mots que je viens de vous dire sont comme des bulles qui se forment dans ma bouche. Elles montent, puis elles se désintègrent quand elles arrivent au plafond. Tout cela sort de moi mais ne quitte pas cette pièce. Et quand les bulles gonflées de haine

crèvent, je me sens moins haineuse et plus moi-même. Car, vous savez, je ne suis pas foncièrement méchante.

« On m’a mentie toute ma vie. On n’a cessé de me mordre et j’ai gardé les cicatrices de toutes ces morsures. Alors, pour me défendre, j’ai attaqué à mon tour. Il faut vraiment que je parvienne à extirper cette méchanceté de moi. Vous m’y avez aidée, docteur. Merci d’avoir aiguillonné ma rage de vivre ! »

La lumière blanchâtre, presque cotonneuse m’indique qu’il est temps de rentrer. J’aime croiser les silhouettes de l’aube, avec la sensation d’avoir déjà dégusté une tranche d’humanité bien chaude.

Béatrice m’a appelé juste au moment où s’opérait en elle le mouvement de bascule vers l’interminable entonnoir de la dépression et son trou noir. Venait juste de se clore une période d’exaltation qui est généralement considérée comme une défense contre l’effondrement dépressif. Habitée par une euphorie pour ainsi dire magique, cette patiente a cru que le spectre de la maladie mentale s’était définitivement éloigné. Elle a cessé de prendre son lithium. Devenu à ses yeux symbole d’asservissement, ce médicament aurait pourtant pu réguler son humeur. Si elle avait continué à se soigner, je suis convaincu qu’il aurait écrêté les vagues intempestives et les creux vertigineux de son comportement.

Je suis intervenu dans ce hiatus avant que tout son être se recroqueville – telle une chrysalide s’étouffant dans une interminable hibernation – inaugurant à son tour un papillonnement anarchique, stérile et épuisant. Ainsi, premier témoin de cette vie qui couvait sous les décombres, j’ai aidé Béatrice à recouvrer le souffle nécessaire pour renoncer au geste léthifère. Il fallait qu’elle accepte de reprendre son traitement, sans les aberrations de l’auto-prescription.

La psychose maniaco-dépressive est une affection encore mystérieuse dont les accès projettent le patient, tantôt dans les bas-fonds, tantôt sur un nuage, mais toujours hors de la réalité. Elle est fondée sur une fragilité génétique probable, une grande sensibilité émotionnelle aux aléas affectifs et relationnels, une psycho-dynamique heurtée d'imprévisibles rebondissements. Elle est aussi la seule maladie mentale susceptible de rendre heureux. D'où la réticence de l'entourage à contrarier le patient. Interrompre la phase maniaque d'excitation euphorique – que j'appellerais « surpression » – quand on sait que l'envers du décor fastueux est peuplé de fantômes, s'avère toutefois absolument nécessaire. La surpression est en effet traversée par la même charge d'angoisse qui plombe la dépression, laquelle va lui succéder. Inévitablement. En général, les patients mettent beaucoup de temps – et subissent plusieurs rechutes – avant d'intégrer l'idée d'une maladie qui ne lâche pas sa proie, malgré les accalmies. C'est alors seulement qu'ils admettent le bien-fondé d'une médication systématique et au long cours, impliquant un suivi médical rigoureux.

Le maniaco-dépressif apprend à ses dépens (psychiques, affectifs, matériels) qu'en renonçant aux leurre de la toute-puissance narcissique qui agissent comme carburant de sa crise maniaque, il a de fortes chances d'échapper aux tourments insondables de l'éternel naufragé. Il vit dans la hantise d'être aspiré par les abysses. Il a parcouru tout ce chemin pour réaliser que le bonheur ne peut être créé par soi-même et pour soi-même. Si c'est le cas, il ne manquera pas de céder le pas à l'horreur de soi sous le signe du soleil noir qui irradie la mélancolie la plus funeste.

À l'heure de l'échafaud, Béatrice a-t-elle capté le message d'une vie qui saurait échapper à ses deux ennemis : l'autosatisfaction et la culpabilité ? Souhaitons qu'elle finisse enfin par s'endormir. Et que dans son rêve de balançoire, la petite fille insouciant de jadis lui rappelle cette leçon.

Sous haute surveillance

Assise dans un salon d'un grand hôtel, de loin elle me voit arriver, sûre que c'est moi qu'elle attend depuis toujours. Son regard noir, perçant, me fixe. Sur le ton de la confidence, à voix basse presque chuchotée, elle me soumet à la question et me fait entrer sans crier gare dans son épopée délirante: «Avez-vous fait ça parce que ma mère est schizophrène? Tout a-t-il été étudié pour que petite fille je me fasse violer, pour qu'adolescente je me prostitue? Votre méthode est-elle américaine ou française?» Elle ponctue, sans emphase et sans hostilité: «C'est pour ça que je vous en veux.»

Me voilà donc d'emblée identifié par Hélène comme si j'étais celui qui tire les ficelles de sa vie. Il arrive que je sois pris, dès mon apparition, comme un personnage familier, mais c'est la première fois que je me vois assigné le rôle du démiurge, du persécuteur qui sort de l'anonymat. Ce n'est pas très confortable mais il faut bien en passer par là si je veux la connaître et l'aider. Inutile de lui assurer que je ne suis qu'un psychiatre qui débarque et ignore tout d'elle. Sa certitude est inébranlable et je suis sur la piste de son délire, véritable inquisition à laquelle j'assiste, en position

d'accusé principal. Je suis prêt à subir les assauts. Un serveur va m'apporter un thé. J'en aurai sans aucun doute bien besoin.

« Pour mes quatre ans, en guise de cadeau d'anniversaire, vous m'avez présenté un homme qui a eu un contact sexuel sans pénétration par frottement prolongé sur le clitoris. À l'école, vous avez poussé l'institutrice à me martyriser, à m'humilier et à me traîner sur les genoux. Quelqu'un manipulait tout cela, vous ! À l'époque, je croyais naïvement qu'on me regardait bizarrement et qu'on me brutalisait à me retourner le cerveau par ce que j'étais pauvre.

— Comment avez-vous découvert ce complot ?

— Ce sont des livres philosophiques et psychiatriques qui m'ont appris que j'étais un bouc émissaire. Ainsi, lorsque je dansais nue sur scène dans mon cabaret, on m'envoyait un prince charmant, et j'avais des relations physiques avec lui, en toute innocence. Après, il disparaissait. Si je refusais les avances, on m'envoyait quelqu'un pour me prostituer. En fait, on me débauchait chaque fois qu'une initiative de ma part n'était pas prise. Tout était régi par des codes retransmis sur l'écran de la télévision.

— Et votre famille ?

— Ma mère a abandonné un enfant devant moi, ce qu'elle nie. Un jour on m'a dit que je ressemblais à Édith Piaf et, un peu plus tard, je suis mise au courant d'un casting de cinéma pour jouer son rôle. Et bien, c'était destiné à aider mon frère à découvrir que j'existais. Ma mère prétend que mon père est mort avant ma naissance, mais elle a oublié son nom. Je soupçonne que l'on connaît son identité et qu'il vit quelque part.

« Constamment, dans ma vie, j'ai été suivie. Chez le coiffeur, je sais qu'on lui a dit "tu vas la questionner", chez le marchand de chaussures, c'est exprès que je ne trouve pas ma taille et dans les magasins de vêtements, des hommes me tripotent, se moquent de moi ; lorsque j'essaye une jupe, ils me traitent de pute. » Hélène fond en larmes et murmure que, fillette, elle était très pudique et

retirée en elle-même à l'excès. Tous ces sortilèges l'ont, dit-elle, dépersonnalisée. Au point d'avoir de drôles d'idées suicidaires. Comme, par exemple, de songer à mettre un sèche-cheveux dans l'eau du bain. Épiée par les voisins, elle a fini par se cacher dans sa propre maison.

Resté à l'écart, son mari nous rejoint à ma demande. Il m'a confié en aparté qu'il sent pour la première fois aussi nettement depuis un an, début de la manifestation des troubles, qu'Hélène s'est construite une réalité personnelle et se met désormais en danger. Ne tire-t-elle pas brusquement le volant tandis qu'il conduit? Ne se prive-t-elle pas de nourriture persuadée que les aliments sont tous empoisonnés? Ne se bloque-t-elle pas en plein milieu de la rue?

Hélène croit être le pantin d'une bande de sociologues théoriciens. Elle éprouve une rage renforcée par sa longue ignorance de cette manipulation où elle a été brimée et exploitée à outrance. Elle rêve de cercueils et, face à l'adversité, s'isole impitoyablement. Avec elle, les gens sont toujours trop ou pas assez aimables, ce qui l'irrite en permanence. Elle semble partie à la quête de son père dont elle a perdu l'unique photo dans une rivière. Elle aspire à libérer sa mère qui a tant souffert d'avoir abandonné son fils. Comment faire la part du délire et de la réalité?

Elle m'accuse de l'avoir poursuivie parce qu'elle ne parvenait pas jusqu'alors à dire les choses. Et son acharnement irrésistible à reprendre sa vie à rebours m'inquiète et me sidère. Elle m'a pris pour quelqu'un d'autre, un inconnu, qui, tel un père sévère et sadique, surveillerait dans l'ombre tous ses faits et gestes sans jamais lever le petit doigt pour la protéger de sa paranoïa sexuelle.

Au terme de l'entretien, Hélène n'est plus tout à fait la même. Le sourire a reconquis son visage beaucoup moins figé par la tension d'un être obligé à se faire lui-même le détective mental de son existence de A à Z. Elle espère être guidée pour regagner

une paix dont elle veut des garanties. Par ce vœu, elle me donne un sacré coup de main et m'amène à lui proposer un lieu où elle pourra se décharger de cette pression continue. Que des soins lui soient enfin prodigués est acceptable puisque j'ai pris la peine de venir à elle, petite fille auto-persécutée dont la pudeur entravait la moindre demande.

Bouchées doubles

Sandrine a vraiment de très bonnes copines. Sophie et Alexandra sont venues pour l'entourer. Elles l'encadrent d'ailleurs sur le canapé: Sophie à droite, Alexandra à gauche. Je contemple ces trois Grâces, oubliant un instant, telle est leur beauté, que je ne suis ici que psychiatre. Je détourne mon regard et je le porte sur la décoration qui nous surplombe. Punaisées aux murs, deux très grandes toiles représentent des autoportraits terriblement sombres prostrés dans une pièce dénudée. La peinture a été volontairement salie par un mélange excessif de noir. Vaguement, le style d'un Francis Bacon en herbe: l'image parfaite, dérisoire et désolante du vide intérieur.

Assise au milieu, interloquée, Sandrine ne dit rien. C'est Sophie qui prend la première la parole: «La situation s'est beaucoup dégradée depuis une semaine. J'ai eu récemment Sandrine au téléphone, elle m'a dit qu'elle allait de toute façon mourir de sa maladie. Je lui ai dit qu'on l'aimait; qu'elle n'avait pas le droit de faire subir cela à son corps et qu'il lui fallait impérativement une aide. Avec Alexandra, on a décidé de la soutenir jusqu'au bout et de faire en sorte que tout cela s'arrête. Surtout ne pas attendre qu'il soit trop tard. Cette semaine, Sandrine s'est fait tellement vomir

que sa voix s'est éteinte. C'est un signal d'alerte. Voilà pourquoi on a sollicité votre visite, docteur.»

Sandrine est une anorexique-boulimique. Tantôt, elle ne mange rien jusqu'à devenir squelettique, tantôt elle s'empiffre tellement qu'elle se fait vomir pour régurgiter tout ce qu'elle avale. Elle est contente de rencontrer un psy à qui parler mais en même temps elle est sur la réserve: «Je ne me suis pas sentie la force d'aller voir un psychiatre ou un psychologue. Je remercie mes amies de m'avoir aidée à franchir ce pas mais je n'ai pas vraiment confiance. Je n'ai pas l'impression d'être capable d'exprimer ce que j'ai envie de dire.»

Sandrine est plutôt une belle plante, bien en chair, loin de l'obèse qu'elle s'imagine être et pourtant son mal-être est quasi palpable, de même que son désarroi. Elle me paraît aux antipodes de certaines femmes déprimées – qui n'ont à les entendre plus rien à perdre – et pourtant elle est en grand danger. Ses impulsions ne dictent-elles pas sa vie? Je tente de percer ce mystère par une première question assez vague.

«Cela fait environ un an et demi que vous êtes boulimique. Avant, pendant une période d'environ six mois, vous avez été anorexique. Pouvez-vous me dire ce qui se passe dans votre tête lorsque vous en oubliez votre faim ou lorsque celle-ci vous impose de vous remplir l'estomac?

— Quand je suis maigre, je me plais. La légèreté me donne des ailes et me rend plus capable d'affronter la vie. Présente mais presque invisible – je suis descendue jusqu'à 42 kilos – je suis alors dotée d'une sorte de suractivité qui me pousse à faire plein de choses et à me sentir bien. Je ne faisais pas de régime particulier; je n'avais tout bonnement pas faim. Je ne mangeais pas et je ne me posais même plus la question de me nourrir. C'était comme ça.

— Mais comment ce mécanisme s'est-il enclenché?

— Je ne sais pas trop comment cela m'est venu. J'avais beaucoup de responsabilités, je travaillais énormément et je ne mangeais pas le matin. Ce rythme, je me suis aperçue que je pouvais le tenir. Et puis cela s'est enchaîné tout seul. Quand j'ai commencé à maigrir, j'étais avec un homme et il m'est devenu insupportable. Après l'avoir quitté, j'ai continué à maigrir et, plus les kilos s'envolaient, plus je me sentais belle. J'étais vraiment très heureuse : j'avais toujours l'esprit occupé, je me sentais particulièrement inspirée et disciplinée au niveau de mon travail personnel de peinture. Le soir, quand je rentrais chez moi, je m'affairais et dormais trois heures par nuit. Cette période a duré au moins six mois.

— Et qu'est-ce qui a été à l'origine du changement ?

— Après, j'ai trouvé un nouvel appartement. J'ai pris des vacances et j'ai commencé à m'ennuyer profondément. Et puis, les idées noires sont apparues brusquement, suscitant des crises d'angoisse. Je me mettais à pleurer, à paniquer pour un rien. Cela me prenait n'importe où, n'importe quand. J'étais vraiment sur le point de m'ouvrir les veines. Je ne savais plus qui j'étais et je sentais qu'il fallait que je sois quelque chose pour infléchir le cours de ma vie.

— Et c'est là que les choses ont commencé à basculer ?

— Oui, c'est à cette époque que j'ai fait mes premières crises de boulimie.

— Que mangez-vous de préférence quand vous êtes en crise ?

— Du chocolat, encore du chocolat, toujours du chocolat... Je suis capable d'avaler un pot de Nutella familial avec dix paquets de brioches en un quart d'heure. Cela va tellement vite que je ne me rends plus compte du processus de dévoration qui est en cours. Puis, je me force à vomir en me mettant le doigt dans la bouche. C'est à ce moment que je réalise ce que j'ai fait. Mais, la minute suivante, je suis capable d'engloutir un autre pot de Nutella. Sans le moindre contrôle. Il peut se passer n'importe quoi

autour de moi, je n'entends rien et ne vois rien. À force d'avaler, sans mâcher ni savourer, ça me fait mal aux entrailles.

«Le processus se met en route quand je suis seule. Je sors du travail et je me conditionne en me disant: "Fais gaffe, fais gaffe!" Je rentre chez moi, contente, et me fais rituellement un café. Soudain, c'est parti: j'avale à toute allure et puis je vomis. J'avale encore et ainsi de suite... C'est une lutte permanente qui me fait affreusement souffrir quoique j'arrive à travailler normalement. Manger, c'est une échappatoire. En avalant, je pense à autre chose. Quand je suis en crise de boulimie, je suis entraînée dans une sorte de dédoublement de personnalité. Et quand j'en sors, je n'ai pas l'impression que cela soit si grave.

— Vous avez dû réfléchir sur votre comportement. Comment l'expliquez-vous?

— Il y a certainement des raisons familiales. Ma mère est énorme et j'ai une sœur obèse. À la maison, on mangeait, beaucoup. Ma mère nous servait de gargantuesques platées de pâtes quand on était enfant. Elle a toujours cherché à faire passer par la nourriture ce qu'elle n'arrivait pas à dire d'une autre manière. Ma mère me répugne; je ne peux pas l'embrasser. Pourtant, bizarrement, j'ai besoin d'aller la voir ou de l'appeler au téléphone et ceci tous les jours.

«Mes plus grandes crises de boulimie ont lieu chez elle. J'y vais d'ailleurs souvent pour ça. Obnubilée par ses placards gorgés de victuailles, je vide toutes les réserves. Ma mère fait semblant de ne pas le voir. De toute façon, elle ne se rend pas compte que manger beaucoup peut être une cause de perturbation. Au contraire!

— Et sur le plan relationnel, comment cela se passe-t-il?

— Je n'ai rien envie de faire. Je ne fais aucun projet. Je viens d'avoir une aventure amoureuse avec un homme. On a pris un appartement ensemble mais finalement il n'a pas assumé jusqu'au

bout cette aventure et il est retourné chez sa femme dont il a un enfant. Commencée il y a un an, cette histoire m'a donnée une grosse déception. J'étais déjà en plein épisode boulimique; nos problèmes ne sont donc pas liés. Comme j'ai pris soin de lui cacher cette pénible réalité, il n'en a jamais rien su.

— Vous paraissez beaucoup souffrir. Envisagez-vous enfin de vous soigner?

— C'est vrai, ressembler autant à sa mère, c'est insupportable. Mais comment en sortir?»

Cette jeune femme est prisonnière d'un mécanisme qui, telle une mâchoire, la contraint à se gaver de nourriture. On voit bien que sa main – véritable instrument de torture – porte machinalement les aliments à une bouche-trou qui s'ignore, déconnectée de la tête. D'où ce vécu terrible de dédoublement, comme si c'était sa mère l'instigatrice de ce gavage. L'inverse n'est pas plus réjouissant, même si elle tire quelque bénéfice narcissique à se contempler dans la fatale beauté qui consiste à se désincarner. L'anorexique semble n'avoir aucune limite et l'affleurement du squelette loin de l'effrayer – ce n'est pas encore la disparition – la fascine par ses reliefs de mort. Comme si le fantasme ultime était de redevenir simple fœtus, invisible, insouciant et à l'abri, dans une mère qui l'alimente à son insu. Et en même temps, fuir aux antipodes la mère, sa représentation physique et son gavage.

D'un côté l'ivresse de la légèreté, de l'autre les affres de l'immobilisme dans un corps engoncé dans le refus. Dans cette syncope du temps, le tube digestif est surinvesti, comme lieu d'un trop plein vidangeable à merci. L'agressivité à l'égard de la mère est restée fixée à une oralité, privée de papilles gustatives, en une inversion funeste. Symbole de don et de restauration, la nourriture devient la chose qu'il faut éliminer et qui laisse se profiler l'effacement des formes charnelles au profit des lignes spectrales.

Sans doute, Sandrine aime-t-elle sa mère à en vomir, à en mourir, disposée à lui sacrifier sa vie en sommant son frêle corps décharné de « rendre » ce qui l'a constitué dans les ténèbres amniotiques. L'anorexique excelle à se servir de l'image d'un corps-silhouette, d'un corps fantôme, pour indiquer qu'elle défie le temps avec la rage de ne plus pouvoir vampiriser sa mère.

Mon rôle a été plutôt mince – j'aurais pu sortir ma grosse batterie de psychiatre. En guise de hors-d'œuvre, ou d'amuse-gueule il s'est agi d'oublier mon regard d'homme. Donner de l'épaisseur à ce qui est sorti de la bouche de Sandrine, à un désir si ténu de vie, était le plat de résistance. Je m'y suis évertué avec mes baguettes afin de saisir le moindre petit morceau de sens dans cette purée presque insipide, tant était grand son pouvoir à neutraliser ce qui pouvait en émerger de saveur. Et pour le dessert, l'exquise douceur d'une jeune femme, se laissant guider vers une plage à l'abri des dents de la mère.

J'ai dû évidemment concocter et négocier pas à pas une stratégie d'accueil, de soutien et d'accompagnement, pour que Sandrine ne soit pas un instant seule avec ses pulsions suicidaires. Pendant tout le week-end, ses amies ont été très solidaires et l'ont aidée par leurs conseils jusqu'à la prise de relais par l'hôpital.

Sandrine paraît prête à tenter de renoncer à cet appétit mortifère, à cette avidité de vide, à ce désir de vie fœtale qui la ronge jusqu'aux os. Et à lui substituer la substance des mots dont le goût est tantôt de fiel, tantôt de miel.

L'élu de Dieu

Le 18 décembre 1993, Dieu est rentré en contact avec Vincent. Une rencontre qui a bouleversé sa vie. Des phénomènes surnaturels se sont mis à se produire tous les jours : une musique apparaît sur une cassette qu'il n'a jamais enregistrée, les aiguilles de sa montre se déplacent à toute allure sur le cadran, des papiers ont changé de place dans son portefeuille, il s'endort en robe de chambre et se réveille en pyjama, les objets – paquets de cigarettes, pots de confiture – changent de place... Vincent réalise tout à coup que Dieu en personne lui parle à travers ces étranges coïncidences. Et les miracles se multiplient. Nul doute qu'il est élu par Dieu pour accomplir une mission sur la terre. Dieu l'encourage en produisant des miracles quotidiens. Cette expérience dure deux ans, précisément jusqu'au 15 décembre 1995, jour fatidique où Dieu cesse d'envoyer des messages. Entre ces deux dates, Vincent a vécu une aventure qui a profondément marqué sa vie. Aujourd'hui encore, il en reste bouleversé.

Un petit pavillon de banlieue comme des milliers d'autres. Tout est propre et impeccable. Chaque chose est à sa place. Une grosse pendule trône sur la cheminée qui ne fait jamais oublier son obsédant «tic-tac», napperons en crochet sous des bibelots

de porcelaine, mobilier cossu, rideaux ouvragés style Pompadour... Vincent me reçoit en robe de chambre, genoux repliés dans un grand canapé confortable. Barbe noire d'une semaine, cheveux hirsutes. Il s'exprime clairement d'une voix bien martelée, préférant des phrases correctement construites. Je note cependant une certaine précipitation dans le débit de la voix, quelque chose de vaguement pathétique.

«Je pense tous les jours à Dieu. À mon aventure avec Dieu. C'est vraiment extraordinaire d'avoir été sélectionné comme cela. Tout ce qui m'est arrivé prouve que ma vie est réussie. Tout est gagné, je n'ai plus rien à me prouver. Il faut que vous sachiez que je suis né enfant prodige et que cela m'a amené beaucoup plus loin que je ne le pensais puisque j'ai été carrément contacté par Dieu. J'ai été comblé par la vie, j'ai connu les plus grands bonheurs. J'ai toujours eu beaucoup d'ambitions et elles ont été réalisées au-delà de ce que je pouvais imaginer.

«Quand j'étais gosse, j'étais surdoué pour tout : pour les études, pour le sport, pour la musique. J'avais vraiment d'énormes capacités dans tous les domaines. Mais je n'ai pas assez travaillé et tout ça est resté plus ou moins à l'état de potentialités. Tout de même, j'avais deux ans d'avance à l'école et j'étais le meilleur de la classe. Si j'avais encore plus travaillé quand j'étais enfant, j'aurais pu faire partie de l'élite internationale. J'ai un doctorat de mathématiques mais je pourrais avoir beaucoup plus de diplômes aujourd'hui si j'avais été poussé plus tôt. Pareil pour le sport : si j'avais été entraîné dès mon plus jeune âge, j'aurais pu atteindre d'excellents niveaux en course de fond ou au tennis, disciplines dans lesquelles j'ai déjà acquis de très bons résultats.

— Mais revenons à des événements plus récents. Tout a basculé dans votre vie, semble-t-il, le jour où vous vous êtes déshabillé près des quais de la Seine...

— Oui, je ne comprends pas encore très bien pourquoi j'ai fait

ça. Comment vous dire? Je me suis déshabillé en public pour me châtier, pour réduire ma peine en enfer. À cette époque, j'étais persuadé que j'étais le diable, c'est-à-dire le pire ennemi de Dieu. D'ailleurs, j'ai vu le visage du diable apparaître à ma fenêtre. L'intention de Dieu était de me rendre diabolique. Moi, cela me paraissait horrible. Alors je me suis dit que je pourrais réduire ma peine en enfer en m'infligeant un châtiment sur terre. L'idée était la suivante: plus le châtiment sera fort et moins je souffrirai en enfer. Donc j'ai voulu me châtier sur terre et faire preuve de courage. Mais j'ai seulement été capable de me dénuder dans la rue. Bien sûr, cela m'a attiré de gros ennuis et j'ai été enfermé. Ainsi, ai-je été puni. Mais quarante-huit heures après, je n'acceptais plus tout ce châtiment. Je me suis rendu compte que je m'étais trompé et que je n'étais pas le diable. Alors, je me suis senti très coupable car je pensais que Dieu m'en voulait. Je me considérais comme le dernier des salauds, je me trouvais prétentieux et méchant. Depuis le début de cette histoire, je redoutais que Dieu m'annonce que j'étais le diable. Mais en fait je ne l'ai jamais été.

— Votre vie a commencé à se compliquer à partir de ce moment...

— Oui, à la suite de cet épisode, j'ai été enfermé à l'hôpital psychiatrique où j'ai souffert le martyr. Je me suis trouvé projeté dans un monde de fous. Je savais que je n'étais pas le diable mais personne ne voulait me croire. Mes psychiatres n'ont rien compris à mon affaire. On m'a enfermé sans me dire quand j'allais sortir. Cette horrible aventure a duré cinq mois et ce séjour m'a laissé des traces: je ne sais plus écrire et j'ai perdu mon coup droit au tennis. Vraiment, j'ai complètement perdu mon temps à l'hôpital psychiatrique. Mon obsession était de sortir de cet enfer. On m'a fait vivre dans l'angoisse; je n'avais pas le droit de sortir. C'était pire que la prison. En prison, on prend une peine mais au moins on sait quand on va être libéré. On peut faire un compte à

rebours. À l'hôpital psychiatrique, on ne sait rien de rien. On m'a fait subir un calvaire.

«Je suis sorti de là très choqué mais très heureux de retrouver enfin ma liberté. Et puis Dieu est revenu: un monde incroyable de coïncidences s'est abattu sur moi. J'ai gardé le contact avec Dieu. Mais, un jour où la communication était intense entre nous, j'ai mis la musique très fort chez moi sans m'en rendre compte. Les voisins ont appelé la police. Comme ils ont dit que ce n'était pas la première fois, je me suis retrouvé à l'hôpital. J'en suis ressorti assez rapidement. Et puis Dieu est revenu avec une avalanche de miracles. J'étais au comble du bonheur. Je réalisais ma chance de vivre dans une période capitale de l'histoire humaine et d'avoir été sélectionné par Dieu. Il répondait toujours à mes pensées en organisant de nouvelles coïncidences autour de moi. À cette époque, j'ai fait beaucoup de découvertes. Tous ces miracles, c'était bien la preuve que Dieu me parlait.

— Quel genre de découvertes avez-vous fait?

— J'ai beaucoup réfléchi sur l'origine du monde et sur la société.

— C'est quoi l'origine du monde?

— Au début, on était des poupées de porcelaine. On ne connaissait ni le bonheur, ni le malheur, ni l'ennui. Mais on était inactif et immobile. Dieu nous a vus et il a dit: "Avec cela je peux faire quelque chose." Alors Dieu a transformé les poupées en hommes. Mais quand il vu les hommes se faire la guerre, il a crié à la catastrophe. Moi je suis une poupée tout à fait particulière et quand je suis arrivé sur terre, j'ai accompli des performances exceptionnelles.

— Quelles performances, par exemple?

— À partir du moment où je me suis mis dans le travail, j'ai connu l'extase. J'ai eu mon bac avec deux ans d'avance et j'ai fait math sup et math spé dans la foulée. Je suis allé jusqu'au docto-

rat de mathématiques sans problème. J'ai fait du tennis à un très haut niveau. J'aurais aimé être professionnel. J'ai fait aussi du ski de compétition, de la course de fond. Je courais huit kilomètres en vingt-huit minutes. J'ai gagné des médailles d'or. J'ai pratiqué aussi la boxe française. Quand j'étais jeune, j'étais dévoré par l'ambition. Aujourd'hui encore, j'ai besoin d'être célèbre. J'attends un miracle public pour que les gens comprennent que j'ai été élu de Dieu. Maintenant, je suis dans l'anonymat et j'en souffre. Si j'étais célèbre, je pourrais faire connaître mes idées sur la société. Je suis pour une société sans argent. Je voudrais qu'on arrête de manipuler de l'argent, qu'il disparaisse. On est au summum de l'intelligence humaine et on a assez de moyens pour que tout le monde vive dans le luxe. Il ne devrait plus y avoir de pauvres aujourd'hui, tout devrait être gratuit. J'ai commencé à écrire un livre sur ce sujet.

— Vous continuez à y travailler?

— Non, maintenant je ne fais plus rien. La seule chose que je puisse faire c'est d'écouter de la musique. France Musique marche toute la journée et je me passionne pour les musiciens modernes : Berg, Schonberg, Boulez. En fait, ma vie s'est arrêtée il y a un an, exactement le 15 décembre 1995, jour où Dieu a réalisé son dernier miracle. Depuis, il ne m'a fait aucun signe.

«À partir de ce moment, j'ai commencé à m'ennuyer. Je suis incapable de travailler. Je dors douze heures par nuit. Je me lève très lentement et avec beaucoup de difficultés. Je me fais café sur café et j'essaye de ne pas penser en me concentrant sur la musique. Mon problème essentiel maintenant, c'est que je n'ai plus aucune motivation pour la vie. Parfois, je me dis que je pourrais refaire des mathématiques, passer l'agrégation et rentrer au CNRS. Mais je n'arrive pas à passer à l'acte, à me plonger dans un livre de maths. Je pense que mes facultés intellectuelles ont été

cassées par l'hôpital psychiatrique. Pas seulement intellectuelles car j'ai complètement perdu mon tennis.

«Même si je refais des maths, je ne retrouverai jamais cette passion que j'ai eue pour la vie. J'ai connu tous les bonheurs. Je me suis éclaté dans le travail. Parce que j'aimais la vie, j'avais peur de la mort. J'étais très pressé de faire tout ce que j'avais à faire sur cette planète avant de mourir. Maintenant, c'est tout le contraire. J'ai l'impression que la vie est trop longue. J'aimerais bien être à la fin de ma vie, avoir quatre-vingts ans. La vie me paraît longue, longue. Quand je pense que j'ai encore plus à vivre que ce que j'ai déjà vécu! La vie sur terre ne m'intéresse plus.

— Vous êtes suicidaire?

— Maintenant, je pense sans cesse à la mort. En fait, c'est la mort qui m'intéresse. J'ai envisagé le suicide, mais je suis incapable de me suicider; c'est trop violent. Mais j'aimerais bien mourir. Aller au paradis pour rencontrer Dieu. Au paradis, on ne s'ennuie pas, on vit une vie de délices. Vous savez, j'ai eu des échantillons de paradis. La communication entre moi et Dieu était géniale. Il y avait vraiment beaucoup d'amitié entre nous. J'étais super bien et j'avais hâte de retrouver cet état, de rencontrer Dieu à nouveau.

«Tout cela a disparu. Mais j'ai eu le maximum de ce que l'on peut espérer de l'existence. Maintenant, je ne peux plus rien attendre de la vie. C'est vrai que je me suis pris pour le diable mais cet épisode n'a duré que deux jours alors que mon contact avec Dieu n'a pas été interrompu pendant deux ans. Pendant toute cette période, j'ai vu des merveilles et j'ai assisté à une avalanche de miracles. J'ai eu tout ce que je pouvais rêver.

«La seule chose qui pourrait m'aider à tromper mon ennui actuel serait de faire des mathématiques à haute dose. Si je devenais un grand mathématicien, je pourrais rentrer dans l'histoire. Mon rêve a toujours été de m'inscrire dans l'histoire en devenant célèbre. Mais j'ai eu plus que cela car Dieu m'a dit: "Tu es mon meilleur

ami.” Alors, je n’ai plus rien à me prouver. Tout m’est acquis. Tout est gagné pour moi.»

Vincent n’a pas subi de choc ou de rupture affective. Il est le cadet d’un an et n’avait pas une rivalité très forte avec son frère. Il poursuit son argumentation inébranlablement persuadé de la réalité de son expérience mystique.

«Je ne délire pas, je n’ai jamais déliré, je sais ce que c’est le délire: lorsque j’étais petit, il y avait dans ma chambre une lampe-cage à oiseau en tissu. Un jour je me suis réveillé et j’ai vu sortir l’oiseau de la cage, cela m’a fait très peur, mais j’ai compris que j’halluciniais.»

C’est la mère qui nous apportera quelques éléments biographiques. «Le grand-père paternel, décédé à trente ans après la guerre de 1914-1918, avait été enterré vivant par un obus puis trépané. Il était devenu délirant, portait une arme et voulait tuer. Il s’est suicidé. Mon fils n’a eu que de brèves relations avec des filles qu’il repoussait. Sa vie sexuelle est probablement inexistante et taboue. C’est un solitaire extrême qui se plaint de la solitude. Il faut qu’on aille vers lui. Il a eu une adolescence très perturbée par la prise de drogues dures. Il n’a pas de pratique religieuse et se dit non-mystique. “Dieu est un individu comme moi”, répète-t-il souvent. Il n’a pas la foi, ne met jamais les pieds dans une église. Ne prie pas.

«Pour moi, poursuit la mère, cette démente est abominable, même si je m’y suis presque habituée. Vincent passe sa journée à se vautrer sur le canapé et à fumer du haschich avec les copains. Il a toujours été très proche, très affectueux, quoique de façon collante. Je me détache, je suis moins anxieuse. Je pense que mon attachement se manifestant par des gestes matériels ou des initiatives l’a beaucoup aidé à ne pas s’enliser. Il a un comportement parfois puéril. En revanche, quand il parle de Mozart, c’est

une merveille. J'en ai les larmes aux yeux et je me dis quel gâchis ! Ce génie de la musique aurait tout découvert : au-delà de la vie et même au-delà de la mort, c'est encore de la vie, c'est de la résurrection.» Puis, la mère se ressaisit – elle est au bord de la contagion délirante par pure fascination – et ajoute que Vincent perd probablement ses facultés intellectuelles.

«Il se prend lui même pour un génie mais cela le panique lorsqu'il a des doutes et on croirait qu'il a envie de retomber dans son état de délire.»

Sans la moindre résistance, Vincent consent à aller à l'hôpital. Il me montre le certificat de placement tel que le médecin l'avait libellé la première fois :

«État psychotique avec troubles du comportement sur la voie publique. L'homme errait dénudé, haranguant les passants et proférant des paroles messianiques. L'examen montre un patient amaigri, tendu, angoissé et sub-excité qui décrit une rupture depuis six mois dans son existence. On retrouve un vaste délire flou et mal systématisé, avec des thèmes d'influence, de mission, de possession, de persécution, de grandeur et de transformation corporelle. Il existe des hallucinations auditives. Inconscience de l'état morbide.

«Le patient déclare que lorsqu'il déambulait nu au bord de la Seine, il cherchait à entrer en communication avec Dieu. Il a la conviction que Jésus est mort dans sa maison, désormais la demeure la plus prestigieuse de Paris. Sa rue est devenue le chemin de croix. Il cite des coïncidences surnaturelles : "Ma cigarette s'est auto-allumée, une bouteille s'est tordue, un pot en céramique s'est plié en deux." Il a alors dit à Dieu : "Surtout n'apparais pas!"

J'ai été appelé par la mère qui ne supportait plus que Vincent, réfugié chez elle depuis six mois, ne fasse plus rien de sa vie. La

L'ÉLU DE DIEU

tension – créée par un rejet implicite – allait monter entre ces deux êtres. Le père était démissionnaire quant aux soins à lui prodiguer. Il est hélas trop fréquent de voir les pères installés dans le refus de voir la réalité de la maladie mentale en face. Le plus souvent ils préfèrent déléguer «sa gestion» aux mères tellement culpabilisées. Hospitaliser un délirant mystique, surtout quand il est, comme chez Vincent, bien enkysté, est discutable tant que la vie du sujet n'est pas en danger. Si la persécution est trop prégnante, la violence auto- ou hétéro-agressive ne manque pas de surgir. Un sujet en proie à une illumination de type mystique est très mal toléré par les patients de l'hôpital psychiatrique. Vincent accuse son séjour entre les murs plutôt que de faire l'autocritique de sa pathologie. Une communauté thérapeutique dans une ambiance appropriée serait plus indiquée pour son cheminement. Éradiquer un tel délire revient presque à déposséder le patient de son âme. Quelle responsabilité!

Détruire, dit-il

Au beau milieu du salon, le motif de l'appel : un forfait. Gisantes, une quinzaine de toiles enchevêtrées les unes dans les autres avec leurs cadres à dorure, éclatés eux aussi. De voir une chose pareille me remue carrément le cœur. C'est comme si l'on avait perpétré un sacrilège. Nier l'art – quelle que soit sa qualité – c'est nier l'homme. Comme si l'auteur s'était symboliquement ouvert les veines ou tranché la gorge. Bref, j'interprète ce chaos comme une tentative de suicide par procuration. Un tel acharnement mis à lacérer ces toiles m'indique la signature d'une atroce souffrance.

J'enjambe le tas de tableaux promis au rebut. La mère m'accueille et prévient le coupable : « Étienne, Étienne ! le docteur est là. Il voudrait te parler un peu. » Assis sur un grand fauteuil, les yeux dans le vague, environ vingt-cinq ans, Étienne se lève très lentement, avec le faciès du marathonien peinant à franchir le mur du trente-cinquième kilomètre. De ce jeune homme littéralement vidé, hagard, se dégage une grande tristesse imprégnée de la couleur encore plus noire du désespoir accepté – confronté à l'inévitable. Comme si son comportement correspondait à une logique interne qu'il assume totalement : « C'est absurde, mais c'est ainsi. »

La situation est quasi paralysante. Il y a ces tableaux lacérés, déchiquetés. Un cri. Étienne, un cutter à la main, dans son mouvement d'immense désespoir, a tout dit en détruisant ses toiles – que peut-on rajouter de plus avec des mots? Bien sûr, il est toujours possible de remplir un peu les silences, les blancs, les creux, les vides. Et c'est ce que je tente de faire:

«Qu'est ce qui s'est passé?

— J'ai tout détruit. Toutes mes peintures...

— Vous n'aviez plus envie de les voir?»

Ma question ne paraît même pas l'effleur.

«Comment en êtes-vous venu à cette idée de les détruire?»

Silence de plomb.

«Qu'est ce qui vous a traversé la tête à ce moment-là?

— Je ne sais pas...

— Mais encore?

— Ça m'a pris tout d'un coup. Comme ça. Ça ne sert à rien tout ça. J'ai cassé aussi mes sculptures et mes modelages. Quand il n'y a plus de mot pour dire la solitude, on l'exprime différemment. Toutes ces heures de travail foutues, ce n'est pas grave.

— Que vous a-t-elle dit, votre mère, quand elle a vu tous ces tableaux lacérés?

— Elle était très ennuyée, attristée. Cela représente des années de travail.

— Et votre père?

— Il ne sait plus quoi faire.

— Comment vous sentez-vous au fond de vous-même?

— Mal.

— Et qu'est ce qui vous fait le plus mal?

— La solitude.

— Vous doutez beaucoup de vous?

— Oui, bien sûr.

— En tant que peintre ou en tant que personne?

- En tout.
- Il s'est passé quelque chose dans votre vie ces derniers temps?
- Non, rien de particulier.
- Vous avez fait les beaux-arts?
- J'ai commencé une école de peinture il y a trois mois. Mais j'ai arrêté les cours la semaine dernière. Je n'ai pas envie d'y retourner.
- Vous pensez que la peinture n'est pas votre voie...
- J'ai vécu dans un monastère et je me retrouve dans un milieu qui ne me convient pas.
- Quel genre de monastère?
- Dans le sud de la France. Les frères, dont je faisais partie, s'occupaient des enfants défavorisés. J'étais religieux. Suite à des difficultés dans la communauté, je suis parti.
- Vous avez la foi?
- Oui.
- En tant que religieux, vous semblez moins douter de vous que du peintre...
- Oui, mais cela fait longtemps que je peins, environ dix ans.
- Quel est le peintre que vous admirez le plus?
- Vincent Van Gogh.
- Je m'attendais à cette réponse. Vous vous souvenez probablement ce qu'il a fait, à peu près à votre âge, quand il est parti évangéliser les mineurs du Borinage. Il voulait être pasteur.
- Oui, j'ai lu sa correspondance, ses lettres à son frère Théo.
- Et sur le plan relationnel, comment cela se passe?
- À part mes parents, je ne vois personne. Je me sens délaissé. J'ai été hospitalisé l'année dernière et mes amis ont très mal perçu le fait que je sois malade. Ils ne me l'ont pas dit clairement mais ils ont coupé les ponts. Manifestement, je les dérangeais.
- Et au monastère comment ça se passait?

— On organisait des camps pour les jeunes. En plus, on s'occupait d'une ferme: travaux des champs, tracteurs à conduire, construction de bâtiments, etc. Tout cela pour une dizaine de moines. J'étais à bout de force. J'ai perdu le sommeil. C'était très difficile mais je me sentais quand même beaucoup mieux que maintenant.

— Vous voulez dire que vous ne vous êtes pas adapté à la vie normale après avoir quitté le monastère?

— J'ai essayé mais j'ai craqué. Je suis fatigué en permanence. Un médecin m'a prescrit du Prozac, un condensé de vide. J'ai pris aussi d'autres médicaments avec pour unique résultat, des vertiges. C'est un cercle vicieux, je dors très mal.

— Combien d'heures par nuit?

— C'est très variable. Souvent, je me réveille en pleine nuit sans savoir pourquoi, dans un état d'angoisse terriblement abstraite.

— Et ce malaise date de quand?

— Cela fait très longtemps. J'étais déjà anxieux quand j'avais dix ou douze ans. J'avais peur sans raison. Après, j'ai eu peur de la nuit. Vous savez, je suis un enfant adopté. L'idée de l'abandon me poursuit depuis mon plus jeune âge. Je n'arrive pas à m'habituer à l'idée que j'ai été abandonné. Cela ressort sans cesse sous forme d'angoisse.

— Et après avoir passé votre bac, qu'avez-vous fait?

— À chaque fois j'ai abandonné ce que j'ai commencé. D'abord, je me suis inscrit dans une classe préparatoire d'une école militaire. Puis j'ai suivi des cours d'histoire à la fac de Lettres. Et ensuite je me suis engagé volontaire comme sous-officier. Neuf mois après, je lâchais la caserne pour aller deux ans dans mon monastère.

— Regrettez-vous d'avoir quitté le monastère?

— Oui, bien sûr, mais la vie là-bas était vraiment trop dure pour moi. C'est entièrement de ma faute si je suis parti; j'y étais

contraint par un ordre intérieur. J'ai écrit à mes frères mais aucune réponse en retour. Je crois qu'ils me reprochent ma désertion.

— Avant d'aller au monastère vous vouliez être militaire?

— Oui, mais j'ai été hospitalisé quand j'étudiais pour être sous-officier. J'ai été drogué de médicaments. J'ai des souvenirs très vagues de cette période. J'ai perdu au moins trois à quatre ans de mémoire ainsi que la notion des années et des événements.

— Mais votre séjour en clinique vous a quand même un peu rétabli?

— Non, pas du tout. À la clinique, j'étais totalement isolé, extrêmement délaissé. C'était comme si j'étais en prison. Je ne pouvais pas sortir comme je voulais et j'ai beaucoup souffert des perfusions que l'on m'a imposées.

— Apparemment, votre motivation la plus ardente est d'aider les autres. Votre contribution au monastère donnait un sens à votre vie, n'est-ce pas?

— Oui, beaucoup.

— Par la peinture également, vous avez cherché à communiquer avec les autres.

— Pour moi, la peinture, ça ne sert à rien. Pour les autres, peut-être, ça peut avoir un sens.

— C'est pour cela que vous avez détruit tous vos tableaux?

— Oui.

— Et maintenant, vous voulez vous donner à autrui.

— Oui.

— Pour vous, aujourd'hui, c'est votre vie de peintre qui est terminée. Mais une nouvelle vie peut sans doute commencer n'est-ce pas?

— Oui, mais je suis fatigué bien que je prenne mes médicaments. Le traitement m'abrutit mais préserve des moments où je suis très enthousiaste.

— Dans quelles circonstances?

— Tous les débuts m'inspirent : à l'école de peinture, au monastère et à l'armée.

— Au monastère, votre enthousiasme a duré combien de temps ?

— J'étais tout simplement heureux pendant neuf mois. Mais après j'ai commencé à sentir la fatigue. Alors tout s'est dérégulé et je ne parvenais plus à dormir. Et puis, il y a eu des problèmes avec des frères. J'ai été mis à l'écart – à moins que je ne me sois moi-même retiré – parce que je me sentais plus faible. Je suis resté marginal pendant un certain temps. Finalement, c'est moi qui ai refusé le groupe, ce que les frères ont mal perçu.

— Et pourtant la vie de groupe vous attire ?

— Oui, c'est vrai que communiquer me fait vivre. Je supporte très mal la solitude. Je me sens bien intégré dans un groupe que ce soit à l'armée ou dans un monastère.

— Mais vous rencontrez aussi des problèmes quand il s'agit de vous intégrer à un groupe ?

— Cela dépend. Au début, ça marche bien et après ça se complique...

— Il faut réfléchir sur votre avenir. Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Je ne sais pas. En tout cas, ce n'est pas un problème de médicaments.

— Ce qui est sûr, à présent, c'est que vous avez terminé une période de votre vie.

— C'est certain que je ne prendrai jamais plus un pinceau. La peinture n'est pas ma voie. Je me suis trompé.

— Mais la construction commence souvent par la destruction. Apparemment, votre voie consiste à servir les autres. Vous êtes heureux en communauté dans un milieu de soldats, de frères, des personnes qui sont au service de la France ou des enfants défavorisés. Pourquoi ne pas vous restaurer un peu physiquement et

continuer sur ce chemin-là? Vous avez vingt-cinq ans, tout peut repartir.

— Une seule chose me fait très peur maintenant: l'hospitalisation. Je préfère parler avec quelqu'un qui me comprenne. L'idée de me retrouver dans une chambre d'hôpital me traumatise.

— Mais cependant, vous savez qu'il vous faut un lieu où l'on s'occupe de vous. Un lieu où le silence est possible, et la parole aussi, sans la crainte d'être ignoré, rejeté et jugé.

— Oui.»

De la gangue de stupeur résignée au pire, au fil du dialogue, Étienne s'est lentement extrait. Sa voix s'est colorée par touches infimes d'espoir. Sur ce fond de grisaille, il n'a jamais évoqué la réalité de l'adoption. Gommés le rôle salvateur de ses parents, de même que leur présence effective. Je suis frappé par ce sentiment de désolation que ce jeune homme laisse sourdre de sa peau, comme un tube de peinture négligemment privé de son capuchon semble apte à se vider, dans une inexorable hémorragie.

Un enfant unique, presque modèle qui, une fois sorti de son moule suite à une adolescence sans le moindre soubresaut de révolte, n'a jamais pu trouver un cadre de vie adéquat pour son cursus d'étudiant.

Il faut éviter à tout prix qu'Étienne se sente exclu, même par une plainte muette. L'hospitaliser à nouveau n'est pas l'abandonner à son triste sort d'être inadapté. Je choisis pour lui une vraie communauté thérapeutique où la prise en charge médicamenteuse n'est pas assénée, où les entretiens sont ritualisés et spontanément possibles, où les patients eux-mêmes s'entraident et sont créatifs. Il y adhère comme un aveugle saisit la main pour traverser une rue.

Je repense à la toute-puissance dérisoire de l'artiste qui s'octroie le sombre privilège de détruire son œuvre. J'entérine peut-être,

sans le vouloir, la mort d'un talent dont j'ignore la valeur. Mais la question de l'authenticité d'une souffrance est la seule à retenir et je la devine immense, comme le cri muet du célèbre tableau de Munch, un désespoir à la mesure du dernier Van Gogh. Il aurait pu s'éventrer comme les personnages de Francis Bacon. Même si je préfère son geste à une automutilation, son hara-kiri mental me déroute. Il a préféré cette mise en scène, heureusement!

Comme maints psychiatres, je suis sensible à la peinture et je trouve presque cocasse le fait de voir non pas un malade qui fait de l'art une thérapie mais un peintre qui s'est rendu malade de peinture. À l'arrière-plan, presque dans l'ombre, des parents attentifs, assez neutres qui ont su laisser le champ libre à leur fils pour qu'il ne subisse aucune pression.

Le dernier pan de sa vie – il aurait pu être l'ultime – s'est écroulé et j'en suis le témoin intérieur. Étienne est un atome solitaire projeté à l'intérieur d'un cyclotron. Il a déjà rebondi plusieurs fois, passant d'une structure stable et sécurisante où il finissait par s'entrechoquer avec les autres et s'expulser. Mais il a en lui, me semble-t-il, les ressources pour reprendre sa course erratique vers le refuge d'une autre orbite. Cherche-t-il à se construire une autre personnalité ou à adopter la sienne? Pour éviter le désastre, il convient désormais de l'accompagner dans sa trajectoire et de l'aider à trouver son propre centre de gravité.

Je n'arrive pas à me guérir de ma mort

Fin d'après-midi d'octobre. Une HLM de construction très récente en plein XIX^e arrondissement. Une fois de plus, je me perds dans ce dédale de halls, de couloirs et d'escaliers. L'étage, le numéro de la porte transmis par le standard sont sans aucun doute exacts. Mais une brave dame me dit que ce n'est pas le bon escalier. Rien n'est indiqué. Je me hasarde dans un bloc qui, m'affirme-t-on, est le «B». Pas de chance! Il faut redescendre, puis remonter encore une fois. La troisième tentative sera la bonne.

M'ouvre une petite femme fluette, un peu sèche d'allure mais dont le regard est empreint de beaucoup de simplicité et de bonté. Je pénètre dans l'appartement d'une nudité extrême, un peu délabré. Les papiers peints noircis ou jaunis pendent du mur. Un côté lépreux peu engageant mais c'est propre. On dirait qu'on a fait le grand vide; un meuble par-ci par-là, le strict minimum.

Dans le salon, trône un vieux canapé élimé. Sarah y est assise un peu tassée sur elle-même. Une télé, un fauteuil, c'est tout. Sa sœur suit son feuilleton et n'a pas l'air décidé à se laisser déranger. La mère propose d'aller s'installer dans une chambre.

En guise de fauteuils, deux lits métalliques disposés côte à côte feront l'affaire. Sarah et sa mère prennent place sur l'un des lits et je me cale tant bien que mal sur l'autre.

Je demande à Sarah ce qu'elle ressent. D'un ton mécanique, comme si elle racontait une histoire qui ne la concerne pas vraiment, elle dit :

« Il y a des esprits maléfiques dans mon entourage qui me gênent. Parfois, ils m'étranglent. Comment m'y retrouver ? Je n'arrive pas à me guérir de ma mort. J'ai eu tous les enfers possibles. Il y a eu un événement dans ma vie qui a fait que je suis passée de la mort à la vie – étais tout sauf une fille indigne mais tous ceux qui m'entourent veulent faire leur propre loi. J'ai un passé et il me faut le revivre. J'ai des idées bien fixées et je ne veux ni tortures ni manque de respect à ma famille. Des gens se sont comportés d'une manière si abjecte.

— Et qu'ont-ils fait ces gens ?

— Ils me torturent dans mon paradis. Ils viennent m'angoisser dans ma vie. Je n'ai même pas eu le temps d'arriver sur terre que déjà ils m'assaillent.

— Ce sont des hommes, des femmes ?

— Je l'ignore. Ce sont des cannibales avec des cafards dessus, des sauvages qui me bouffent. Impossible de suivre leurs coutumes car je suis d'origine française.

— Et la nuit, ils vous hantent aussi ?

— La nuit, je ne dors pas. Ils me font trop mal avec leurs manipulations qui visent à violer mon territoire alors que je suis tout sauf perverse. Ils insistent, agitant leurs idées noires. Mais je ne veux rien d'eux.

— Rentrent-ils dans la maison ?

— Je les sens mais ce ne sont pas des esprits palpables. Ils sont volatiles. Je les capte telle une médium mais il me manque encore la technique pour les repérer.

— Et le matin, ils vous laissent un peu tranquille?

— Ils recommencent. C'est comme si j'étais coincée dans un labyrinthe destiné à faire le partage entre le bien et le mal. Il y a eu un "tort" quelque part, mais je n'en suis pas l'origine. Moi, je suis dans le bien mais ils ne veulent pas le reconnaître.

— Alors, ce tort, d'où vient-il?

— J'aimerais bien être sauvée, mais pas par quelque chose d'extérieur. Par ma conscience. Je voudrais bien reprendre pied sur terre et avoir une vie tranquille. Mais eux, ces êtres sans foi ni loi ne supportent pas que je sois pratiquante et innocente. Ils profitent de ma gentillesse. Voilà, c'est tout.»

La mère poursuit: «Ma fille dit parfois qu'elle vit chez ses parents parce qu'ils sont gentils. Elle ne nous voit pas sous les traits de sa famille. Nous sommes des gens gentils, un point c'est tout. Quand elle est dans cet esprit-là, mieux vaut la laisser parler et se défouler. Après, quand elle a retrouvé ses repères, elle nous embrasse.

— Et les études, comment marchent-elles?

— Elle a passé son bac il y a deux ans puis elle s'est complètement refermée à la faculté. Tout s'est vraiment aggravé après qu'elle eut été violée par plusieurs hommes cet été en Israël. Cela l'a fait partir dans un autre monde.

— Ce viol, pouvez-vous en parler?

— On a essayé de tracasser mon esprit, mes pensées, reprend Sarah.

— Que s'est-il réellement passé cet été?

— Eh bien, il y a eu un viol. Il y a beaucoup de transgressions qui ne sont pas valables pour moi. Je ne m'intéresse pas aux détails physiques.

— Souvenez-vous s'ils étaient plusieurs?

— Oui, je pense, ils devaient être nombreux.

— Au moins deux?

— Vous parlez de qui? Des personnes que je sens?

— Non, des violeurs.

— Je crois qu'ils étaient deux ou trois.

— Le viol l'a rendue différente, intervient la mère. Mais, même avant, elle était très obsédée par des idées noires et négatives. Elle regardait sans relâche le ciel et dans son carnet rédigeait chaque jour son bulletin météo. En voici un exemple extrait de son étrange cahier de bord : "Nuages. Traces bizarres. Formes de plume. Ciel rosé. Nuages nacrés dégradés, squelettes, nuages mauves." Ma fille s'est rendu esclave du miroir qui lui renvoie une image d'elle telle qu'elle se considère laide et grosse.

— Je n'ai plus d'imagination pour la vie, dit Sarah. Je n'arrive plus à avoir le repos de l'âme. J'erre dans le néant.

— Que faites-vous dans la journée?

— J'attends, ça peut toujours servir. Je suis triste.

— Et la nuit?

— Je dors très peu. J'ai l'impression de gâcher mon avenir.

— Je suis obligée de retirer la prise de la radio, dit sa mère, car elle aime écouter de la musique en pleine nuit et à fort régime. Elle entre dans un autre monde et cela semble l'apaiser.

— La nuit, j'ai l'impression d'aller très vite et de m'évader. Je me sens projetée comme une poupée qui valse dans le cosmos. Tout le monde me prend pour quelqu'un de surnaturel. Je suis un peu spéciale mais je suis tout sauf une monstruosité intérieure. En vivant avec les choses saines de la nature, je recouvrerai mon équilibre.

— Avez-vous une idée de l'année où nous sommes?

— En 1980 ou quelque chose comme ça. Je ne suis pas de la même terre. J'ai dû vivre dans une autre dimension (l'entretien s'est déroulé en 1996).

— Elle se rappelle tout ce qui est ancien et positif mais pas les événements récents. On dirait que le temps s'est arrêté pour elle cet été au moment du viol, dit sa mère.

— Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé cet été en Israël?

— Oui, de la plage, des gens. Mais on dirait qu'il n'y a plus de murs qui séparent les choses. Je peux me contenter de peu, manger, dormir, faire comme les humains. À travers les photos, j'ai l'impression de traverser des fictions. J'essaye de faire des prières, mais je n'ai rien à me reprocher.»

Je note une fois de plus le phénomène très troublant de la culpabilité de la victime, comme si le tourment infligé correspondait à une faute.

La mère reprend: «Avant le viol, elle refusait de manger, s'isolait dans un état de semi-conscience. Ils l'ont abordée, elle est montée chez eux, aveuglément. Il faisait très chaud. Pour elle, tout s'est passé normalement. Elle n'a rien dit sur le coup mais, au fil du temps, elle m'a avouée qu'elle avait été forcée. Maintenant, elle ne peut plus sortir seule à cause des pertes de mémoire. Et puis, un soir, elle a fugué pendant deux jours et un brave homme nous a appelés pour nous dire qu'elle était en banlieue dans un taudis. Dans le métro, elle dialogue en l'air avec les voix qu'elle entend. J'aimerais tant qu'elle puisse à nouveau voler de ses propres ailes et être capable de dire “non” aux hommes qui l'abordent. Il faut qu'elle retrouve son autonomie et sa force.

— Mais ne pensez-vous pas qu'il lui faudrait une structure d'accueil où elle pourrait être prise en charge?

— Non, je ne veux pas l'envoyer dans la nature comme cela. Elle est tellement naïve qu'elle se laisserait entraîner n'importe où. Dans le cocon familial, elle est en sécurité. Dans un centre, elle va croire que ses parents l'ont lâchée. Je veux lui laisser le temps de revenir à elle.

— Sarah, seriez-vous d'accord pour prendre des médicaments?

— Non, je ne veux pas que l'on me force à avancer dans un sens.

— Mais vous vous sentez malade?

— Oui.

— Je me dis que le temps arrangera peut-être les choses, dit sa mère. Il faut avoir confiance. Pour l'instant, je préfère les tisanes, ça la calme bien... On lui dit "réveille-toi!" ou alors on la laisse dans son monde et elle se détruira.

— Je cherche mes points de repère», dit Sarah.

La mère s'interpose énormément, répondant souvent à la place de sa fille. Elle semble pouvoir faire face à tout et n'est décontenancée que lorsque Sarah ne la reconnaît plus. Parfois, celle-ci se sent prisonnière et elle devient sa geôlière; parfois, elle se bat contre ses persécuteurs qu'elle entend lui adresser des messages à travers la musique. Sa sœur aînée est très perturbée par son comportement et cherche à l'aider. La mère se demande si elle doit l'obliger à parler, mais elle devient agressive. Un jour, elle lui a dit: «Quand je sortirai de mon trou noir, je t'expliquerai.»

Il est bien difficile de répondre à cette mère angoissée qui semble à la fois douter d'elle-même et de ses initiatives et ne pas hésiter à occuper le terrain, comme pour nous faire admettre qu'elle était la mieux placée pour la comprendre et la stimuler. Elle aimerait tant rentrer dans la tête de sa fille, farfouiller dans ses neurones et relancer son cerveau pour le rendre fonctionnel comme à l'accoutumée. En attendant, je lui laisse entendre que sa fille est dans un monde qui ne se dissipera pas sous les incantations maternelles. Et je prie la maman de quitter la chambre.

Sarah reprend: «Je suis indépendante et je ne m'occupe pas de choses ultra-intellectuelles. Je cherche à m'épanouir. Or, l'on me bloque à chaque fois.

— Qu'est-ce qui pourrait vous aider?

— Je cherche à soigner quelque chose de palpable, avoir un appui, mais pas avec des médicaments. J'aimerais communiquer avec des gens que je rencontre, mon grand-père qui est un sage, afin qu'il me donne sa bénédiction.

— N'est-il pas mort votre grand père?

— Si. J'essaie de le retrouver car c'est lui qui me redonnera la foi. On me met décidément trop de barrières.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire?

— Je ne sais pas, tout.

— Vous me disiez que l'on vous mettait tout sur le dos.

— J'aimerais savoir pourquoi on me transpose dans un autre univers alors que mes aptitudes pour le travail s'avèrent intactes.

— Mais comment vous y rendre?

— J'ai du mal à sortir parce que des choses spirituelles et physiques me retiennent et que j'ai besoin de m'attacher à des choses imaginaires.

— Votre imaginaire vous soutient à ce point?

— Oui.

— Mais alors je perturbe votre imaginaire?

— Oui, un petit peu.»

Long silence. À respecter. C'est vrai que je suis un sacré intrus et à double titre: Sarah n'a absolument pas demandé ma visite et mes questions finissent par la déranger.

«Vous vous ennuyez tout de même?

— Oui, beaucoup. J'ai peur de blesser les gens. Chez moi, c'est surnaturel. Je pense beaucoup aux nazis. Je peux faire tout ce que je veux.

— Que reprochez-vous aux humains?

— Moi, je suis anti-parole, j'essaie de retrouver un cœur pour les aimer plus. Je fais partie du passé et j'ai tout conçu. Si on attaque mes valeurs, je suis prête à tuer. Il faut d'abord que je protège ma famille.

— Vous vous sentez à la fois très forte et très perdue...»

Je vais chercher la mère qui revient avec l'un des fils et précise que, dernièrement, pour aider sa fille à se concentrer, elle a dressé l'arbre généalogique mentionnant notamment le grand-père décédé il y a une douzaine d'années.

Je dis que Sarah a bien voulu me faire rentrer un peu dans son monde et que je trouve positif qu'il n'y ait pas eu de blocage majeur.

M'adressant à Sarah, je lui dis que je comprends très bien qu'elle ait un monde auquel elle tienne. Mais elle souffre des interférences avec l'extérieur, perçu comme éminemment menaçant. Au point de rendre les familiers de véritables étrangers.

La mère évoque alors la jalousie gardée longtemps secrète entre Sarah et sa sœur cadette jugée plus jolie.

« Moi je n'ai besoin de personne, dit Sarah. Que me veut-elle ma sœur de la planète terre? Je recherche un papa Noël. »

Je prends acte que Sarah veut coûte que coûte préserver son imaginaire et souligne qu'elle refuse le traitement. Et la mère va, hélas, avec ses tisanes dans son sens.

— Tout le monde me reconnaîtra, dit Sarah.

— Pour le moment, tout le monde vous piétine.

— Depuis le truc (le viol), je pense qu'elle s'est sentie un peu seule, dit la mère. Quand c'est arrivé, elle ne nous a pas trouvés pour la protéger. C'est peut-être pour ça qu'elle nous ignore. Elle se sent abandonnée comme un petit enfant; d'ailleurs elle évoque plein de souvenirs très lointains.

— Sarah, lui dis-je, est en train d'effectuer un travail mental extrêmement pénible qui consiste à faire un retour en arrière le plus loin possible, vers le passé le plus ancien, bien au-delà des mémoires, afin de tout recomposer en effaçant les choses les plus difficiles.

— J'ai ma source, dit la jeune fille.

— Cela vous met complètement en vous-même.

— Va-t-elle redevenir comme avant? s'inquiète sa mère. Seule, elle entend refaire l'histoire juive, l'histoire de l'humanité (rires nerveux).

— Vous me perturbez car c'est moi qui ai créé la nature, fait des miracles, inventé les livres et la Bible.

— Elle se prend pour un prophète, dit sa mère.

— Non, je suis le Juste qui après avoir vaincu les choses surnaturelles veut donner des croyances aux autres.

— Vous voulez d'abord, tel un ermite dans le désert, réfléchir seule, puis prophétiser.

— Voilà!

— C'est pour cela que Sarah a besoin d'être tranquille, comme dans une bibliothèque.

— Moi, j'aurai tout ce que je veux. S'il y en a un qui me bloque, c'est sûr qu'il va mourir.

— Vous vous sentez terriblement menacée...

— Mais j'ai des alliés.

— Dois-je la laisser dans son monde? interrompt sa mère.

— Vous avez l'idée que vous allez la guérir? Ce n'est pas vous qui la ramènerez à la raison.»

La mère interloquée:

«Qui alors?

— Je les amènerai tous dans mon monde et après je retrouverai mon siècle avec mes amis, dit sa fille.

— Elle a le désir de tout reprendre, comme avant.

— Je suis la première, j'étais là bien avant eux, je veux rester la première de nature, retrouver mes points d'appui. Et quand je n'aurai plus personne, je serai dans mon chaos avec les miens et ils auront le repos d'âme. Et j'irai me ressourcer dans les cercueils.

— Que signifie être la première?

— Je suis de nature intouchable et je veux me battre contre les pervers et les antisémites. J'ai déjà tout vu et j'attends de faire une rétrospective pour pouvoir défendre les miens dans un autre monde, d'une autre façon. Je veux que tout le monde soit en paix.»

Sarah a l'impression que d'invisibles barrières la coupent d'elle, de son monde. En fait, c'est l'autre – quel qu'il soit – qui incarne le danger. Aussi ses parents doivent-ils la confondre avec leur fille. Et, chez les humains, pas moyen d'exprimer ses idées. Mais que penser de ce « poème » de l'absolu qu'elle nous offre ?

« Je suis dépaycée, je suis un être de passage ;
J'ai fait tous les mondes, j'ai tout pour être vraie ;
Je suis d'origine noble, j'essaye de revoir ma génération ;
Je fais le chemin à l'envers pour pouvoir les rejoindre.
Il me manque tous les sens, je dois garder mon anonymat,
Sinon plus de loi et c'est l'anarchie,
Ils bafouent tout, ça me fait mal de les voir s'entre-tuer.
Je suis le maître du monde,
Je suis impatiente pour la vraie beauté intérieure,
J'ai mon eau. »

Télescopage des générations, toute-puissance, errance d'une jeune fille en perdition mentale et cependant si avide de nous transmettre un message d'espoir.

Face à cette montée en puissance, je quitte la demeure perplexe, persuadé que dans ce périple, va prochainement se passer... quelque chose.

Et le clash survient quelques jours plus tard. Appel de la mère : « Ma fille a tout cassé, la police est sur les lieux, que dois-je faire ? Pouvez-vous venir tout de suite ? »

Sur le seuil, des policiers ; à l'intérieur des policiers, la mère, la sœur, le frère et, jonchant le sol, des objets brisés, des éclats de vaisselle et de verre... Les effets à retardement de la première visite sont évidents. Par ce passage à l'acte, Sarah a contraint sa mère à me rappeler, comme s'il fallait du bruit pour être entendue.

Sarah est allongée sur son petit lit, en léthargie, comme une gisante, le visage livide. Je m'approche d'elle. Ses yeux s'entrouvrent

au minimum. Je la questionne à voix basse. Fuse sa réponse lapidaire, comme une évidence de tous les temps: «J'ai perdu ma famille, je veux les tuer, je suis un peu énervée, je cherche ma vérité.» Elle n'a absorbé aucun des médicaments prescrits qu'elle avait promis de prendre.

Je n'insiste pas. À quoi bon chercher le pourquoi du comment face à un être mû par une volonté «supérieure» à lui-même? À sa façon, elle a provoqué sa famille, convoqué la loi, appelé le médecin. Il me reste à agir conformément à sa secrète mission. Les effets de ma première visite ont sans doute accéléré le processus d'exacerbation des troubles, poussant de ce fait la jeune fille à contraindre la mère à une solution plus radicale. Le rapport de force mère-fille étant parvenu à son acmé, seul un tiers «convoqué» par les deux parties s'avérerait dès lors justifié pour y mettre un terme. Il est exclu que Sarah soit maintenue en l'état à la merci des forces qui l'assaillent; les siens étant devenus des ennemis, elle risque un passage à l'acte bien plus dramatique, auto- ou hétéro-agressif. La mère me dit qu'elle attend le retour de son mari, lequel ne devrait pas tarder. Je lui rappelle la nécessité d'une hospitalisation, jusqu'alors différée à cause de sa propre opposition. Un revirement semble s'être toutefois opéré. Elle est d'accord pour que sa fille soit envoyée dans un service de neurologie, mais pas parmi les malades mentaux. Et pas ce soir. Il faut la préparer. Le mari n'aura pas son mot à dire. Tout est déjà programmé par la génitrice.

Le lendemain, comme la mère s'y était engagée et conformément à son organisation, le père et le fils accompagnent Sarah aux urgences de l'hôpital de leur arrondissement. Compte tenu de cette pathologie aiguë et des risques de fugue, c'est une hospitalisation sur demande d'un tiers (H.D.T.) qui sera finalement décidée dans un hôpital du secteur. Sarah n'y restera que dix jours, sa mère étant opposée à ce qu'elle séjourne parmi les malades mentaux,

exposée aux risques d'être violée. Elle envisage d'éloigner mari et enfants afin de se consacrer à elle dans le calme, exclusivement, nuit et jour. Si sa fille relevait de la chirurgie, aurait-elle tenté de tenir le bistouri ?

Contrairement à ce que sa mère voudrait se faire croire et à moi-même, Sarah était malade avant le viol, subi dans une sorte d'état second. Le soir du drame, au restaurant, Sarah était étrangement absente, ailleurs, hermétiquement close. Le viol fut évidemment une effraction majeure. Une manifestation de l'autre dans sa chair déshabitée.

Le cyclotron mental

Paul, la petite trentaine, style jeune cadre dynamique, m'a donné un rendez-vous tardif dans une brasserie. L'air cordial mais agité, il m'invite à prendre un verre et à recevoir sa révélation : il vient de découvrir la formule mathématique de la psychose maniaco-dépressive dont il est affecté. Comme s'il s'agissait d'un cours de fac, comme si le destin de la planète en dépendait, il entreprend de m'exposer – sans la moindre pause pour solliciter ma réaction – son cas dont il a décortiqué les principales pièces à conviction.

Indubitablement, il est la victime de phénomènes oscillants qui l'assaillent et le happent, soit dans un sens «hyper-speed de jogging mental», soit dans un redoutable surplace avec embourbement garanti. Il en fait les frais au sens propre et au sens figuré.

Lorsqu'il «pète les plombs», le sommeil, son «juge de paix», disparaît dans les coulisses. Son écoute d'autrui s'avère alors impossible et son cerveau se met à fonctionner comme un accélérateur de particules, générant une idée par seconde. Grâce à un modèle de spéléologie, il traque sans relâche, comme s'il était sous terre, les racines de la folie. Ainsi, au fond d'une galerie dépressive, alors que son espoir de s'en sortir était quasi nul, est-il tombé éberlué sur «une pépite» : l'astuce pour réguler cette

humeur qui a donc une fâcheuse tendance à s'emballer ou à s'effondrer. En fait, son thermostat émotionnel est régi – tout comme les ordinateurs – par un système binaire dont il a trouvé la combinaison, grâce à un analyseur de lettres. Ainsi, les trois activités nécessaires à la vie courante: Compter, Lire, Écrire forment-elles une CLÉ. Paul veut me convaincre que son esprit ayant pénétré le langage, tout désormais lui parle pour gommer les traces de sa folie.

Cet homme m'a appelé – il est plutôt rare que de tels malades demandent eux-mêmes de l'aide – pour me persuader qu'il ne lui reste plus qu'à faire entériner sa découverte par un psychiatre – serai-je son premier émule? – afin que d'autres malades soient soignés par cette méthode de décodage de sens. En attendant, il s'est mis à apprendre le chinois dont les anagrammes sont des symboles essentiels pour la compréhension du monde. Il revient des États-Unis où il a voulu que l'on repeigne en rouge vif les bornes d'incendie pour les pompiers afin de modifier le climat ambiant et adoucir les mœurs. Sa curiosité s'y est énormément développée. Là-bas, les clochards sont des P-DG en puissance et il en a rencontré un qui, secrètement, dirige une entreprise. Il est lui-même adepte du zéro défaut et du recyclage tous azimuts. Il a désormais compris les secrets de la vie, de l'univers où tout est harmonieux et finalement simple.

Avec un large sourire, Paul me dit: «Je suis aux anges», comme pour me persuader qu'il plane désormais et qu'il ne lui reste plus qu'à surfer sur les ondes cosmiques. À ses yeux tout devient jeu, une fois que l'on a bien compris que la galaxie et le noyau dur de l'atome sont reliés en chacun de nous. Sa mission est dès lors évidente: faire en sorte que les humains progressent collectivement et individuellement pour le bonheur d'eux-mêmes et de la planète. Toutefois, il se sent un peu seul et il lui manque un maître, un guide – un SDF sans doute – pour réaliser son projet.

Tantôt les accès de surpression lui procurent une très belle sensation de liberté, tantôt cela tourne trop vite dans sa tête et, tel un yoyo, lui donne envie de se foutre en l'air.

L'admission de cet homme dans un hôpital semble aller de soi. Mais comment le convaincre que sa découverte des lois universelles le mène droit à l'asile – lui qui obéit à la loi du tout ou rien – sans qu'il se sente persécuté comme Galilée? Par une pirouette, je me dis que c'est à mon tour d'imposer ma vérité. Paul ne cherche-t-il pas des repères de divagation? Je négocie *in extremis* un rendez-vous pour le lendemain avec un psychiatre hospitalier. Enfin, je le dépanne d'un bon «ralentisseur» chimique doté de molécules qui aideront à remettre ce sujet en roue libre dans le doux circuit du sommeil.

Pour l'agonie du père

Françoise et Nicole habitent ensemble depuis dix-huit ans. Une longue vie de couple devenue aussi un bail d'amour et de tendresse. Même si ces deux femmes entretiennent des sentiments durables, elles ont choisi de s'installer dans la précarité. En dix-huit ans de vie commune, elles ont toujours refusé de se fixer, de prendre comme tout le monde un appartement. Pour vivre leur aventure pleinement, elles préfèrent être des passantes. Et quel meilleur endroit pour installer un passage qu'un petit hôtel meublé du vieux Montmartre! Le garni est une maison self-service où l'on peut louer sa chambre à la journée, à la semaine, au mois ou à l'année et y mener à sa guise une vie de sédentaire ou de nomade. On est chez soi et l'on n'est pas chez soi. À tout moment, on peut larguer les amarres pour aller voir si ce n'est pas mieux ailleurs.

Françoise lance un appel pathétique au central téléphonique: Nicole, sa compagne, a vidé l'armoire pharmaceutique et a fait une tentative de suicide – la moquette est jonchée de tubes vides.

Elle est dans un état d'hébétude totale, prostrée dans son lit. Françoise a insisté pour que je vienne sur-le-champ. Le temps d'enfourcher ma moto et de zigzaguer entre les voitures et me voilà devant cet hôtel de troisième catégorie. En guise de concierge,

une femme extrêmement élégante aux cheveux platinés m'indique d'une intonation assez chic le numéro de la chambre. Escalier étroit, moquette élimée, je m'aventure dans un couloir-boyau sans lumière. Les portes accédant aux chambres sont d'une facture de menuiserie très légère, deux fois plus petites que des portes normales. On se croirait presque dans un clapier.

Je cogne à la porte. Françoise me fait entrer... Le minuscule studio a quelque chose de rassurant. L'endroit est bien tenu, l'ambiance est assez midinette. On ne s'attendrait pas, par exemple, à trouver dans ce lieu une collection de nounours en peluche, un poster représentant une petite fille en larmes, genre poulbot, offrant un bouquet de fleurs à celui qui contemple l'affiche, une noix de coco sculptée en forme de gnome comme lampe de chevet, un portrait d'Édith Piaf en train de chanter probablement *Quand on a que l'amour*, des bouquets de fleurs artificielles jaunes et mauves, un chapeau de paille, une quantité incroyable de photos punaisées au mur représentant la faune de nos contrées.

Françoise est là au milieu de l'unique et minuscule pièce, paniquée. Nicole, repliée en position de fœtus sur le lit, commence à se réveiller. Elle émet des râles et des borborygmes incompréhensibles. Petit à petit, je comprends qu'elle parle de son père. Françoise s'éclipse en catimini pour se rendre à son travail.

Là, serrée sur elle-même, poings et yeux fermés, Nicole se laisse aller à ses divagations : « J'adorais mon père autant que je le détestais. C'était une épave. C'est vrai que je lui ai joué des tas de tours infâmes. Ma mère pense même que c'est moi qui l'ai tué. J'ai téléphoné à son psychiatre pour savoir dans quelles circonstances il est mort. Mais en vain. Mon père s'enfermait chez lui comme je le fais ici aujourd'hui. Je le revois, affalé par terre au milieu des déchets et des immondices. Parfois, il s'asseyait sur la cuisinière allumée ou bien il sortait par la fenêtre de l'appartement. Il n'arrêtait pas de déchirer des billets de banque. C'est alors que mon

frère et ma sœur ont décidé de l'interner. En partant en ambulance, mon père m'a dit qu'il ne me verrait probablement plus.»

Captivée par son récit, Nicole me semble aspirée par le portrait de son père lors des derniers épisodes si intensément partagés. Elle continue d'une voix moins tendue à me confier ses pensées proches d'une douloureuse rêverie :

«Le mot "amour" n'avait pas de sens pour lui. Il s'est totalement enfermé. C'était un vide, une absence. C'était un être humain dans sa chair et dans ses os. Mais il n'était déjà plus rien – pour lui-même. À la fin, il ne savait plus s'il avait des enfants.»

Nicole gémit plusieurs fois, mais elle poursuit son récit d'une voie plate, un peu haletante, sans cesse au bord du soupir :

«C'était un homme intelligent, un ancien artisan. Quand j'étais gosse, il était très attentionné à l'égard de sa marmaille. Mais la seule chose que j'ai gardée de lui, c'est sa souffrance. Au plus profond de moi, j'ai cherché sans cesse un moment de tendresse. Lui, il passait des heures et des nuits dans son fauteuil. Je ne sais pas ce qu'il attendait ni ce qu'il voulait. Peut être qu'il ne voulait plus rien. De toute façon, à la fin, il ne savait plus où il était. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il a été profondément perturbé quand ma sœur s'est trouvée enceinte à l'âge de 15 ans. J'ai l'impression d'être le *duplicata* de mon père, de faire en petit ce qu'il a fait en grandiose.

— Vous semblez avoir beaucoup de mal à vous détacher de son image, à faire votre deuil...

— Ici, c'est un tombeau. Je ne sais pas pourquoi j'ai autant besoin de mon père aujourd'hui. Moi qui l'ai ignoré pendant si longtemps parce qu'il me faisait peur. Regardez cette photo de lui : il a l'air d'être fou. Lisez ce que j'ai écrit avant d'avalier les tubes de médicaments. Vous allez comprendre ce lien à la fois fort et lâche qui me relie à lui. J'ai revécu l'agonie de mon père et son

immense désespoir. Je veux greffer ma vie sur la sienne. C'est pour cela que j'ai voulu mourir.»

Sur la table de nuit est posée une lettre-testament que Nicole a adressée à son psychiatre avant de vouloir en finir. «Lisez-la, me dit-elle, vous comprendrez tout sur ma détresse.»

Comme à l'accoutumée, je m'abtiens de porter mon regard sur pareil document et je la prie de lire elle-même. En effet, quand l'auteur d'une lettre lit son texte, il se met lui-même en position d'être le porte-parole de son propre message. Je me concentre donc, et, les yeux clos, je l'écoute, comme si sa voix venait d'outre-tombe.

«Mon cher docteur,

«Je vous ai menti. Je connais la déchéance qui a fait de mon père un mort. Il a programmé sa mort en s'enfermant avec elle dans son propre corps. Tout a commencé imperceptiblement quand il s'est persuadé que tout l'abandonnait. J'ai assisté à cette agonie, à cette destruction mentale et physique – totalement impuissante. Depuis longtemps, je refais le parcours de sa souffrance. Mais jamais aussi intensément qu'aujourd'hui.

«Il a laissé son corps se détruire et le reste a suivi. Forcément. Souvent, je m'enferme chez moi, je tire les rideaux et je reste des heures entières assise sans rien faire. Je ne sors plus, je n'ai plus envie de me laver, de manger ni de dormir.

«La déchéance de mon père est égale à ma décrépitude actuelle. Mon père a commencé par nier tout. Il attendait tout et rien. Parfois, il réagissait car il lui restait un peu de force mais pas le moindre soupçon de désir. Ainsi a-t-il poussé son désespoir au plus loin...

«J'ai la grande chance de pouvoir parler de tout cela avec vous. Cela me sauve car je ne veux plus voir personne. Dans l'obscurité, je hais le désespoir qu'il m'a laissé en héritage. Devenue un vraie

zombie, je n'ai plus aucun goût de vouloir. Quand je venais vous voir à votre cabinet, j'étais une autre. Il faut que vous sachiez que je suis deux personnes en une seule. Tout comme mon père, je suis seule finalement et je relie ma solitude à la sienne.

«J'ai envie de mourir et de vivre. C'est très douloureux d'être ainsi écartelée. Jusqu'où me mènera mon désespoir? J'ai peur de ne plus vouloir sortir du tout. L'extérieur est une prison, l'intérieur est un caveau.

«Jeune, je n'ai pas su ouvrir les yeux. C'est dur, pour un enfant, de comprendre le désarroi des adultes. J'ai été infâme avec mon père. Je lui ai fait du mal alors qu'il souffrait déjà beaucoup. Mais comment pouvais-je le savoir?

«Mon père n'a jamais programmé sa mort. Simplement, un jour, il a décidé de ne plus vivre en se laissant aller à sa déchéance qui a été longue. Il a laissé aller son corps jusqu'à l'abandon total, puis sa tête a commencé à dérailler. Tout s'est dès lors confondu : les objets, les lieux, les gens. Si j'avais réalisé tout cela à l'époque, mes bras n'auraient pas été assez grands pour l'êtréindre. Pour lui dire que je l'aimais et qu'il n'avait pas le droit de vouloir mourir. Petit à petit, il s'est persuadé qu'on l'abandonnait. Impossible d'accepter que mon père nous ait quittés sans savoir qu'il était aimé. Mais, aujourd'hui, en conjuguant ma vie à la sienne, il doit se sentir moins seul dans la mort. Par-delà le temps, il sait que nous vivons le même parcours dans la destruction.

«Docteur, je souffre tellement que vous ne pouvez l'imaginer. Je revis l'agonie de mon père et il faut que j'incorpore son désespoir. Il est vraiment rentré en moi. Pourvu que ma tête ne disjoncte pas! Maintenant, je sens qu'il souhaite que je le comprenne. Je veux répondre à cette demande car je suis faite de deux moitiés : d'un côté la personne que vous connaissez; de l'autre une partie qui appartient à mon père. Mais j'ai peur, très peur, qu'il me veuille pour lui tout seul. Alors, ce serait la mort.

«Je dois vivre le calvaire de mon père. Je dois rentrer en lui car il est venu me chercher parmi ses sept enfants. Il a fait son choix et ce n'est pas par hasard, docteur. Mon père n'a pas eu ma chance. Si je vous explique tout cela, c'est pour nous deux.

«J'ai peur et j'ai mal. Qui peut encore quelque chose pour moi? Personne probablement. Vouloir et pouvoir sont deux choses bien différentes. Pour comprendre, il faut enlever toute vie de sa propre existence. Je ne me lave plus, je ne mange plus, je ne dors plus, je ne sors plus: il faut se nettoyer la tête de toutes ces contingences terrestres. Au fur et à mesure que passent les jours, le corps s'enferme lui aussi. Enfin, la tête pourra voyager dans son propre univers. Avec mon père, je serai. La souffrance n'existera plus, mon corps n'aura plus d'envies et plus de besoins. Il faut que je rentre dans sa tête.

«Quand il sera rentré en moi, il saura. Plus tard, docteur, il apprendra tout ce que j'ai fait pour lui. Avec votre aide, je peux réapprendre à vivre. Pour moi et pour ceux qui m'entourent. Il faut détruire pour reconstruire une autre existence. C'est comme une punition que je m'inflige. Je suis convaincue que c'est nécessaire pour pénétrer mon univers. Docteur, ne m'abandonnez pas. Vous seul pouvez comprendre ma douleur.»

Nicole me tend alors la missive, épuisée. L'écriture s'est agrandie tout à coup démesurément. Les lignes vont de travers. C'est soudain comme un cri que Nicole a gravé sur la feuille blanche en écrivant ces mots:

«MAIS JE N'AI PLUS DE FORCE. ALORS, JE PARS AVEC LUI. IL LE FAUT. C'EST MIEUX. JE VEUX LE REVOIR. IL LE FAUT. C'EST TOUT.»

C'est alors que Nicole a décidé de larguer les amarres en avalant les barbituriques. La lettre au psychiatre qui précède était une

dernière tentative, une fiction dont elle a rapidement décelé les pièges. Il fallait en finir pour le rejoindre dans la mort. D'où son postulat de base. Et le rejoindre dans sa mort, c'est d'abord revivre sa déchéance avec lui. Jusqu'au néant. Nicole ne peut se penser en dehors de la fusion. Elle fait une tentative de suicide pour exorciser sa culpabilité mais aussi pour revivre sa passion, son drame. La seule idée qui l'obsède, c'est de revivre la souffrance de son père, l'endosser et plonger dans les bas-fonds de sa décrépitude pour se perdre ou pour renaître. À son tour, elle veut porter la croix du père fou. Au risque de la folie. Et commencer à vivre se confond avec ressusciter.

Puis Nicole me tend une autre lettre. Celle que son psychiatre a reçue en réponse à la demande de renseignements concernant les circonstances de la mort de son père. Le docteur M., qui a suivi son cas de très près à l'hôpital, lui fait un rapport assez circonstancié en ces termes :

« Mon cher confrère,

« J'ai reçu une lettre et des appels de votre patiente pour demande de renseignements concernant la pathologie de son père. Cette requête était connotée de beaucoup de détresse et de culpabilité.

« Son père a été hospitalisé chez nous en 1970-1971 pour des symptômes évoquant un état de mélancolie anxieuse. À noter également des éléments interprétatifs persécutifs et hypocondriaques. Sa pathologie ayant évolué entre 1963 et 1969, il a été traité par sismothérapie (électrochocs) et antidépresseurs sans suivi entre les divers séjours en clinique ou à l'hôpital.

« Le problème relationnel majeur semblait être avec l'épouse qui jouait un rôle très important dans la pathologie familiale. Les visites dans le service réactivaient des drames générés par des problèmes d'argent. L'épouse refusait toute discussion avec les

soignants et les recommandations quant au nombre et à la durée des visites.

« En 1970, M. L. a été hospitalisé en service de médecine pour atteinte ulcéreuse. Il a alors refusé les examens et a été transféré en psychiatrie pour agitation.

« Nous avons craint une évolution démentielle lors d'un épisode où j'avais dû me rendre à son domicile. Nous l'avions trouvé extrêmement confus, au milieu d'un tas d'immondices, de poubelles renversées, de billets de banque déchirés autour de lui.

« Je ne me souviens plus de ce qu'il disait alors de ses enfants, mais je sais que le premier épisode dépressif s'est déclaré lors de la grossesse de sa fille âgée de 15 ans.

« Je crois vraiment qu'aucun enfant n'a pu majorer ou entraîner la pathologie endogène de ce père. Les enfants, en revanche, semblent beaucoup pâtir de ce douloureux passé.

« « J'espère que vous pourrez aider votre patiente avec les quelques éclaircissements apportés par ce courrier.

« Je vous prie de croire à toute ma considération.

D^r M. »

Nicole oscille entre une volonté rageuse d'en découdre avec ce mystère paternel emporté dans la folie – ce qui suppose une psychothérapie de longue haleine – et la tentation d'en finir avec une existence taraudée par la culpabilité. Elle pourrait tout simplement tirer un trait sur ce passé et opter pour une sorte d'insouciance. Mais elle « préfère » le combat dans la réclusion avec l'alcool comme recours pour noyer ses angoisses. Son psychothérapeute est fortement investi, sur un mode passionnel et exigeant, comme si de se livrer ainsi la conduisait au bord d'un puits insondable, seul capable d'étancher sa soif de comprendre. Ainsi, penchée sur la margelle d'un espoir infiltré de terribles lézardes, elle ne se mire aucunement, n'ayant cure de sa propre image. Nicole semble

attendre que son double, libéré des doutes, la ravisse et l'emporte dans quelque contrée où la lumière lave les cœurs de leurs fautes – des réelles comme des imaginaires.

Je me demande à mon tour si Nicole pourrait sombrer dans cette folie questionnante qui étouffe les désirs et les émotions. Rejoindre le spectre du père, entrer dans sa camisole, c'est aussi nier sa mort et le faire vivre en elle dans un inceste d'esprits égarés mais réconfortés par une étrange similitude.

La lettre du médecin concernant la mort de son père a certainement aggravé sinon provoqué son dépérissement dans la mesure où elle dénonce la mère. Celle-ci semble en effet l'avoir livrée à la folie du père. Nicole n'est-elle pas en fait plutôt malade de sa mère?

Où cette quête la conduira-t-elle? De nuit en nuit, probablement, elle appellera pour nous faire part de ses escales dans les contrées de la désespérance. J'espère fermement qu'attentive à se faire aider dans sa quête, elle gardera toujours cette volonté d'être rejointe par un témoin. En la quittant, je me dis en moi-même: pourvu qu'elle ne succombe pas à la tentation d'un monologue purement cérébral et désincarné, sur lequel se greffe, trop souvent, une logique suicidaire.

La tête dans la cuvette

Il m'arrive, chaque fois que possible, de ne pas me comporter en loup solitaire. Emmanuelle, psychologue de notre association, est partante pour m'accompagner et me seconder. Il est parfois bien précieux de travailler en duo – certaines situations sont si complexes. Pouvoir parler à une autre personne moins impressionnante que le médecin – et femme de surcroît – est un privilège. En général, les patients et leur famille savent tirer profit de cette présence « spéciale ».

Après la visite, voici le compte rendu qu'Emmanuelle a rédigé : « La demande est reçue sur la ligne d'Urgences Psychiatrie à 22 h 35. Le locuteur, le mari de Geneviève, dit avoir eu notre numéro de téléphone par son psychiatre traitant. Son épouse, âgée de 51 ans, fait selon lui "une attaque d'alcoolisme" (c'est-à-dire qu'elle boit par phases plusieurs jours d'affilée, plusieurs fois dans l'année et entre chaque crise est complètement sobre). Elle a déjà été hospitalisée à maintes reprises. Il ajoute que son cousin étant médecin, elle s'auto-médicamentait avec de la codéine et des somnifères. Elle pratique beaucoup le bouddhisme. Il souhaite que l'on parvienne à la convaincre de se faire hospitaliser.

« Nous arrivons au domicile de la patiente vers 23 h 15. La porte nous est ouverte par le mari qui nous accueille en robe de chambre, une cigarette à la bouche. Il ne semble pas particulièrement affecté par ce qui se passe et nous indique la chambre de Geneviève.

« La chambre a visiblement été occupée toute la journée. Face au lit, le mur ainsi qu'une petite table sont remplis de tout un dispositif concernant la religion bouddhiste : photos, offrandes, fleurs, encens, etc. Il est tout de suite évident que cela tient une grande place dans la vie de la patiente.

« Allongée, en tee-shirt et en slip sur son lit, Geneviève dort, tout à fait ivre. Nous la réveillons pour tenter d'établir un dialogue. "C'est gentil d'être venus mais je n'ai rien à vous dire." Nous lui expliquons que puisque nous sommes là, qu'elle en profite donc pour nous parler. Elle commence par ces paroles : "Je ne bois pas souvent. Personne ne me remercie pour les trois cent vingt jours de l'année où je ne bois pas." Face à son problème d'alcool, elle continue dans sa négation et hurle pour que l'on parte. Elle va s'enfermer à clé dans les toilettes.

« Nous nous tournons alors vers le mari, "très zen", qui nous déclare : "Oh ! pas de problème ! Je vais ouvrir la porte avec un tournevis. Elle fait ça tout le temps." Il devient toutefois agressif dès qu'il lui est fait mention d'une possible hospitalisation sur demande d'un tiers (H.D.T.) puisqu'elle va s'y opposer et qu'il ne veut pas la forcer. Il menace le docteur Tixier de porter plainte contre lui, voire de l'agresser. Son discours est "limite". Je repars voir Geneviève. Elle a fini par entrouvrir la porte et a la tête plongée dans la cuvette des W.-C. Je m'aperçois qu'elle est en train de se noyer. J'appelle le docteur qui la sort de justesse. Nous l'allongeons sur le lit et séchons son visage. La nécessité de l'hospitalisation s'impose encore davantage : le mari réplique qu'il n'y pas de risque, qu'elle s'est déjà ouvert les veines, qu'elle a essayé

de se pendre et a eu plusieurs lavages d'estomac pour surdosage médicamenteux. Mettant en doute les compétences médicales, il nous affirme qu'elle n'est pas en danger de mort. Je commence à me convaincre que le plus malade des deux n'est certainement pas la femme.

«Nous prenons contact avec le médecin traitant afin qu'il confirme qu'une place est disponible dans une clinique et qu'il parle à l'époux – son patient – pour le calmer. Heureusement, il arrive à peu près à le faire rentrer dans ses gonds.

«Entre-temps je rejoins Geneviève. Petit à petit, le dialogue s'instaure. Elle me dit d'une voix éplorée: "Je vous en supplie, ne m'écoutez pas." Elle répète cette petite phrase des dizaines de fois. "Moi, j'entends, lui dis-je, que vous souhaitez ardemment que je vous écoute et je suis ici près de vous uniquement pour cela." Elle me dit alors qu'elle veut dormir. Qu'elle n'a pas d'enfant. Je lui touche le dos pour adoucir sa peine. Elle se met à pleurer. "Cela fait vingt-cinq ans que mon mari ne me touche plus" hoquète-t-elle. Ils vivent côte à côte et c'est tout. Elle me dit qu'elle a fait trois fausses couches – la dernière à six mois de grossesse: "Cela fait mal physiquement mais pour le reste rien." Je tente de parler de la douleur morale que cela peut entraîner. Elle affirme qu'il n'y en a pas, que ce n'est rien. Je lui demande si sa gynécologue dirait la même chose. "Bien sûr que non", me répond-elle. Elle semble plus tranquille et fatiguée par cet entretien. Nous restons dans le silence.

«Le docteur Tixier vient me chercher pour que nous partions. Je tente une nouvelle fois de la persuader de se faire hospitaliser dans une clinique plutôt qu'à l'hôpital psychiatrique. Elle reste effondrée, vidée. Dans un souffle, elle me remercie.

«Nous n'avons pas réussi à obtenir d'elle cet accord, le mari ne nous ayant pas non plus soutenus dans cette démarche. Étant donné son propre état de santé mentale, il ne pouvait probable-

ment pas faire autrement. Chacun des époux rejette la responsabilité de son malaise sur l'autre. Il ne semble plus y avoir de communication entre eux.

«Donc, une situation bloquée. Laquelle n'est pas prête de se modifier, chacun restant campé sur ses positions de type sado-masochiste.»

Par la suite, nous avons appris que Geneviève avait fini par être hospitalisée à la demande d'un tiers: le mari.

Nous étions plongés dans une sale histoire. L'aspect sordide était accentué par ma difficulté à aborder l'alcoolisme qui me désarçonne terriblement. Heureusement, Emmanuelle était avec moi pour désamorcer cette tension implosive.

Par sa voix de muse soutenue par les gestes qui touchent au plus vrai – éclairée par les paroles qui discernent le pur de l'impur – Geneviève a été interpellée au plus profond. Abandonnée, démoralisée, attirée vers le gouffre, elle a ressenti Emmanuelle comme une mère. S'est alors réveillée la petite fille enclose au sein de cette femme endeuillée par ses avortements, laquelle a pu alors émerger de l'oubli où elle était bâillonnée, presque étouffée, et se mettre à pleurer. Des larmes qui pardonnent et redonnent source à la vie.

Dans ce cocktail de détresse, de violence et d'horreur, un zeste de candeur!

On m'a crevée dans l'œuf

Armelle est élève dans une école d'infirmières de Paris, elle-même installée dans un grand hôpital. Armelle serait en plein délire. La directrice m'a appelé. Une intervention dans un milieu hospitalier a quelque chose d'incongru. Comme si tout ce personnel soignant était incapable de résoudre un problème somme toute banal en psychiatrie.

Donc, peu après j'avance en pays de connaissance parmi les blouses blanches. Le médecin de l'école me fait un bref rapport sur la jeune femme. Celle-ci sort dans les couloirs en criant agressivement et exposant *in extenso* sa vie privée – et notamment son viol – à qui veut l'entendre. Le diagnostic est simple, voire simpliste: Armelle lui paraît en pleine bouffée délirante; il faut donc prendre une mesure à la hauteur de la situation et envisager une hospitalisation. Comme si Armelle n'était pas déjà, en quelque sorte, hospitalisée. Interner, alors que la patiente est déjà dans une structure hospitalière, voici un cas de figure inédit. J'ai hâte que l'on me conduise jusqu'à elle.

Je frappe à la chambre indiquée. Armelle m'ouvre carrément la porte comme si j'étais attendu. C'est une femme d'une trentaine d'années, joues creuses, le visage émacié. De son maintien émane

quelque chose de très dur et de très tendre. Elle veut me voir et elle a peur. En un quart de seconde, je mesure toute l'ambivalence qu'elle recèle, qu'elle retient. «Je t'aime, monsieur le psychiatre, moi non plus.» Manifestement elle a besoin de moi mais elle me repousse imperceptiblement. Mieux vaut attendre qu'elle-même fasse le premier pas.

Armelle me lance en guise de bienvenue ces mots d'introduction, qui marquent aussi le seuil de son monde intérieur, à la fois pur et dévasté: «C'est un peu monacal ici, mais on s'y sent bien. Il y a tout juste ce qu'il faut pour être heureux. J'aime le plafond en forme de voûte.» Un fou rire larmoyant l'interrompt. Je lui accorde un temps de répit avant de lui parler.

«Mais vous n'avez pas l'impression de tourner un peu en rond ici?

— Non, j'ai vraiment tout ce qu'il me faut. Ma vie, je l'organise autour de moi. Le lieu n'a vraiment pas beaucoup d'importance.

— Et qu'est ce qui compte pour vous?

— Actuellement, au centre de ma vie, il y a mes études. Je veux être infirmière. Mais le concours d'entrée, c'est du gag en tube. On m'a fait des tours toute ma vie. Mais je suis quoi? L'antéchrist?

— Qu'est ce que ça veut dire l'antéchrist?

— J'ai eu une bouffée délirante réactive en 1992. Quand j'étais toute petite, on m'a crevée dans l'œuf quelque part. J'étais vraiment moins que rien, seulement une petite fille qui voulait connaître le monde. Dans mon milieu, ce n'était pas prévu. Maintenant, j'ai trente et un ans et je suis toujours une petite fille, une gamine.

— Une gamine, vraiment?

— Oui, je suis une enfant capable de tout décoder. Je suis prout... prout... Quand j'étais petite, j'étais très sage et je ne parlais jamais. Et quand j'ouvrais la bouche, on me disait: "Mais d'où sort-elle tout ça?" Une gosse qui tombe toujours pile-poil sur la bonne réponse, ce n'est pas si fréquent que ça!

— Vous êtes fasciné par l'enfance?

— Oui, car l'esprit des enfants est traversé de fictions qui ne sont jamais perdues. Moi, je suis sensée avoir dépassé mon enfance. Sûr que si l'on reste toujours fleur bleue, on prend des gamelles toute sa vie. Tant pis, je sais que le QE (quotient émotionnel) est plus important que tout. L'émotion à l'état pur devrait régir les rapports humains. Il faut que l'on accouche d'un enfant imaginaire avec un coefficient émotionnel très élevé. Malheureusement, je suis sur la pente descendante. Je suis la plus folle de la planète. Je rêve que je peux aider l'autre en le perfusant: en aspirant son savoir, son équilibre, ses origines, sa gestation personnelle. Une fillette me crie qu'elle est autiste et qu'elle n'existe pas. Je lui réponds qu'elle a la clé de sa maladie et qu'elle doit se sauver. Il faut arrêter d'abîmer les enfants. Il suffit de les écouter dans ses tripes. Ils ont droit de se défendre. Ils ne sont pas fous.»

Armelle éclate en sanglots. Puis s'exclame: «Et si l'on ne les entend pas au bon moment, ils vont devenir fous!» Elle poursuit avec une flamme encore plus ardente bien que, dans sa voix, je crois percevoir une intonation désespérée: «La guerre n'est plus possible. Ce sont les enfants qui ont la solution. Il faut arrêter la haine et réparer de toute urgence. Un enfant ne s'abandonne jamais à la mort. Si on me laisse toute seule dans une pièce, je peux secourir pas mal d'enfants.»

Cette jeune femme qui tente de me démontrer ses pouvoirs de sauveteur d'autistes, alors qu'elle est elle-même la proie du délire, me touche énormément. Profitant d'un temps d'arrêt dans son discours d'âpre défenderesse de la cause de ces êtres dont elle vient de découvrir le hurlement muet, je dis alors à Armelle:

«Vous et moi, nous sommes tous des petits garçons et des petites filles. À un certain moment, imprévisible, l'enfant qui est en nous se blottit et se recroqueville. Le monde des mots des adultes paraît si hostile, parfois. Alors, on n'apprend plus et l'on

ne réussit plus. Et c'est comme cela que commencent les ratés et les loupés dans la vie. Insensiblement, certains s'excluent dans la marginalité sociale ou mentale. Ces êtres échappent aux échanges, à l'autorité, au désir. Au fond de vous, il y a une toute petite fille qui tantôt somnole, tantôt gémit. Je vous écoute et je vous respecte comme je le fais pour les enfants. Je ne vous colle pas une étiquette (schizophrène, paranoïaque, etc.) pas plus que je le ferais pour un enfant, mais je sais que vous souffrez en dépit de votre fuite dans l'irréel.»

Je me permets à cet instant d'évoquer un traumatisme dont l'impact sur sa psyché a été terrifiant :

« On m'a dit que vous avez parlé d'un viol dont il y a quatre ans vous avez été la victime. Cet épisode dramatique vous a certainement laissé des traces profondes...

— C'est une très sale histoire mais je préfère vous la raconter telle qu'elle s'est déroulée. Ils étaient deux : Robert et Jean. Quand j'ai vu la haine que Robert avait dans les yeux, je me suis dit : "Ton compte est bon." Il avait vraiment la gueule d'un "pousse-au-crime". Alors, je lui ai mordu violemment la langue. Pendant le temps qu'il lui a fallu pour cracher le sang, je me suis occupée de l'autre. Plus timoré, un petit blond. Je leur ai dit carrément : "Vous voulez me niquer tous les deux. Donnez-moi de l'alcool pour m'anesthésier." J'ai bu, bu... (Armelle se remet à pleurer en évoquant ce récit) Je me suis complètement soûlée et tout ce qu'ils ont voulu, ils l'ont fait, tout. Finalement, je pense que je n'ai pas trop mal géré cette affaire ; les mécanismes de défense étaient bien au point. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Il vous a fallu combien de temps pour dépasser cette agression ?

— Après cet épisode, on m'a dit que j'étais en pleine bouffée délirante aiguë. J'étais effectivement dans une terrible colère parce que j'avais été violée. Mais personne ne semblait comprendre cette

émotion toute simple, viscérale. Je voulais me venger mais tout le monde m'a dit que ce n'était pas la bonne voie. Facile à dire! Mais que reste-t-il comme choix quand on est victime? Ma sœur, infirmière psychiatrique, a imaginé la solution la plus simple pour m'aider à réparer cette blessure: l'internement à l'hôpital psychiatrique. J'y ai été admise contrainte et forcée car je voulais me venger selon la loi du talion. Treize mois de purgatoire! J'étais en quelque sorte le cobaye de ma sœur infirmière. Elle a réussi à me calmer mais j'ai longtemps "paranoïé" dans les villes. On n'est pas des tubes à essai. Tôt ou tard, il faut bien que cela explose.

«Après le viol, il y a quatre hommes qui sont tombés sur moi pour me bourrer d'Haldol – un neuroleptique dans les fesses. Quand je pense que c'était moi que l'on voulait calmer... C'est vraiment le monde à l'envers! Puis je suis devenue anorexique, puis boulimique, en proie au vide spirituel intérieur. Quand je me rappelle qu'André Malraux a dit "une idée ne se pense pas, elle se vit", moi, je n'ai qu'une obsession: "panse mes plaies." Il faudrait plutôt écrire: "Une idée ne se 'panse' pas." Je ne sais combien de temps il faudra pour que cette idée de viol soit pansée. Dans le métier d'infirmière, il me faudra de grandes oreilles afin d'écouter la douleur.

— Éprouvez-vous encore du ressentiment à l'égard de vos violeurs?

— Non, cette histoire est aujourd'hui réglée. Auparavant, j'étais une haine ambulante. Si je voyais mes violeurs devant moi, je les remercierais de m'avoir ni tuée ni refilé le sida.

— Et maintenant, comment voyez-vous votre vie future?

— Je vis dans un présent complètement éclaté. Je peux rester trois jours de suite sans dormir. Nuit et jour, je tente de me reconstruire, refaire mon monde à moi pour que je sois plus viable, plus adaptable à la vie sociale. Mais je ne me sens pas bien en France. Je deviens raciste envers les Blancs. Et puis, je me souviens que

la femme n'est ni plus ni moins qu'une côtelette d'Adam. Je suis en état de crise sociale et psychologique. L'important est de faire exploser mon quotient émotionnel. Je ne veux rien faire de tout ce qui a été fait. Je veux tout refaire et penser autrement. Je suis tout et rien. Je suis vide. Une bouteille vide à la mer.

«Vous savez, après le viol, j'aurais pu tuer. Ils ont bien fait de me piquer à l'Haldol car je suis une haine ambulante. Quand tout cela a été terminé, j'ai eu envie de dire "basta". Il ne faut plus faire la guerre, il faut toujours essayer de réparer. Mais j'ai tellement besoin que l'on m'écoute.»

Armelle fond à nouveau en larmes.

Il est temps d'apporter à la jeune femme le réconfort et l'assistance qu'elle mérite. Je lui souligne deux points qui me paraissent essentiels pour elle. D'une part, une hospitalisation ne compromettra pas son cursus à l'école, si elle est bien négociée, et, d'autre part, elle ne fait pas une bouffée délirante comme la première fois. Il est vrai que la rencontre avec cette fillette autiste a de plein fouet réactivé les germes de la psychose. Mais Armelle a décidé en quelque sorte de se soigner, avant d'être soignante. Préliminaire encourageant...

Armelle, le visage contracté par les sanglots, pantelante, part dans l'ambulance, lançant un long regard qui me donne la certitude qu'elle ne stagnera pas à l'hôpital. L'émotion est un signe qui ne trompe pas : le trouble s'est échappé du mental – au moins partiellement – et s'est lancé à l'abordage du cœur comme pour le coloniser. Il lui reste encore à se partager et je songe alors à la musique du blues créée par des êtres dépossédés de leurs racines, exploités, maltraités, violés et dont le trouble total a pu se transmuier en rythmes profonds qui ont enrichi le patrimoine de l'humanité.

Elle est affectée d'un trouble dysthymique, c'est-à-dire d'une modification excessive de l'humeur avec, pour conséquence, un comportement plus ou moins aberrant. L'intellect passe alors au second plan, puisque sa vie mentale est régie principalement par les émotions, du moins le croit-elle. D'où sa fascination pour le quotient émotionnel.

Mais, en court-circuitant le discernement et la réflexion, cette charge émotionnelle peut s'avérer un véritable handicap, surtout dans un contexte – l'hôpital – où les corps et les esprits sont parcourus d'une souffrance permanente.

J'ai confiance dans les capacités d'Armelle à réintégrer le champ de la réalité à condition qu'elle ne confonde pas sa tâche de soignante avec une mission divine. À sensibilité excessive, modestie s'impose. Une cicatrice n'efface pas la blessure, elle la signale, la signe et la rappelle.

L'odeur du complot

Suite à l'appel de son chef de service auquel elle a demandé sa mutation, je me rends sur le lieu de travail de Denise. La principale raison invoquée réside dans les odeurs pestilentielles dégagées par ses collègues de bureau et la présence de microbes; leur effet sur sa santé est délétère. Elle s'est plainte, en outre, d'intrusions nocturnes, de déclassements de dossiers, de diverses dégradations et d'ondes magnétiques brouillant ses données sur son ordinateur.

Je suis censé trouver une solution immédiate car Denise a fini par agresser verbalement certaines de ses collaboratrices jugées responsables de ses hallucinations olfactives.

Denise, la bonne trentaine, est là, assise sur sa chaise, raide, sur le qui-vive. Elle donne une impression de puissance un peu dure: elle est, dans notre jargon, sthénique. Vais-je chercher à l'ama-douer afin qu'elle ne tente pas de fuir? J'opte pour une approche directe liée à sa propre demande.

«Vous évoquez des odeurs qui seraient à ce point inconmodantes que vous exigez votre mutation?

— Malodorant, moi j'appelle ça comme ça. Malodorant, mal tenu... qui donne des allergies... C'est les docteurs qui l'ont

constaté, c'est tout! Les médecins m'ont dit que j'avais la peau imbibée de drogue!

— Mais l'odeur de tabac, la sentez-vous ou pas?

— Oh, bah, moi je sens toutes les odeurs, non seulement ça mais je n'aime pas les odeurs! Une bonne odeur, ça ne dure pas longtemps...

— Et les parfums, par exemple?

— Oh, ça me donne des allergies! D'ailleurs, je suis allée au poste de police. Et, par exemple, il y a des odeurs de parfums qui sont imbibées dans du plastique. Alors, quand vous mettez du parfum qui s'imbibe dans les doigts ou dans du plastique – des odeurs de drogues de luxe – elles s'imprègnent dans les micro-films. C'est pas compliqué, je suis visitée à mon domicile et ici. Alors, quand je suis ici, on passe à mon domicile. Et quand je suis à mon domicile, on passe ici. Ça n'arrête pas.

— Vous avez fait constater des dégâts provoqués?

— Oui, par les médecins. Électrocution statique, dessèchement... J'avais une trop grande perception des peintures murales et des fresques dans les cathédrales. On m'a dit que c'était à cause de la luminosité de mes yeux. Vous voulez me faire crever ou quoi?»

Denise adopte subitement un ton professoral et enchaîne: «J'ai eu des problèmes de clés, y compris ici, donc sur mon lieu de travail comme à mon domicile. Moi, j'ai signalé tout ça. En ce qui concerne ma santé, ça va très, très bien. Je ne sais pas qui a écrit cette lettre, mais ça ne me concerne pas. Ça fait deux ans que ça traîne cette histoire.

— Où étiez-vous avant?

— À l'hôpital psychiatrique, "HP" pour les initiés. Suite à une déception sentimentale que j'ai vécue comme un viol. À l'époque, j'étais mineure et je me suis retrouvée majeure dans un établissement spécialisé. C'était un homme marié et, en plus, il m'a caché

qu'il l'était. Il m'a forcée un petit peu. Je souhaiterais me marier mais quand vous avez cinq ans de psychiatrie, il faut éviter la plupart des désagréments d'une pareille référence à mes futurs enfants... Je veux aussi récupérer mon argent en ce qui concerne les droits d'auteurs liés à mes dons de médiumnité. J'ai demandé des examens biologiques, c'est-à-dire prises de sang, etc. Et on m'a répondu qu'il n'y avait pas de laboratoire d'État où certifier ce genre de dons. Chez moi, on mélange le linge propre avec le linge sale; alors le docteur vient par-derrière... Et hop, c'est une malade mentale!

— Qu'est-ce que vous avez écrit, alors?

— Ah... bah, ça, docteur! Quand je suis dans les établissements spécialisés et que j'écris des choses, on me les ramasse pendant mon sommeil. Quand vous êtes en état de médiumnité, vous êtes ailleurs. Et puis après pouf! J'entends ça, chanter ça, à la radio, ou à la télévision. Moi je reconnais mes fantasmes et mes écritures! Je ne suis pas folle, j'ai peut-être des problèmes, mais je ne suis pas folle!

— Hum, hum... Et vous les estimez à combien vos droits d'auteur?

— Comment voulez-vous que je les estime, docteur? Depuis tant d'années...

— Mais vous vous souvenez de ce que vous avez écrit? Des mots spéciaux, des expressions?

— J'écris phonétiquement, si vous voulez. Les mots chantent, j'ai de l'oreille, donc il n'y a plus qu'à adapter, enfin, plus ou moins, la musique. Mais il n'y a pas de composition musicale. Je n'ai pas fait de musique, pas de partition musicale... Et puis j'ai voulu moi-même adapter la musique.»

Denise me donne une sorte de leçon de musique qui me passionne car il est rare de capter sur le vif un esprit aussi fécond dont on va voler les créations. Il me faut me départir de cette

fascination pour le délire et, sans la contrecarrer surtout ne pas la cabrer – évaluer la part de clairvoyance de son état.

« Il semble quand même qu'à un moment donné vous avez eu un trouble, un trouble psychique.

— Bah, écoutez, le trouble psychique, moi j'appelle ça état second, parce que moi je ne suis pas médecin. C'est quand je suis en présence de malades mentaux que ça me retourne plus que les tripes. Mais une fois que la personne est partie, je retombe sur mes pieds.

— Vous arrivez à vous déconnecter facilement de la réalité ambiante de l'hôpital?

— Quand j'étais à l'hôpital, d'abord, c'était toujours illégalement, contre avis médical. Je prenais mes médicaments non pas parce que j'étais malade, mais pour oublier que j'étais dans un établissement spécialisé. Je ne supportais pas l'ambiance psychiatrique, n'ayant moi-même rien de psychiatrique. J'avais des problèmes de dépression nerveuse, ce que je n'ai jamais contesté. Mais je ne suis pas folle, et les dons de médium n'ont rien à voir avec la psychiatrie, pas vraiment je suppose. En ce qui concerne ma santé, moi, je me considère comme une personne dite anormale. Les médecins ont pensé que, mentalement, je faisais des états de grossesse. Une femme n'est-elle pas souvent considérée comme anormale lorsqu'elle est enceinte? Et là-bas, à l'hôpital où j'ai été embarquée, c'est tout juste si on n'a pas voulu me descendre. Pour quelle raison? Moi je n'ai jamais su. Il ne faut pas s'étonner des sabotages.

— “Descendre”, ça veut dire quoi?

— Bah, des injections qui ne me convenaient pas et qui pouvaient seulement me mettre dans le coma.

— Et vous pensez qu'on voulait vous éliminer?

— Eh ben, à votre avis, hein? Pour quelle raison; j'en sais rien.

Et, bon, quand on vous fait une injection et que vous tombez dans les pommes...

— Ce n'est pas une histoire d'espionnage quand même?

— Eh oui. Je dépose plainte contre X. Je ne sais pas pour quelle raison on m'interne alors que moi je n'ai rien à voir avec des histoires politiques. Au nom de quoi? Je ne vote pas.»

À ce stade, réalisant que je ne sais pas grand-chose sur sa famille, je lui demande comment ses parents ont réagi lorsqu'elle a été hospitalisée.

«Vous savez, moi, lorsque j'ai été internée j'étais mineure. Quand je suis devenue majeure, j'ai évité ma famille, car ce n'était qu'observations et reproches. Donc, pour m'épargner des complications, je ne les vois plus. Parce que dès que je leur téléphone et que je leur donne de mes nouvelles, c'est tout de suite des remarques désobligeantes. J'ai autre chose à faire que de m'occuper de leurs problèmes. On m'a déjà fait assez de remontrances, on m'a mis déjà assez de bâtons dans les roues comme ça. Alors si, en plus de ça, je dois m'occuper des problèmes de couple de mes parents – problèmes qu'ils ne régleront d'ailleurs pas puisqu'ils se plaisent comme ça... Si j'avais compté sur mes parents et si je ne m'étais pas débrouillée toute seule, je peux vous assurer que je serais au fond d'un hôpital psychiatrique à moitié grabataire, si ce n'est pas complètement. Le mieux que j'aie à faire, c'est de me retrouver avec des médecins compréhensifs et gentils. Mon problème, c'est qu'il y a des gens qui ne veulent pas comprendre. Pour quelle raison, je n'en sais rien...

— Arriver à vivre avec quelqu'un, ce n'est pas toujours évident.

— Oui, c'est d'abord cet aspect. C'est pour ça que je suis aussi tatillonne sur l'internement psychiatrique entre autres et sur l'honnêteté et la propreté en particulier. Et puis quand même, quand on a des enfants et qu'ils arrivent au monde, c'est pas la peine

de leur faire des déclarations et des reproches comme s'ils étaient responsables. Mes parents ont bien été contents de m'avoir pour encaisser l'argent des allocations familiales, et quand j'ai eu le certificat d'études: allez, à dégager! Et démerde-toi! Mes parents, ça a toujours été comme ça. Ma mère, c'est ce que je dis à tout le monde, si elle avait été pute dans un bordel, elle aurait été parfaitement heureuse. Ma mère... à l'époque les femmes devaient se marier et faire des enfants, aller à la cuisine... Ma mère n'était faite ni pour le mariage, ni pour faire des enfants. Finalement, ses problèmes, elle les a reportés sur ses enfants et elle m'en veut. Comme si j'étais responsable de quoi que ce soit. Donc je passe à autre chose. Je ne peux pas toujours être là pour la soigner. Je ne suis pas médecin.

— Vous n'avez plus de contacts avec elle?

— Oh, ça fait déjà un petit moment que les ponts sont coupés. D'abord, je n'ai pas le temps.

«Et puis, ensuite, je laisse tomber. Je ne suis plus concernée. C'est un problème de couple. Aujourd'hui, ils ont plus de soixante-dix ans quand même.»

Il est temps d'interrompre le flot de paroles et d'endiguer une récrimination délirante dont l'issue ne peut, hélas, qu'être le barrage de l'hôpital. J'explique donc à Denise – nul doute que la pilule va être dure à digérer – que c'est auprès d'instances médicales que sa requête concernant ses intolérables exhalaisons pourra s'éclaircir sinon aboutir. Elle me rétorque sur le même ton comme un refrain: «Ce n'est pas parce que j'ai été internée illégalement à la suite d'une déception sentimentale qu'il faut me faire passer pour une folle! Je n'ai rien à voir avec la folie!»

Ironie du sort! Tout était «manigancé» avec les divers protagonistes et l'inévitable hospitalisation a été dûment préparée. Les ambulanciers attendent dans la cour. Campée sur ses deux jambes,

L'ODEUR DU COMLOT

Denise se sent prise dans une nasse. Le médecin du travail me suggère de lui faire une injection, geste que je n'aime pas imposer à un patient. Je préfère faire sentir à Denise ma détermination – ma décision irrévocable ayant intégré sa revendication s'avère donc logique – même si je vais polariser ses énergies négatives. N'est-ce pas ma prérogative d'urgentiste de ne pas être toujours en odeur de sainteté?

Denise ne proteste pas. Elle entre comme un courant d'air frais dans l'ambulance :

« Emporte-moi, wagon! Enlève-moi, frégate!

Loin! Loin! Ici la boue est faite de nos pleurs! »

(Baudelaire, *Les Fleurs du mal*)

Ma douleur et ma foi

Il est là, allongé sur son lit, secoué de spasmes, poussant de longs cris rauques. Il s'appelle Chang et a vingt-deux ans. L'heure est tardive mais, autour de lui, sa famille est au complet : parents, frères et sœurs, oncles et cousins. Tous sont atterrés. Dans la pièce, l'autel de Bouddha est éclairé d'une petite chandelle dont la flamme vacille. Il flotte une odeur d'encens mais l'atmosphère n'est pas au recueillement. Chang souffre et je décide de ne pas atermoyer pour le calmer avec une injection. En attendant qu'elle produise son effet, ses parents me racontent que le jeune homme ne leur parle plus et qu'il passe son temps à méditer au lieu d'étudier.

Depuis longtemps, leur fils est animé par la soif de découvrir les mobiles de la pensée humaine. Il cherche le pourquoi de tous les systèmes philosophiques et religieux. Au début, il estimait que la pensée était dominée par les conditions de vie de chacun, que les conflits, la souffrance étaient purement des problèmes de société. Très influencé par sa grand-mère – pauvre et haineuse envers les riches – il a lu de nombreux ouvrages sur le communisme et s'est lancé dans des cours d'économie. Pourrait-il exister un système économique idéal ? Une société idéale ? se demandait-il sans cesse.

Chang voulait à tout prix comprendre les mécanismes de la société ainsi que les problèmes qu'elle génère. Il était obsédé par l'idée de trouver une solution qui délivre l'homme. Ayant découvert le pur artifice des théories économiques, il s'est fixé un objectif : se vouer à développer la démocratie en Chine. Puis, le déracinement des jeunes Asiatiques en France l'a profondément désolé. L'idée de créer une association lui est venue. En fait, souterrainement, il voulait trouver la vérité par un mouvement dynamique des échanges d'idées. À l'époque, il n'était pas très conscient. Il rêvait tout haut que cette association produise un sage, un sauveur. Une organisation judicieuse pourrait permettre que la convoitise pour le pouvoir – source du malheur des hommes – soit exclue. Un cercle de fraternité avec, pour Maître, celui qui aime le plus.

C'est à ce moment que Chang est tombé amoureux d'une étudiante nommée Li, adepte d'une pratique bouddhiste, le Sutra-de-lotus. Convaincu qu'elle était membre d'une secte, il l'a harcelée et la rupture était inévitable. Son chagrin a été immense. Puis, il est entré dans un grand conflit entre le bouddhisme et le christianisme. C'est tout ce que nous savons. « Est-il très malade, docteur ? » me demande anxieusement sa mère.

Je n'ai pas quitté Chang des yeux et je remarque qu'il commence à se détendre. Doucement, je lui dis que je suis là pour écouter ce qui lui fait mal. Il prend alors ma main et je pressens qu'il est mûr pour parler jusqu'au bout de sa nuit. Il est exceptionnel d'assister à l'expulsion par vagues successives d'un délire, véritable accouchement au terme duquel le sujet, après s'être contorsionné et contracté, connaît une véritable mutation. La chenille se fige en chrysalide qui contient une bouillie avant de se constituer en papillon venant briser sa prison. Je m'arme de patience. En de pareilles circonstances, la mise à jour de ce qui fait le sens de sa vie est une mise à nu qui exige toutes les forces de l'individu. Et moi-même je ne dois pas lâcher prise, des heures durant s'il le

faut. Je ne veux pas que Chang replonge encore plus désespéré dans sa folie.

Chang égrène le récit heurté, quoiqu'exaltant, de ses crises. De façon méthodique il entreprend de me relater comment il a chuté dans l'inconscient collectif: «Le Sutra-de-lotus m'a fait un effet mystique. J'étais possesseur de la Loi, mais je voulais en faire un moyen à mon profit, acquérir le bien-être matériel par la puissance magique et attirer les filles... Trop attaché à l'existence humaine, trop emporté par les désirs de mon corps, je me suis égaré dans le dédale des illusions matérielles. Et tout d'un coup le monde a changé pour moi.

«Dans ma classe, je croyais que mes camarades étaient des anges moqueurs de ma corruption spirituelle et même mes amis, dont certains étaient complètement athées, sont devenus des saints à mes yeux. À l'époque, j'étais très en conflit avec un groupe bouddhiste, une sorte de secte me semblait-il. J'essayais de persuader mes deux plus proches amis de ne pas suivre leur enseignement. Les ai-je persécutés? Peut-être, en tout cas j'ai dit beaucoup de mal sur eux et, cherchant à les isoler du groupe, je lançais à la cantonade: "Faites attention, n'ouvrez surtout pas votre cœur car ces gens vont le manger."

«Excédée par mes critiques, ma copine a refusé soudainement mon amour et j'ai passé une nuit de souffrance. Mon cœur était réduit en miettes, mon âme était consumée. C'était le jour de la crise boursière. Par la suite, devenu un esprit affamé, j'avais l'impression de consommer l'esprit saint des autres, de "manger" le cœur des autres. Cela me rendait terriblement coupable et angoissé. J'ai croisé une adepte d'une doctrine bouddhiste qui m'a conseillé d'aller à la pagode pour prier. J'ai insisté pour que mes parents – non-pratiquants – me construisent un autel bouddhiste. Malgré tous ces efforts, mon problème n'était pas résolu. Toujours, je me ressens persécuté par les gens de la secte et objet

de moquerie pour tous. Je finis par renoncer à aller à l'école et suis parti en Asie sur la trace de mes ancêtres.

«Au cours du voyage, l'impression d'être poursuivi par un esprit diabolique ne m'a pas quitté un instant. Mon esprit n'arrête pas de justifier ma conduite, tandis que les gens devinent mes pensées. Le monde était partagé en deux: le Saint et le Diabolique. Même la radio émettait deux fréquences différentes. Une idée angoissante me parasitait: je suis coupable d'empêcher mes proches de devenir saints en détruisant leur esprit. J'en étais arrivé au point de me dire: puisque qu'il n'y a plus d'espoir, autant satisfaire mes désirs. Et l'expérience sexuelle me tentait terriblement. Une fois rentré en France, je suis allé voir un psychiatre qui a préconisé l'hospitalisation. Deux fois j'ai voulu mettre fin à mes jours, mais le courage m'a fait défaut. Après un mois de soins, je suis sorti convaincu d'une chose: ma crise mystique était, en réalité, une maladie psychique. Et j'ai laissé les religions de côté.»

Ce récit ponctué de soupirs et de larmes m'a tenu en haleine; au travers de cette expérience du début du monde où il fallait être cannibale pour survivre, je ne manque pas de relever toute la puissance d'un être combattant les démons qui veulent l'égarer. Mais déjà Chang raconte comment il a été la victime d'une seconde crise:

«Après une période de paix, je ne sais plus par quel processus, je suis replongé dans le bouddhisme. Une nuit, je me suis voué corps et âme au Bouddha de l'autel. Je me suis arrêté au moment où l'idée vient qu'il faut vouer corps et âme au Sutra-de-lotus. J'avais cette volonté: que mon corps soit la voie traversée par les esprits maléfiques afin qu'eux aussi puissent croire et adorer le Bouddha: donc l'offrir au diable pour la paix du monde. Je voulais que l'Instinct Profond émerge pour être purifié. D'où les cris, les pleurs... Et cela a «réussi»: l'Instinct Profond était comme purifié par un esprit saint entrant par le sommet de ma tête. À cet instant,

j'ai compris que l'homme et la femme sont unifiés en un esprit saint qui me pénétrait. Hélas! mes cris ont provoqué la peur dans ma famille. Je pense que ma tâche est encore inachevée. Pourquoi? Parce qu'une scission d'esprits apparaît: celui du bouddhisme et celui du christianisme. Le conflit m'affaiblit. Au moment où vous êtes arrivé, j'ai poussé un dernier cri.»

Chang est inexorablement poussé à poursuivre son histoire puisque s'impose bientôt sa troisième crise. Il fait peine à entendre, sa voix perd de sa puissance mais je crois bénéfique de ne pas chercher à l'interrompre.

«C'est la plus grande crise. La crise de ma grande souffrance. Un jour, pour le deuil de ma grand-mère, mes parents ont fait venir un moine. J'ai fermé les yeux en écoutant le moine réciter des textes en chinois. Tout à coup, je suis entré dans un état second – je vois un Bouddha, assis, émettant une lumière dorée et douce. C'est l'expression d'un état de sérénité et d'amour. Je ne vois pas très bien sa forme. Une idée me vient à l'esprit: c'est un rêve! Tout disparaît. J'ouvre les yeux: le moine se lève et demande qu'on fasse un signe de révérence. Depuis ce jour, je me suis dit que ce moine possède un don spirituel extraordinaire, puisqu'il arrive à me faire voir le Bouddha. Ma vocation surgit comme une évidence: me faire moine.

«Et mon esprit s'est mis à travailler énormément sur cette nouvelle aspiration. J'ai demandé l'avis de mon docteur. Il pense que c'est pour m'isoler de la société... En fait, mon vœu est plutôt religieux. Un jour, je suis encore tombé en transe. Mon esprit entrait en communication avec l'entourage, et tout le monde parlait de moi. Comme lors de la première crise j'ai ouvert la radio. Suivant le cours de ma pensée, elle émettait simultanément deux fréquences, l'une m'incitant à m'attacher aux désirs terrestres, l'autre m'exhortant à m'élever. Là, l'idée de me faire moine devint plus forte que jamais. Pendant toute la nuit, mon esprit est

entré en communion avec un autre esprit qui m'a mis en évidence un désir resté caché en moi, le désir d'être Roi dominateur.

«Cet esprit m'a illuminé. Par sa compréhension au plus profond de moi-même, il m'a enlevé cette idée angoissante de "mangeur du saint esprit". Cet esprit-là, je pensais que c'était celui du moine. À la fin, il me dit: «Rejoins-moi vite à la pagode.» À 6 heures du matin, je m'y suis rendu et ai demandé à voir le moine en disant qu'il m'a appelé. Ce qu'il a nié. Je suis rentré déçu. J'ai dormi un peu. En me réveillant, j'ai perdu mon esprit. Petit à petit, il revient mais on dirait qu'il ne m'appartient pas. Il vient de quelque part et se colle à mon corps. L'après-midi, chargé d'agressivité, je suis allé voir mon psychiatre, persuadé qu'il avait influencé mon esprit dans la nuit. C'est là que mon désir d'être roi est réapparu. À cause de cela, le conflit bouddhisme/christianisme s'est installé. Ma première question était: "Qui êtes-vous?" Pour exercer une telle influence, serait-il un saint Christ? Il m'a renvoyé à l'hôpital. Là-bas, j'ai fait une analyse: le bouddhisme comprend mon inconscient, le christianisme comprend mon cœur. Qui a créé le désir terrestre? C'est Bouddha. Oui, puisqu'il comprend si bien les désirs. Bouddha est donc le Satan! Le Sutra-de-lotus est donc un livre maudit! Je ne sais plus ce que le médecin m'a donné comme médicament, mais son impact est net: je plonge dans les ténèbres.

«J'ai acheté la Bible. Je l'ai lue presque d'un trait, nuit et jour, comme pour me sauver de mes peines. Une nuit, j'ai prié Dieu. Un miracle se produisit. Mon esprit se transformait en un état de charité. Mais, en dormant, je sentis que je perdais le souffle de la vie. Au réveil, ma foi est en lambeaux. Je retrouve alors le Sutra-de-lotus et le bouddhisme. Je tiens le raisonnement suivant: j'ai souffert en traitant le Sutra-de-lotus de satanisme dans mon âme, ce ne peut être que la conséquence du péché. La vérité s'impose: Bouddha est Dieu, Jésus-Christ, le saint fils. Car, quand je

suis bouddhiste, j'accepte largement les autres religions, et non le contraire.»

Chang marque une pause et semble s'assoupir. Pourtant, un peu rasséréné, il aborde sa quatrième et ultime crise.

«Ce jour-là, j'ai senti un profond chagrin m'envahir. J'ai pensé au Sutra-de-lotus dont j'ai lu le très émouvant chapitre sur "l'interprète de la Loi". Je me suis mis au lit. Les larmes me sont venues. Des rayons sont sortis du bout des doigts. Un éclat de lumière jaune est apparu devant moi. C'est la seconde fois que je percevais un tel phénomène. Toute la chambre est devenue lumière dorée. Est-ce un signe que Bouddha a voulu me donner? Le soir, au lieu de dormir, je me suis mis en méditation profonde jusqu'au petit matin. Le Bouddha Maitrêya – futur Bouddha – tel qu'on le voit dans les statues, surgit dans ma vision, muet, certes, mais bien vivant, pour me guider dans ma méditation.

«Le lendemain, jour de Noël, j'étais presque sûr d'être devenu un interprète de la Loi. À la télévision, un dessin animé avec Astérix et Obélix me montre clairement les étapes de mon périple. Dieu me communique sa compréhension de mon état d'âme profonde. Pendant la nuit de méditation, j'avais réalisé que même les plus petites bêtes souffrent. J'avais versé les larmes en visionnant une cigale souffrant de sa patte cassée. Le moment se résumait dans la question suivante: qui est Dieu? Question vraiment décisive puisqu'une fausse réponse entraînerait la descente en enfer.

«Lors de ma troisième crise j'avais traité Bouddha de Satan, au prix d'une terrible souffrance de l'âme. Je suis maintenant convaincu que Bouddha est Dieu. Il me reste une étape à franchir: celle du ciel colérique. Un dessin animé montre un être céleste, colérique, dominateur, s'apprêtant à foudroyer celui qui a choisi Bouddha comme voie spirituelle. Avant cette vision, dans l'après-midi, la télé m'a fourni une autre vision: dans un film, John Wayne tient le rôle d'un être suprême au-dessus de tous les conflits reli-

gieux et doctrinaux. Le héros commente l'essence d'un Arbre sacré – l'Arbre de Bouddha – tout en évoquant Adam et Ève.

«Poursuivant ma méditation profonde, l'Instinct a quitté mon corps un instant dans la nuit du 25 décembre. Je me sentais purifié de toute animalité. L'Instinct est-il donc l'œuvre d'une puissance pour troubler l'homme? Mais une partie de l'Instinct semblait être réintégré dans mon corps. La voie de communication étant le pied gauche qui s'agitait sans arrêt. Le lendemain, mon père est devenu hystérique, ma mère aussi un peu. J'avais alors une certitude: un Instinct, esprit diabolique, gouvernait le monde. Plus ou moins manipulés par cette puissance, mes parents me renvoyèrent à l'hôpital où j'ai eu une expérience bizarre: je me suis mis à faire des signes de croix d'une façon automatique. Un esprit saint envahissant alors tout mon corps, je me suis dirigé vers une église.

«Une joie céleste m'a mis en transe et j'ai voulu prêcher la Loi. Un éclat de lumière blanche émanait de l'autel. Mes parents – tels des ignorants, inconscients, emplis de convoitise pour les choses de ce monde – étaient présents comme pour me tenter. Mon visage se transforma en plusieurs figures différentes, tantôt en un vieillard, tantôt en une personne jeune, adoptant de temps en temps la forme de Bouddha Maitrêya. La chair humaine est-elle donc vraiment si dénuée de réalité! J'ai compris ce qu'est le vide. Je vois le docteur tel qu'il est au plus profond: un ignorant mégalomane qui défend coûte que coûte la supériorité de son jugement scientifique. Je me suis mis à pleurer sur son aveuglement. Quand saura-t-il ce qui est réellement Vrai?

«À l'hôpital, je n'ai pas dormi. Je suis entré dans une autre dimension. J'ai regardé la télévision et ses images tout à fait illogiques mais normales pour une conception spirituelle. Et de nombreuses séquences d'érotisme comme pour me provoquer. Je me suis fait avoir, puisque j'étais excité. J'avais alors une idée fixe: dépasser le ciel colérique, qui était pour moi en fait le ciel chrétien. J'étais dans

un autre monde. Ma pensée s'était synchronisée avec les images. À la fin de l'émission, je suis allé aux toilettes, et je m'y suis fait coïncider. Était-ce la volonté de Bouddha? Pour que je puisse méditer devant le mur des toilettes? Mon esprit est alors presque entré en communion avec le cosmos et je fus saisi d'un grand vertige, puis envahi d'une infinie solitude. J'ai rouvert les yeux. Je voulais retrouver les gens. Un homme passa et m'ouvrit la porte. Depuis, à chaque fois que je regarde la télé, mon esprit est troublé par un dilemme: continuer l'expérience. Mais la solitude est insupportable. J'ai tant besoin de tendresse...

« Mon but était d'entrer dans le vide des lois. Je me suis mis plusieurs fois à méditer devant le mur en voulant faire "un" avec le mur, mais rien n'y a fait. Une chose est pourtant sûre: tant que je me réclame du Sutra-de-lotus, aussi troublé que je sois, mon âme ne souffre pas. »

Chang m'a ouvert son cœur, sinon son âme, à moi, un inconnu. Est-ce par effet de soupape, désir de transmission ou confiance? Peu importe après tout. Dans sa lutte pour accéder à sa vérité, ce jeune Chinois me touche autant que le joueur de tennis du même nom qui, lors de sa finale, semblait se battre tout seul et, par sa victoire, marquer un point décisif contre la terrible répression lors du printemps « noir » de la place Tian'anmen. L'itinéraire intérieur de Chang me sidère par son opiniâtreté et son intensité. Il ne lui a pratiquement pas laissé de répit. Chang est déchiré entre le désir de rester auprès de ses parents et celui de s'éloigner derrière les murs d'un monastère. Dans les deux cas, il lui faut pactiser avec le spectre de la maladie mentale dont il a honte et la prise des médicaments qui blessent son orgueil. Les moines sont proches de Dieu pour les hommes tandis que les prêtres sont proches des hommes pour Dieu.

« Chang, comment vous sentez-vous ?

— J'ai l'impression que ma vie part en morceaux. C'est la vie qui me manque. Pourquoi suis-je si faible devant la réalité sociale? Peut-être suis-je au purgatoire? Avant, je vivais dans un inconscient collectif, naïvement. Désormais me guettent la dispersion d'identité et l'identification à des personnages de télé. Je rentre dans les films mais ma vie se dérobe à la moindre image qui me captive. Je fais des drôles de rêves: par exemple, je vois un couple marcher sur l'eau et je le rejoins. C'est comme si Dieu me disait d'une voix perçue dans mon cœur: "Gouffre." Je serais attaché à une corde tel un explorateur qui se lance dans le trou. En cas de danger, la corde me retient à la surface. J'ai vu une forme lumineuse sans visage. Le Christ a répondu: "Je n'ai pas de visage." Puis, peu à peu, il s'est dessiné en ressemblance avec moi. Il m'a donné son chapeau. Je lui ai demandé: "Et si ce n'était qu'une maladie?" Le Christ n'a pas répondu, mais j'ai écrit dans mon carnet:

« "Comment transformer la bête humaine en personne?

Il y a eu avant les cris, les pleurs et les délires

et dans mes rêves je sentais mon âme

plusieurs nuits blanches à chercher mon inconscient

comme un trou noir en moi.

Le cri pour me révolter de tout ce que j'ai vu dans ma vie

Un voyage intérieur ténébreux avec ses pôles positif et négatif
et dans mon corps l'enfer et le ciel."

« En rejetant le bouddhisme, j'ai ressenti une souffrance d'âme terrifiante. Il me manquait quelque chose qui me connecte à la vie, à la réalité. »

Chang semble avoir traversé « les trois mondes » : le monde des désirs, le monde de la forme, le monde sans forme. Ainsi, Bouddha parlant aux créatures qui ont des inclinations diverses, peu de racines de vertu et qui souffrent de beaucoup de douleurs, tentait-il de leur montrer qu'il avait réuni en lui la vision des trois

mondes. La voie du Bouddha lui paraît solitaire et l'illumination un phénomène égoïste. Devenir chrétien, ce serait rester près de la misère des hommes et leur prodiguer ses services empreints de foi et de prières.

Entrecoupé de crises mystiques, son périple, bien souvent ponctué d'internements, est somme toute l'illustration de l'énorme décalage socioculturel qui s'est creusé aussi bien par rapport à son entourage familial qu'avec ses camarades. Une mutation spirituelle s'est opérée avec de graves conséquences sur le plan mental. Chang a toutefois échappé à la schizophrénie ayant intégré ses hallucinations et sa faille interne dans de surprenantes – voire vertigineuses – oscillations d'un esprit en perpétuel éveil. Mais il n'a finalement jamais lâché la rampe. Il s'est cramponné – à en hurler de douleur – jusqu'à la reconnaissance actuelle que la parole de vie est une vérité en soi – sachant que je l'ai recueillie à son chevet avec une pointe d'admiration pour une telle ténacité déployée sur son chemin. Mais surtout avec la tendresse pour ce fou de Dieu qui ne m'a pas lâché la main afin d'être bien sûr que je l'accompagnerai. Au point que je n'ai plus su, au creux de cette nuit, s'il n'était qu'un disciple ou un maître qui me guidait.

Avant de quitter Chang, prêt cette fois-ci à s'assoupir et à s'abandonner à un vrai sommeil de délivrance, je tiens à rassurer ses parents. Ils sont déjà soulagés de constater que Chang a été apte à délivrer son propre message, sans sombrer dans la désolation, sans s'agiter tel un papillon épris de lumière. Il est, je crois, arrivé presque au terme de ses turbulences psycho-spirituelles. Je leur affirme que, même si leur fils rêve d'une lignée divine, sa quête est aussi celle de l'homme fait de poussières d'étoiles. Je leur explique aussi que son délire n'est qu'une création de croyances et d'images destinée à échapper à l'aveuglement des mirages de la matière. Une tentative désespérée de se désincarner grâce à son esprit, de se mettre en scène dans un film dont il reste à attendre le mot fin.

Une caresse de mort

Le message m'est parvenu presque télégraphique: «Angoisse majeure. Prise de drogues diverses: coke, héro, LSD. David vient de se réveiller glacé et grelottant. Persuadé qu'il est devenu fou.»

J'arrive peu après. Effectivement, cet homme jeune est sur le point, tel un calamar poursuivi par le requin, de jeter, terrorisé, son encre, en dernière défense dérisoire.

«Cela va à toute vitesse, me dit-il, en s'effondrant sur son pouf. J'étais très loin, j'avais des visions, j'entendais de drôles de bruits, des bruits de sirène effrayants.»

David revient d'un séjour professionnel – il est dans le show-biz – à New York. Là où les démons de la fortune et du pouvoir sévisent dès le berceau, échangeant les âmes contre des dollars, là où les femmes ensorcellent les mâles par des ondes féminines afin d'assouvir leurs ambitions, où la spirale de l'irrationnel tournoie entre les gratte-ciel, là où les gens ne se sentent exister que dans la bagarre avec la vie, où la peur de chacun est projetée sur l'autre. D'où la paranoïa qui s'entretient telle une toxicomanie.

Le discours de David est hyper-calme, empreint d'un effort manifeste pour rendre compte de son expérience qui s'abat sur lui et le surprend alors qu'il a déjà fait une overdose, m'impressionne.

Mais il sait qu'il se passe bien autre chose. «Je me suis structuré de façon aberrante, reconnaît-il, et à présent, ma charge d'angoisse est extrêmement violente; je suis parcouru de réseaux de forces et de trajectoires lumineuses. Tous ces phénomènes me procurent des images de mort, de disparition.»

L'angoisse a surgi – massive et implacable – à l'occasion d'une relation sexuelle avec une jeune femme récemment rencontrée. Le préservatif a éclaté – en plein orgasme – alors qu'elle avait ses règles. Il se sent devenir paranoïaque et je note une très légère distance diffuse avec la réalité. Ce qu'il nomme un vague sentiment d'irréalité. Physiquement, David éprouve des malaises abdominaux et sa tête lui paraît comme sous l'effet d'un échauffement de circuits électroniques. On dirait que son sang s'est retiré de ses veines. S'y rajoutent des terreurs nocturnes, une crainte qu'une bombe explose dans les salles de cinéma. Il évoque la décorporation possible s'il absorbait la plus petite goutte d'alcool. La moindre contrariété le rend fou furieux. Il y a trop de bruit dans sa vie.

Ces réactions sont jugulées par la prise de toxiques. David se demande avec perplexité: «Comment peut-on vivre sans toxiques?» Ce serait l'ivresse de l'inconnu. Il perçoit qu'il y a des années-lumière entre les différentes périodes de sa vie. Avant la drogue, sa vie lui apparaît comme la préhistoire. Ce qu'il ressent actuellement est un cauchemar comparé à une mauvaise descente de toxiques. Il se crée tout seul un état de dissociation. Dans l'avion qui le ramenait de New York, il a failli casser la vitre lorsque l'hôtesse lui a gentiment proposé une boisson. Hier, alors qu'il se reposait, il a ressenti une caresse de mort. Un sentiment atroce, une sorte de voile. Quelque chose qui effleure sans toucher, comme s'il était parti dans l'au-delà. «C'est mon instinct de survie qui m'a réveillé», m'explique-t-il.

Beaucoup de «trous noirs» lui provoquent une confusion entre

fiction et réalité. David a une perception de messages cachés dans les arbres, sur les voitures, sur les visages qu'il croise.

Voici le résumé de mes notes : David, 32 ans. Une machine psychique performante et pointue prise en défaut. Jamais la moindre panique lorsqu'il prend de la drogue. Se croit sombrer dans la paranoïa.

Quelques comprimés de puissants neuroleptiques, suivi à domicile indispensable, sas de décompression : cure de désintoxication, entretiens de soutien, repos forcé. Prévoir un petit séjour dans un village de pêcheurs et le mal va passer.

Cela m'arrive, à moi aussi, d'avoir l'impression – voire la conviction – de succomber à l'emprise paranoïaque. Ces internements successifs, cette sourde violence, ces malades qui refusent systématiquement ma présence, les menaces, les insultes, les attaques. Tout cela finit par me taper sur le système. Vais-je tenir encore longtemps dans cette galère ? Ne faut-il pas être mégalo refoulé pour continuer à assumer cette fonction de gardien de la folie de la ville ?

Je n'ai pas beaucoup de répit. Mon portable – gadget lui-même halluciné – me persécute de ses bip-bip émis directement par les neurones de tous ces déglingués. J'ai envie de tout laisser tomber, de dire : « Madame la folie, je vous en prie, oubliez-moi un peu, passez votre chemin. » Je repense, en particulier, à cette femme qui avait transformé son appartement en taudis indescriptible de saleté et qui se baladait nue dans les couloirs. Pour la déloger et sauvegarder sa fillette du marasme, il a fallu argumenter et me faire traiter de tous les noms. Et ce mari qui me menace alors que l'instant d'après son épouse plonge sa tête gargouillante dans la cuvette des toilettes. Quand j'ai réussi finalement à en extraire son énorme et lamentable masse, je n'ai pu m'empêcher de me poser la question *existentielle* : mais c'est quoi au juste, mon métier ?

Je veux retourner dans ton ventre

Bloquée dans la cabine téléphonique, la femme nous a appelés comme on lance un feu de détresse. La psychologue régulatrice du standard me répercute la communication: j'appelle la cabine. La femme est toujours là. Je note qu'elle n'a pas perdu son self-control. D'une voix posée, elle m'explique la situation: «Voilà, ma fille est malade mentale depuis vingt ans. Elle a trente-quatre ans. L'équation est la suivante: anorexie, dépression, alcoolisme. Ce soir, elle n'avait plus d'alcool et elle m'a persuadée sous la contrainte d'aller chercher une bouteille à la cave. J'ai essayé de discuter mais elle m'a menacée de mettre l'appartement à sac et de me taper dessus si je n'obtempérais pas immédiatement. Cette situation est devenue intolérable. Je ne peux plus céder. Si je remonte avec l'alcool, ça va être effroyable: soit elle sera à la limite du coma, soit dans un état d'agitation extrême. C'est pour cela, docteur, que je vous ai appelé. Si je ne remonte pas avec la bouteille qu'elle attend, il faut que je sois accompagnée. Je compte sur vous pour la calmer en lui faisant une injection. J'ai

essayé de la porter à bout de bras pendant des mois, mais maintenant je suis dans une impasse totale.

— Je viens dans un quart d'heure, attendez-moi au bas de votre immeuble.»

J'arrive dans les temps, c'est-à-dire autour de 22 heures. La femme est là, comme convenu, au bas d'une tour de quarante étages. Ce n'est pas du tout le genre de personne que je m'attendais à voir. Une petite soixantaine, très posée, une très grande précision dans le choix des mots. Elle me parle de sa fille avec la rigueur d'un ingénieur ou la distance clinique d'un psychiatre. Comme si ce n'était pas sa fille, comme s'il s'agissait d'un «cas». Cette façon de voir les choses me facilite évidemment le travail. Dans les rapports mère-fille, on est plutôt accoutumé à traiter des névroses à double sens qui se renforcent l'une l'autre. Dans le cas présent, je peux me faire de la mère une alliée.

Serrée dans son trench-coat, cette petite femme qui n'a que la peau sur les os poursuit en attendant l'ascenseur: «Méfiez-vous, elle est très intelligente. Elle a berné plus d'un psychiatre. Elle arrive à faire gober n'importe quoi aux médecins. Elle a fait de nombreux séjours en clinique et hôpital psychiatrique. Dernièrement, elle a suivi une cure de désintoxication qui n'a donné aucun résultat. Sa dernière hospitalisation remonte à cinq mois mais elle a demandé à partir avant la fin du séjour prévu. Elle avait du mal à supporter la présence des pensionnaires, tous débiles ou drogués. En fait, son état était pire à sa sortie de l'hôpital. Vous allez voir, je suis sûr qu'elle a flairé que quelque chose est en train de se tramer. Mais je n'ai pas le choix, je suis complètement piégée. Après votre intervention, il va falloir que je subisse sa revanche.»

Nous arrivons dans l'appartement. Céline bondit dans le couloir, probablement pour prendre la bouteille que sa mère est censée lui apporter. Il m'est arrivé de me faire passer pour l'ami de la famille,

le plombier, l'avocat, jamais pour un grand cru. Il ne faut pas être trop orgueilleux dans ce métier! Quand elle me voit, elle arrête net son élan et interloquée, me dévisage. Elle réalise alors qu'un guet-apens lui a été tendu. Elle me fixe dans les yeux avec un regard de lionne aux abois, fait prestement demi-tour puis s'enfuit dans sa chambre dont elle claque énergiquement la porte. Pas de verrou: Céline coince la porte avec un fauteuil en vociférant: «Foutez le camp hors d'ici! Vous n'avez rien à foutre chez moi!»

D'une voix extrêmement calme, la mère tente une conciliation: «Céline, sors sinon nous serons contraints de recourir à la violence et tu seras obligée de retourner à l'hôpital.

— Donne-moi d'abord la bouteille que je t'ai demandée.

— L'alcool ne te mènera à rien. La seule chose dont tu as besoin maintenant, c'est d'un secours médical. Une fois que tu auras bu, tu ne pourras plus parler. Fais preuve d'intelligence!

— Foutez le camp, il n'a rien à faire ici; il ferait mieux d'aller chez les curés.»

La mère me demande de l'aider à pousser la porte. À coup d'épaule, c'est difficile mais j'arrive à l'entrebâiller suffisamment pour passer un pied. Je pousse encore, le fauteuil glisse derrière sur la moquette. Finalement, je suis sur le point de faire intrusion. Céline se saisit de la cigarette qu'elle tient à la main pour l'utiliser comme une arme: elle me l'écrase sur la paume. Suit une vigoureuse empoignade. Je déstabilise Céline sur le lit en serrant fermement ses poignets. Elle se débat furieusement en me criant de partir. Finalement, je la maîtrise. «Alors, lui dis-je, êtes-vous décidée maintenant à vous calmer et à parler?

— Dehors, foutez le camp. Je n'ai pas de problème.

— Mais si tu me demandes d'aller chercher de l'alcool, c'est bien que tu as un problème. Tu ne peux pas m'obliger à t'en fournir alors que tu sais que boire t'est fatal, réplique la mère.

— Sortez, sortez, allez discuter tous les deux dans le salon. Ce n'est pas l'heure pour un entretien, laissez-moi dormir.»

La mère garde son calme. On sent que sa fille la domine mais elle ne veut rien en laisser paraître :

« Si le docteur te fait une piqûre pour t'endormir, seras-tu d'accord ?

— Oui, mais après, foutez le camp. »

Je prépare donc un cocktail de tranquillisants. À mon grand étonnement, Céline accepte que je la pique sans broncher. Comme convenu, je la laisse seule dans sa chambre.

« Vous savez, me dit sa mère, elle a toujours été insatisfaite de son corps. Quand elle était anorexique, elle était d'une extrême maigreur. Elle n'a pratiquement pas eu d'aventure amoureuse, à l'exception d'une ou deux petites histoires qui n'ont pas abouti. Mais je crois que cela est dû aussi à son gigantesque égoïsme.

« Rien ne l'intéresse. Vous avez remarqué que sa chambre est tapissée de livres jusqu'au plafond. Maintenant, elle ne lit plus rien. Auparavant elle dévorait des pans entiers de bibliothèque, lisant une douzaine d'heures par jour. Il n'y a pas si longtemps, elle adorait le cinéma mais, petit à petit, elle a déserté les salles ; comme elle fume en continu, elle était obligée de sortir toutes les cinq minutes pour prendre sa dose de nicotine.

« Elle est centrée sur elle-même. Rien ne compte plus pour elle. Pas même moi. Elle me dit qu'elle m'aime mais elle me mène une vie d'enfer. Elle a fait plusieurs tentatives pour en finir en se tailladant les veines ou en prenant des médicaments, mais je l'en ai empêchée.

— Et comment analyse-t-elle son état ?

— Elle sait qu'elle est déprimée. Elle ne s'accepte absolument pas. Quand elle avait dix ou douze ans, elle surprenait tout le monde par son intelligence précoce. Elle discutait d'égal à égal avec les adultes. C'est au moment de la puberté qu'elle a basculé,

vers quatorze ou quinze ans, elle a fait une véritable régression. Maintenant, elle veut que je lui parle comme à un bébé. Il faut que je la dorlote interminablement, l'appelle à nouveau "mon petit canard", que je lui mette des couches. Elle me dit qu'elle veut retourner dans mon ventre et refuse toute autonomie. Je suis devenue son esclave d'autant plus qu'étant à la retraite, je suis continuellement avec elle. J'ai passé des semaines et des mois sans la quitter des yeux mais cela ne règle rien.

— Quels sont ses rapports avec son père?

— Aucun. Nous nous sommes séparés d'un commun accord quand elle avait deux ans et demi. Mais elle m'accuse d'être responsable de la séparation. En fait, d'un point de vue psychologique, elle lui ressemble beaucoup. C'est le portrait de son père quoique avec une pathologie plus accusée. Ce soir, le problème est provisoirement réglé. Mais demain matin, que va-t-il se passer? Elle va se venger sur moi; c'est sûr. Elle a repris du poids et quand elle est dans cet état, je ne sais pas ce qui peut m'arriver car ses forces sont décuplées. Lors de sa dernière grande crise, il y a cinq mois, elle a failli me donner un coup. Mais à part cet incident, elle ne m'a jamais fait peur. Il faut que je garde le courage et la patience de l'affronter. Ou elle reste avec moi et l'on a une vie impossible: chantage, crises et despotisme, ou je la colle à l'hôpital mais elle ne peut y rester indéfiniment, ou encore je la laisse vivre seule avec tous les risques que cela comporte: mettre le feu, suicide, défenestration. Moi-même, j'ai failli faire ma valise et partir plusieurs fois et l'abandonner sur place – non-assistance à personne en danger – après lui avoir fait un incalculable nombre de propositions.

— Comment avez-vous pu tenir tout ce temps?

— L'association antialcoolique m'a appris à ne pas céder au chantage et à pratiquer le détachement. Leur façon de concevoir les étapes est fantastique pour remettre sur pied, même pour quelqu'un qui ne serait pas alcoolique. Mais cette fois, Céline m'a

coincée en me disant : “Reste là, sois ma chose, ma possession, et je tiens le coup.” Et si je sortais une demi-heure, c’était le recours à l’alcool et l’escalade infernale. J’étais permissive, je vais devenir draconienne. Elle finissait par me bouffer. Les extrêmes – douceur ou fermeté – ne conviennent pas. Un savant alliage des deux est plus efficace mais épuisant. Elle a une pathologie de la fuite perpétuelle par rapport au temps, aux responsabilités, à la lecture. Je lui ai proposé d’œuvrer dans une association pour faire la lecture à des aveugles. En vain. Elle s’est tellement maltraitée sur les plans psychique et physique ! La régression est considérable : demande de câlins qui n’en finissent plus, suppliques pour que je dorme dans son lit. On ne peut pas tomber dans l’infantilisme intégral, il faut jouer à cache-cache avec tout – il me faut trouver une cachette sous clé pour un flacon d’alcool. Si je la traite en adulte, elle me dit que je ne l’aime pas.

« Convaincue qu’elle ne faisait qu’une adolescence difficile, j’ai mis des années pour me rendre compte que ma fille était ce qu’elle est. À cette période cruciale, il aurait fallu être sur ses gardes et tenir le pédiatre au courant de certains signes inquiétants – comme celui de se plaindre de son poids et de s’empiffrer, prélude à la boulimie. Je suis restée dans le brouillard de l’ignorance sans le moindre éclairage d’un spécialiste (c’est vrai qu’à la fac, la formation des médecins est amputée de la psychologie). Avoir une maladie mentale est pour beaucoup synonyme de débilité. Son excuse : elle porte une lourde hérédité. Son père est à la limite de la psychose, sa grand-mère a fait des tentatives de suicide. Je pense qu’il vaut mieux lui dissimuler son hérédité, cela la déresponsabiliserait, n’est-ce pas ?

— Certainement.

— Elle était une petite fille adorable d’une grande précocité de compréhension – et à présent j’assiste à des retours de manivelle tellement inquiétants que j’en suis revenue de la précocité.

— Une hospitalisation est non seulement souhaitable, mais indispensable.

— J'en suis consciente. Attendons, je vous prie, la prochaine crise. Elle va s'endormir.»

Il s'agit sans doute de ce que j'appelle une urgence à double détente. Il s'avère délicat, voire impossible, d'obtenir un accord du patient et la famille n'est pas mûre pour une signature. Il faut un peu de temps.

Trois jours passent et la mère m'appelle. Le ton est différent, beaucoup moins alarmiste mais déterminé: «Ma fille est totalement prostrée sous l'effet de l'alcool. Voilà le moment d'appeler une ambulance!»

Effectivement m'attend le tableau affligeant d'une jeune femme, presque stuporeuse, quémandant, comme dans un rêve, sa maman. Le transport par les ambulanciers se fera dans la douceur, pratiquement à son insu. Dans la nuit, Céline s'en va, laissant sa mère au bas des immenses tours, sous les bourrasques givrantes d'une tempête de novembre. Un sentiment de libération la traverse, vite balayé par son souci de l'avenir. Ne va-t-elle pas parvenir à manipuler, abuser le médecin? Et à sortir en moins de deux jours? Dans le même état. Une fois sobre, sa fille sait pertinemment modifier son jeu et admirablement aveugler son interlocuteur par une sorte de brio. Sous l'abri du porche, la mère s'épanche et ses inquiétudes sont légitimes. Céline, dans sa hâte de regagner son havre où elle a tant de «bénéfices secondaires» liés à sa maladie, est capable de négocier sa sortie et d'annuler son hospitalisation, synonyme de rejet et de perte de pouvoir. «Mais, ajoute-t-elle, si je lève son H.D.T. (hospitalisation sur demande d'un tiers), j'aurais l'air complètement stupide. Cette année, cela a été le summum. Entre deux gorgées d'alcool, elle me disait: "Pourquoi ne me laisses-tu pas m'anéantir?" Elle se hait cordialement, mais, fait paradoxal

et typique de ces structures perverses comme l'anorexie, elle est extrêmement narcissique. Et pourtant, l'environnement n'était certes pas parfait – j'ai connu tellement d'aléas en vingt et un ans – mais les médecins ont cherché à me culpabiliser. Ce n'était pas de ma faute si je n'avais pas deviné qu'elle était atteinte d'une maladie mentale qui s'est compliquée par la suite. L'alcool étant le recours pour noyer l'angoisse de la dépression, l'anorexie vomisseuse, les accès maniaques. Un effroyable marasme qui me fait presque envier la schizophrénie assumée.»

Il est évident que tant que Céline sent qu'elle peut exercer une certaine pression sur sa mère, elle en profitera pour faire perdurer son système pernicieux qui pousse celle-ci sans relâche dans ses retranchements, la condamnant à fléchir, à se montrer permissive ou à prendre des décisions de soins dont elle s'acharne à démontrer l'inanité – avec ce qui lui reste de présence d'esprit. Sa fille, passive, solitaire, casanière a réussi à monopoliser le temps disponible de sa mère et à l'inféoder au plus haut point à sa puissance narcissique exacerbée par le désespoir. L'anorexique a fini par pomper l'énergie vitale de celle qui lui a donné le jour, démunie de l'alliance du père. Son intelligence altérée ne paraît n'avoir plus qu'une fonction : préserver son espace de terrorisme affectif en laissant supposer à sa mère qu'elle ne l'aimera jamais assez. Et la mère a endossé à un point incroyable la maladie de Céline jusqu'à en découvrir quelques arcanes – inopérants pour la guérir, mais efficaces pour l'aider elle-même à tenir le coup – et renforcer son optimisme naturel. Parfois obligée de vivre dans le mensonge et l'hypocrisie, faisant des compliments appropriés à un enfant de quatre ans mais pas à une femme de trente-quatre ans, elle a si souvent manœuvré la barre pour que Céline ne sombre pas.

Cette mère, exemplaire dans sa trajectoire de parent devenu soignant – n'y a-t-elle pas sacrifié sa vie personnelle – n'a jamais

renoncé et a su s'appuyer sur une autorité médicale pour poursuivre son projet thérapeutique pour sa fille. Certainement déroutée au départ, elle n'en a pas moins dirigé les opérations et abouti à l'option choisie: l'hospitalisation. Elle m'a en quelque sorte demandé d'en être le témoin. Je puis certifier qu'elle m'a impressionné par sa faculté à tenir le choc, tant dans son calme que dans sa détermination au fil des années, face à une fille dont la pathologie n'était pas mince. Désormais, elle paraît mûre pour passer le relais, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites.

Conduisez-moi vite au bout du monde!

Paris, XII^e arrondissement, un samedi de janvier.

21h30. Neuvième étage.

Appel d'un médecin au sujet d'une jeune femme de trente ans qui lui semble en danger extrême. Ce matin, Lise a eu peur de quelqu'un dans la rue. Elle est entrée en trombe dans une auto-école et a demandé au moniteur de la conduire au bout du monde. Dix-huit mois après avoir eu un deuxième bébé, elle a traversé un épisode dépressif. Elle a déclaré que rien n'avait de sens et tenu des propos étranges. «C'est une horreur, m'a-t-elle dit, le créateur a fait une erreur avec ces petits êtres.» Le problème à résoudre, souligne mon collègue, est celui de faire prendre conscience au mari de la gravité de la situation. Mon impression est celle d'une brutale décompensation au sein d'une structure de personnalité très disloquée.

J'arrive sur les lieux avec une certaine appréhension: ma présence ne risque-t-elle pas de provoquer un mini-drame devant les enfants? L'époux m'ouvre sur un salon d'un trois-pièces coquet. Après de lui, deux bambins blondinets, adorables et graves. Le

visage aux traits tirés, amaigrie, la femme se tient debout, un peu à l'écart, l'air étrangement calme, crispée tout de même.

Le foyer m'offre une image d'Épinal. À croire que je me suis trompé de porte. Le mari me dit que Lise est simplement fatiguée et a besoin de se mettre au vert dans le Perche.

Pour en avoir le cœur net, je décide de m'isoler avec Lise dans la chambre. Elle me dit, le souffle court, d'une voix presque expirante, qu'elle souffre. Puis elle éclate en un long sanglot qui se mue en cri strident. Elle s'exclame qu'elle fait souffrir ses bébés et sur un ton murmuré comme au confessionnal : « Je n'ai pas le droit de faire ça... je n'ai pas le droit, qu'est-ce que je leur fais ? Je ne peux plus voir ces enfants. J'ai honte de moi. » J'entends le duo des petits gazouiller dans la pièce d'à côté et je commence à pressentir que le malheur a fait son nid dans cet appartement d'une petite famille apparemment si banale et si charmante.

Je lui pose la question classique relative au début de ses troubles.

D'un ton posé, Lise me répond : « Je n'étais pas bien et maintenant je ne peux plus aller bien. Je suis tombée sur eux en perdant connaissance. Ils ont eu mal au ventre tous les deux en même temps. Et puis ma fille a pris un couteau et l'a mis dans la bouche. Maintenant, je ne peux plus rien faire. Mon fils, qui a quatre ans, s'inquiète et veut s'occuper de moi, me soigner. C'est le monde à l'envers. Je pense que je suis vraiment folle. Je ne peux plus bouger, je suis bloquée. Je culpabilise et je ne peux plus le regarder en face. Je confonds le dehors et le dedans, mes flux menstruels et les règles de la société.

— Qu'est-ce qui a déclenché cela, à votre avis ?

— Je ne sais pas. C'est peut-être dû au surmenage. J'ai perdu l'appétit. »

Je décide de l'inviter à revenir dans la pièce commune après avoir en vain tenté de lui donner un traitement sédatif de son

angoisse massive. Entre-temps les ambulanciers arrivent. J'avais pris la précaution de les prévenir bien avant. Lise semble disposée à les suivre. Elle se rapproche de la sortie puis s'écrie subitement : « Donnez-moi mes enfants ! Je vais tuer ! Laissez-moi ! »

Nous la conduisons alors rapidement sur le lit afin de l'immobiliser. Elle est entrée dans un état d'agitation extrême, exprimant son désarroi par cette lancinante question répétée comme un leitmotiv : « Qu'est-ce qui m'arrive ? » Je lui prépare à la hâte une injection d'un puissant neuroleptique qui paraît la calmer un moment. Mais elle se reprend avec une vigueur décuplée par la résistance qu'elle sent fondre en elle et clame plusieurs fois avec une abominable assurance : « Je vais les avoir. » Elle s'adresse alors au petit garçon qu'elle appelle par son prénom et lui crie : « David, je t'aime ! Viens ! » Suit un long hurlement terrifiant presque bestial et l'ordre lancé d'une voix gutturale : « David, saute ! Saute ! » Je fixe alors la fenêtre comme pour conjurer cette injonction qui me glace le sang.

Les enfants épouvantés sont en pleurs. Lise, écumante, invective son mari auquel elle reproche d'empêcher l'enfant de l'approcher. Elle témoigne de sa perplexité infiltrée d'angoisse par un poignant : « Qu'est-ce qui se passe ? » Les ambulanciers, très attentionnés, la rassurent comme ils peuvent en lui disant qu'elle a besoin de se reposer. Rien n'y fait, elle est encore traversée de sursauts de rage puis semble reconnaître son impuissance en disant : « Je ne comprends plus rien. » Et l'on procède à la délicate mise en route de l'hospitalisation. Un immense soulagement est perceptible dans la maisonnée lorsque la mère, enfin épuisée, se laisse emmener. Les enfants continuent à pleurer, mais cela semble normal. Je dis au mari : « Vous avez compris cette fois le danger de cette maladie et la nécessité de soins urgents. » Celui-ci, blanc comme un linge, me répond qu'il me fait confiance et signera la demande d'hospitalisation. Résigné.

Voici un cas typique d'un accès mélancolique majeur dont l'issue peut être un passage à l'acte suicidaire associant les proches aimés – souvent les enfants – et visant à les soustraire à la vie pour leur épargner la souffrance. Aux antipodes de la petite déprime d'un week-end hivernal.

Je ne puis que ressentir avec une sorte d'impuissance triste combien cette immense souffrance mentale, associée à une culpabilité, a cloué Lise sur place, l'a minée et l'a fait délirer. J'avoue que j'ai eu chaud et qu'un simple instant d'inattention aurait pu être fatal. On ne se méfie pas assez de l'eau qui dort et le calme était celui qui, traîtreusement, précède la tempête. Le combat inimaginable de violence que menait Lise contre ses pulsions n'était pas aisément repérable, barré qu'il était par cette formidable culpabilité affichée pour une faute non encore commise, celle d'un crime de puissance mythique.

Comment une jeune femme a-t-elle pu se métamorphoser en mère en furie que quatre hommes auraient eu de la peine à endiguer sans le secours de la chimie? Il y a un mystère aussi inexplicable que celui de cette mère capable, d'après un fait divers, de soulever un camion dont la roue écrase le pied de son enfant.

En fait, Lise entendait non pas détruire mais sauver son enfant d'un péril imminent, d'une catastrophe dont elle pressentait les effets désastreux dans son propre corps et son imaginaire tourmenté.

Dans ces moments-là, je dois prendre sur moi pour me libérer de cette horreur et méditer sur l'irrésistible force contenue en chaque être. Force qu'il risque de déployer pour le pire lorsque les médiations ne se manifestent pas, ou lorsque le trouble mental ne peut pas être reconnu. Comment prévenir un tel débordement? Face à l'impensable d'une mère meurtrière de ses propres enfants considérés comme elle comme des morts-vivants, comment ne

CONDUISEZ-MOI VITE AU BOUT DU MONDE !

pas comprendre que son mari ait banalisé à ce point – à en être aveugle – la dépression de son épouse?

Je suis tellement heureux d'être intervenu à temps et je songe déjà à la question que Lise se posera lors du reflux du délire: «Pourquoi ai-je voulu faire du mal à mon fils?» À moins qu'elle oublie tout. Faut-il le lui souhaiter si l'on songe au regard que l'enfant portera sur elle?

Je garderai sans doute encore longtemps en mémoire les cris et ce visage déformé par des visions terrifiantes.

Il me tarde de rentrer chez moi et d'allumer un bon feu dans la cheminée...

Entre deux eaux

L'appel de sa fille est tombé dans la nuit. Doublement terrible pour moi : un homme menace de se suicider avec un revolver ; cet homme est un psychiatre. Il est barricadé dans son appartement. Personne n'est à l'abri, me dis-je en notant ses coordonnées.

Je suis à pied d'œuvre aussi vite que me le permet mon destrier d'acier. Je sonne longtemps et à plusieurs reprises, en vain. L'angoisse monte et mon portable entre en action : les pompiers vont arriver. Ces hommes remarquables, comme chacun sait, appréhendent la situation en un éclair, dressent leur grande échelle, brisent une fenêtre et font irruption. La seconde suivante, je pénètre dans les lieux et découvre Daniel recroquevillé, affolé par notre présence, à moitié ivre, mais vivant. Une musique de jazz s'échappe de la chaîne hi-fi. Sur le mur, cette phrase de Nietzsche : « Il faut avoir un chaos en soi pour accoucher d'une étoile. » Je libère les pompiers et demande à la famille de me laisser seul.

Je m'approche sans un mot et m'assois près de Daniel. Je lui serre la main longuement et lui demande son arme. Avec des larmes, il me la tend.

Daniel finit par me regarder intensément comme s'il voulait effacer sa honte par une muette reconnaissance.

«C'est une partie de roulette russe, me dit-il avec un rictus.

— Comment intervient-elle dans ce désert-là?

— C'est un défi qui peut paraître paradoxal. Si on veut vraiment se flinguer, on se flingue. La roulette russe, c'est quand même se donner une chance, puisque la dépression d'un soir peut être mortelle. S'en remettre au hasard – et la notion de hasard prend une dimension importante à ce moment-là – c'est jouer avec la vie, mais on joue avec le hasard et si on joue avec le hasard, c'est qu'on aime encore la vie.

— Comment vous sentez-vous?

— Je me vois moi-même coupable de je ne sais pas quoi, lourd, embué. C'est une rupture affective de plus. Une de trop. Et là, je suis en position de victime, car c'est ma femme qui l'a décidée.

— Déprimer certes, mais vouloir en finir avec soi, comment cela vient?

— Vouloir en finir tout en voulant garder quelque chose d'autre que des photos, des souvenirs, c'est peut-être à travers cette souffrance que l'on cultive. Et cette destruction, c'est encore une manière agitée d'affirmer la non-acceptation de cette rupture. L'alcool ne joue pas l'effet d'un anesthésiant pour moi, ni même l'effet de fuite. L'alcool exacerbe la violence et la colère. Or justement, dans un état de rupture, on se sent vide, complètement anesthésié et on ne ressent plus rien. Pour moi, il n'y a pas plus terrible que de ne plus rien ressentir.

— Vous voulez dire que c'est une souffrance indicible?

— Oui, on arrive à la limite du non sens de cette vie. Au fond, on s'aperçoit de ce qui nous reste encore: le sentiment de vivre, d'être vivant à travers la souffrance.

— Et l'alcool alors?

— L'alcool vient justement pour maintenir cette souffrance, cette violence et cette colère et n'agit pas du tout comme anesthésiant, fuite ou euphorisant.

- Mais alors cette colère comment est-elle?
- Elle est tellurique.
- Intérieure?
- C'est une colère que j'ai toujours exprimée quand j'étais seul, jamais face aux autres. J'avais quand même une limite.
- Alors comment se manifeste-t-elle?
- Soit en jouant sur mon clavier de musique comme on prend une femme, soit en cassant les choses les plus précieuses sur le plan affectif. Je vis cette souffrance comme une traversée du désert mais dans le sens positif. Où je m'imagine en train de hurler, de me rouler par terre et en même temps, je me rends compte que ce désert immense et écrasant est sublime. Il me renvoie à quelque chose qui peut être de l'ordre d'une sérénité. Alors le désert fait écho en moi et la gesticulation passée se métabolise à l'intérieur par un tumulte que j'entretiens par l'écriture. Avant, j'avais peur d'écrire, peur des mots, comme si écrire était un passage à l'acte qui était mortifère. En termes de fuite par rapport à une nostalgie de ce que j'ai pu être, il n'y a pas si longtemps!
- Mais l'alcool ne masque-t-il pas ce qui est dépressif?
- L'alcool ne masque pas. L'alcool est un des moyens de pouvoir réagir, comprendre ce que l'on ressent. Je ne perçois pas l'alcool comme étant un phénomène majeur; la dépression, si.
- D'accord, mais cela dilue quand même l'angoisse, l'alcool!
- Oui, mais ça peut mettre dans un état d'anesthésie aussi. Avec l'alcool, on a les deux types d'effets opposés. Soit la prostration, soit la fureur. L'alcool jeté sur un feu le réactive et réveille le volcan intérieur.
- Comment fonctionne-t-elle cette alchimie-là?
- Je pense aux effets paradoxaux de l'alcool – carburant excitant pour certains, frein soporifique pour d'autres – effets qui sont liés au fait que la dépression n'est pas un état statique. Je crois que le déprimé lui-même, dans sa dépression, n'est pas unique-

ment prostré; il vit aussi la violence. L'alcool ne fait que mettre à jour et exacerber les fluctuations dépressives du sujet.

— D'où l'extrême violence du déprimé qui peut effectivement avoir recours à l'alcool pour la brimer. On pense que c'est l'alcool qui le fait exploser et en fait c'est l'alcool qui n'arrive pas à le contenir.

— C'est là que s'ouvre le volet de la haine.

— La haine, oui, et le désir de détruire l'autre aussi. Quelque chose s'est brisé en moi, je ne sais où. Partout, comme un changement de décor, une tonalité atone, le passage lisse et sans relief: le plat, le lisse, le sans odeur, la surdité, le froid, le surgelé, la décomposition, le délabrement, la violence bâillonnée, l'alanguissement dans l'univers d'un absurde absous. Voilà à quoi ressemble le fond de ma dépression.

— On ne peut pas aller plus bas!

— Non. Je pense que c'est un fond qui peut s'exacerber de temps en temps par des sortes de vagues dépressives.»

La dépression est le résultat d'un double langage sociopolitique devenu à un certain moment à la limite du tolérable. Le projet social affirmé, promis par le politique, contient la promesse d'un mode de gestion, des aspirations individuelles en vue de leur réalisation. Mais le message pervers sous-jacent est celui de la conformité, de la normalité au bénéfice d'objectifs réclamant à chacun de se départir de soi, de vivre dans l'obéissance et la peur sans autres alternatives que la réunification de soi. La dépression révèle donc une oppression masquée sous la forme d'un ordre légitime. Être soi, est-il légitime? Il n'est donc possible de vivre que dans la colère, mais cette colère même est occultée par le «socio» aussi. Et par le psychiatre en particulier.

Le déprimé est perçu en effet sur le mode de ce qu'il nous donne à voir, à entendre: le sentiment de vide, de démission.

Mais, derrière cela, il faut oser reconnaître l'expression d'une colère terrible, romantique. Pour le psychiatre, la reconnaissance de cette colère ne peut que le vouer à une exclusion sociale du fait qu'il ne joue plus le jeu de la falsification consistant à briser la dialectique entre maladie sociale et maladie mentale.

«Où vous situez-vous en général?

— Entre deux eaux. Jamais à la surface. Toujours regarder vers le fond de soi et vivre son tumulte sous un soleil noir.

— Mais comment parvenez-vous à travailler avec ses sombres pensées?

— La dépression est une remise en question du sens au cœur même de notre existence. Porte ouverte au jaillissement de la sainte colère qui, telle la lave du volcan, brûle et pétrifie. La dépression qui s'installe nous fige peu à peu dans une attitude apparemment vivante mais en réalité, c'est une pénible illusion. Car le déprimé, rongé par le doute aux aguets d'un corps affolant qui lui échappe, est devenu velléitaire. Taire la souffrance est sa seule préoccupation de tous les instants...

«Mais la souffrance s'impose peu à peu, violente, spasmodique, sourde, imprévisible, omniprésente, masquant les causes qui l'ont fait naître. Taire la souffrance ou mourir, en finir. C'est cette souffrance monstrueuse et qui peut à peine être dite, chimère désarticulant les membres nouant les tripes, pieuvre tentaculaire tapie au cœur de notre héroïque fragilité qui se déploie, se répand, comme une vapeur asphyxiante mortellement émouvante. Cela se passe dans l'arène close de notre cabinet de consultation, lieu magique et tragique où se rejoue avec l'implacable puissance du rituel le drame à trois: le déprimé, la souffrance et le thérapeute. Il serait plus juste d'ajouter un quatrième acteur: l'angoisse du thérapeute.

«Ce drame s'amorce sous le sceau d'un malentendu. Quoi de plus normal dans la mesure où notre avènement au monde prend

sens dans l'étrange incohérence magmatique et violente qui frappe précocement nos oreilles intra-utérines ! Malentendu, mal à entendre, prélude du mal à écouter, à percevoir, à toucher, à se mouvoir, à s'émouvoir. Arrachés par des mains expertes et froidement techniques à notre monde marin, nous voici étreints par l'urgence de l'apprentissage propre à nous permettre d'interpréter le monde afin de nous le rendre familier et approximativement compréhensible. Les différentes techniques de quadrillage, fichage, catégorisation dessèchent le vivant sous le souffle brûlant du concept et de la structure. Il faut se départir de toutes ces illusions qui nous font vivre, alors qu'autour de nous, ce ne sont qu'efflorescences de cette inadéquation. Afin de se retrouver face à une possibilité d'émergence de vérité.

— Quelle lucidité quand on a touché comme vous le fond de ses abîmes ! Cela va au-delà de l'alcool. C'est l'expérience positive de cet état dépressif en tant que condition humaine.

— Mon appel était ambigu puisque c'était comme si j'avais dit "retenez-moi !". Je suis comme un funambule aspiré simultanément par le vertige de la chute et celui du dépassement. La quête de sens, cette urgence d'aller au fond de soi, se fait dans une prise de risque. Mais le suicide s'inscrit comme une fuite. Grâce à vous, je l'ai réalisé.»

Autant j'ai éprouvé de la peine en arrivant, autant je pars revigoré avec un sourire intérieur. Avec l'impatience de lire le texte que Daniel m'a donné, surgi tel un jet orgasmique du fond de sa mer-souffrance.

«Des chemins abrupts comme des coups de cœur qui s'offrent impériaux à notre désir chancelant.

Ces chemins ont la tête haute caressée par la pureté des âmes, chemins à conquérir, brutaux quand on les entreprend, brûlants

de tendresse quand nos pieds s'y plantent vibrants sur notre peau hurlante.

Il est des chemins secrets promis aux murmures de l'humilité, tout y est chuchotements subtils se mourant dans le silence humide de l'humus d'un orgasme étoilé.

Il est des traverses acides comme des violes, pathétiques comme un surin fouillant le ventre de l'origine.

Il est des chemins pavés de sang, de larmes, de résignations, chemins barbelés de haine, balisés par les miradors de la barbarie.

Il est des chemins invisibles qui font de nous des bateaux ivres.

Ivresses arides de nuits sans rêves, condamnées à l'errance des damnés de la vie.

Pas de péage sur les autoroutes de l'indifférence. Mâchoires crispées au regard vide collent au champignon d'un cœur calciné.

Tous les "je t'aime", vibrants, gémissants, chuchotés, hurlés, silencieux ont l'éphémère d'étoiles mortes encore visibles comme des chimères au télescope de nos angoisses.

Les chemins sont un et multiples, se plient au gré des rêves qui enveloppent nos pas aveugles.»

Conclusion

Voici où ma moto m'a conduit. J'ai écouté des malades dans tous les milieux sociaux. J'ai observé un éventail très large de pathologies mentales. Je me suis retrouvé dans des situations limites, voire dangereuses. J'ai assisté à des scènes émouvantes, violentes...

J'ai commencé ce voyage un peu comme Don Quichotte et je le termine à la manière de Candide. Maintenant, il faut que je cultive mon jardin. Il faut que j'approfondisse toute cette densité d'être qui m'a été distillée au fil des jours et des nuits. Il faut que je m'attache à comprendre le mystère de la folie. Même si ma vie de psychiatre n'y suffira pas...

La folie est un univers. Depuis vingt-cinq ans que je le sillonne, je n'en ai saisi que des bribes. Un jour ou l'autre, tout homme peut redouter que son esprit s'égare, étouffé par les griffes de l'angoisse, englouti dans le gouffre de la dépression, happé par la spirale de la déraison.

J'ai cherché à contenir les pulsions à vif et le désarroi dévastateur. Je me suis évertué à conclure un pacte d'alliance afin de déterminer la mesure de soins adaptée et d'éviter l'internement en catastrophe.

Parmi ces naufragés de l'âme, des amoureux de l'absolu, des funambules du désespoir, des marionnettes de l'invisible, des déchirés de l'origine.

En me projetant dans la nuit de ces êtres, j'ai décidé d'aller au cœur même de l'irruption du trouble mental. Je me suis mis à l'épreuve mais j'ai été payé en retour: je commence à comprendre ce qui fait un homme.

Ainsi, ayant voyagé dans l'envers du décor, ai-je appris que l'homme peut aussi se révéler à travers sa démesure. Encore faut-il beaucoup de patience et d'humilité pour capter ce message.

Les voies de la déraison sont souvent trompeuses et impénétrables. La folie est un court-circuit qui nous rapproche de façon fulgurante de l'essentiel. Mais la peur rôde tout autour. Il nous appartient de vaincre cette appréhension pour établir le dialogue. Alors nous pourrions découvrir que, derrière la déchéance, se tapit la dignité; derrière la pulsion de mort, vibre l'attente d'une reconnaissance; derrière l'abandon se cache un être qui se cherche, derrière la solitude, un être qui fuit les autres.

En me lançant dans les urgences psychiatriques à domicile, j'ai rencontré la femme alcoolique errant dans un appartement bourgeois, incontinente et pire qu'une clocharde, le vieil homme dénudé cherchant éperdument sa compagne morte, la femme noyant sa tête dans la cuvette des toilettes... Chaque fois que la porte s'est ouverte, j'ai pris de plein fouet toutes les peurs compressées: la violence enracinée dans la honte de l'étiquette de malade mental, l'horreur de la psychiatrie, les rejets du psychiatre, de la camisole chimique et de l'asile.

L'hôpital psychiatrique m'apparaît maintenant moins âpre que la désolation de ces folies à nu.

Je n'arrive pas à m'habituer à vivre dans une société où la solitude condamne ses citoyens à être pris dans un engrenage épouvantable d'angoisses, véritable épouvantail que personne n'ose

CONCLUSION

approcher. Ainsi, le cercle vicieux de la folie se referme irrémédiablement. Je ne peux pas m'empêcher d'être touché aux tripes par toutes ces personnes qui n'en peuvent plus. Et, paradoxalement, je sais que j'ai un pouvoir de décision sur le destin du malade, j'oriente les soins, je n'ai pas le pouvoir de guérir.

Je navigue en solitaire. J'assume seul mes décisions. Heureusement, j'ai rencontré la solidarité sous ses plus belles formes : des familles unies entourant le malade, des ambulanciers traitant le patient comme un voyageur avec une haute idée de leur mission, des policiers, véritables gardiens de la paix, dotés d'un sens civique élevé et d'une juste sollicitude, des pompiers efficaces et dévoués. En cas de coup dur et d'affolement, des gens extraordinaires se sont distingués par leur courage, leur sang-froid et leur attention.

Mon voyage à travers la folie m'a permis de toucher au but. Je cherchais un message : je l'ai trouvé. Mais pas tout à fait celui que j'attendais. Si la folie fait peur, c'est que l'homme est toujours au-delà de ce qu'il montre de lui-même, fût-ce du trouble mental.

La vraie peur du fou n'est pas d'être exclu de la société, de la normalité, mais plus fondamentalement de l'humanité. C'est à cette frontière que je me situe, comme ultime recours, pour saisir la parole de cet homme embarqué dans la folie et la lui restituer.

Glossaire

Alcoolisme chronique

Cette conduite addictive provoque des perturbations innombrables au niveau psychique, organique, relationnel et délictueux. On y relève aussi l'occurrence de délires de jalousie, de persécution et des encéphalopathies.

Angoisse

Elle est un affect de caractéristiques négatives qui s'inscrit souvent dans une ou plusieurs zones corporelles et propulse le sujet dans un sentiment de danger imminent dont l'origine lui échappe.

Angoisses paranoïdes

On les retrouve fréquemment chez les schizophrènes en proie à des idées d'influence persécutantes.

Anorexie

Il s'agit d'un syndrome psychique qui survient plutôt à l'adolescence et se traduit par un trouble du comportement alimentaire dans le sens d'une restriction de nourriture. Celle-ci est destinée à affranchir le sujet de certaines contraintes affectives, sexuelles, par la maîtrise de l'apport énergétique et substantiel nécessaire au corps pour sa survie, sans s'accorder la moindre limite, pas même celle d'une silhouette squelettique. L'anorexie, avec ou sans vomissements, reste une maladie particulièrement mortifère, soit au niveau physique, soit par les tentatives de suicide.

Anxiolytiques

Famille de psychotropes dotés d'un pouvoir de réduction de l'intensité et de la durée des angoisses.

Bouffée délirante

Cette appellation s'applique à des états psychopathiques aigus, survenant « comme un coup de tonnerre dans un ciel serein » ou subaigus qui comportent des thèmes polymorphes, ou systématisés dont la durée est assez courte et qui peuvent évoluer favorablement ou constituer une porte d'entrée à une psychose.

Boulimie

Ce trouble du comportement alimentaire peut succéder à une anorexie auquel il s'oppose. Les vomissements y sont plus fréquents.

Caractère paranoïaque

Il se définit par des traits d'orgueil (avec une tendance à la mégalomanie), une méfiance qui isole, une fausseté du jugement car greffé sur des valeurs affectives sous-tendues par une charge émotionnelle excessive qui pousse le sujet à un discours paradoxal, un comportement absurde.

Coenesthésique

Le patient perd ici la sensation de son propre corps.

Dédoublement de personnalité

Il s'agit de la croyance en la présence simultanée de deux êtres en soi, soit d'une succession dans le temps de deux entités dissemblables.

Délire

C'est une pensée qui s'installe à partir d'idées fausses et fait perdre au sujet la perception de la réalité. Les thèmes qui se révèlent à travers un discours parfois hermétique en sont extrêmement variés et touchent entre autres à la filiation, à la persécution, à des croyances tantôt de grandeur ou de préjudice.

Délire de persécution (cf. paranoïa)

Il peut y avoir un persécuteur désigné, ce qui rend probable un passage à l'acte judiciaire ou agressif.

Délire mystique

Ce type de délire s'exprime soit sous la forme d'une possession démoniaque chez certains mélancoliques, soit par une exaltation liée à la conviction d'être un élu ou une entité religieuse, avec une mission, un message à délivrer...

Dépression

État psychique se traduisant par une perte de tonus et du goût des choses, une humeur triste, une irritabilité et surtout une culpabilité anxieuse qui crée une idéation suicidaire.

Déstructuration psychotique

Les fonctions psychiques sont tellement dissociées que l'ensemble du fonctionnement mental perd sa cohésion, engendrant des angoisses massives de morcellement.

Dysthymie

C'est un trouble de l'humeur avec excitation ou inhibition de type dépressif.

Emprise

La pulsion d'emprise vise l'appropriation d'une personne dans le sens du contrôle de son psychisme et de ses affects.

Ergothérapie

Elle consiste à proposer au patient diverses activités qui sont parfois créatrices aidant le patient à exprimer ses angoisses, son délire, voire à échanger son expérience sur un autre mode avec l'ergothérapeute au sein de l'atelier.

État d'excitation maniaque

Cf. psychose maniaco-dépressive.

L'accès peut être isolé et l'on note des formes délirantes, confuses ou violentes.

Haldol

Nom d'un neuroleptique efficace sur les productions délirantes et l'activité hallucinatoire.

Hallucinations auditives, acoustico-verbales

Le sujet entend des voix qui peuvent être celles de persécuteurs

ou de protecteurs qui commentent ses faits et gestes ou lui intimant l'ordre d'effectuer certains actes, parfois empreints de violence.

Hallucinations visuelles

Ce sont des perceptions purement imaginaires provoquant parfois des réactions défensives ou agressives.

ssss: hospitalisation sur demande d'un tiers

Elle se justifie lorsque les troubles du patient rendent impossible son consentement aux soins alors que son état impose des soins immédiats assortis d'une surveillance constante en milieu hospitalier.

Idée et tentative de suicide

Elle survient dans le Mat syndrome chez l'adolescent, dans les états dépressifs, l'anorexie, les virages maniaques, les raptus anxieux, la schizophrénie...

Mélancolie

C'est la forme extrême de la dépression avec une douleur morale, des idées d'indignité, de ruine, de négation d'organe, comme dans le syndrome de Cotard, de damnation, de persécution passive. Le délire mélancolique peut conduire au suicide.

Mode projectif

La projection est un processus intrapsychique qui attribue à un objet extérieur des caractéristiques qui sont liées au fonctionnement de la personne et à ses perceptions. Elle permet de construire le réel ou de le déformer au point de le rendre parfois menaçant.

Neuroleptiques

Classe de psychotropes réservé en général au traitement des symptômes psychotiques.

Neurovégétatif

Ce système regroupe les fonctions nerveuses qui régulent la vie végétative comme la circulation, la digestion, les sécrétions...

Paranoïa ambiante

Il s'agit d'un système de pensée qui s'autoalimente de peurs et de mesures défensives qui ne font qu'accroître un sentiment de persécution, d'autant plus s'il est partagé par plusieurs personnes.

Hospitalisation d'office

Les modalités d'admission imposent l'établissement d'un certificat médical circonstancié à partir duquel le préfet du département prononce un arrêté (L3213-1). En cas de danger imminent pour la sûreté des personnes, attesté par un certificat médical, des mesures provisoires d'hospitalisation d'office peuvent être arrêtées par le maire de la commune.

Psychose paranoïaque

Cette psychose englobe les délires passionnels tels l'érotomanie, ceux de persécution et de revendication, avec une composante hallucinatoire et interprétative. Elle peut rester limitée à un secteur de la vie du sujet ou se manifester en réseau en concernant aussi bien la vie privée que l'univers social. Elle donne parfois lieu à certains passages à l'acte plus ou moins dangereux, à une activité procédurière et à des ruptures des liens familiaux, amicaux ou professionnels. Des réactions paranoïaques peuvent survenir dans certains contextes déstabilisants ou sous l'effet d'une drogue.

Psychosomatique

Ce terme s'applique à une démarche qui vise, face à un trouble donné, à intégrer une évaluation biologique en y associant le discernement d'une éventuelle participation psychique. Cette perspective est source de compréhension et utile pour la prise en charge de certains troubles, notamment gastro-intestinaux (l'ulcère de l'estomac, par exemple) et d'affections respiratoires telles que l'asthme.

Sadomasochisme

Il s'agit d'une modalité d'excitation pulsionnelle sexuelle qui donne au personnage dominant un rôle punitif sur un mode verbal, plus ou moins violent physiquement et à l'autre la jouissance du souffre-douleur.

Possession

Délire au cours duquel le patient se dit habité par une entité démoniaque qui s'exprime par sa bouche et lui dicte ses mouvements.

Psychanalyse

Son principe consiste à ce que la personne en souffrance, à partir d'une parole régie par le principe de l'association libre, revive certaines situations sur un mode transférentiel et parvienne à faire une relecture de son histoire, afin d'en devenir le véritable sujet.

Psychose

Ce terme désigne une affection mentale sévère comportant une perte de contact avec la réalité, une production de symptômes délirants, hallucinatoires, un retrait avec dissolution ou exacerbation des liens affectifs.

Psychose maniaco-dépressive

Cette affection en rapport à un trouble cyclothymique est désignée plus fréquemment par trouble bipolaire. Elle comprend un pôle maniaque qui se caractérise par une exaltation insolite, une euphorie, une logorrhée avec fuite des idées et coq-à-l'âne, un sentiment de toute-puissance qui expose le sujet à des déboires financiers, à des décisions brusques aberrantes et à des prises de risque. Quant au pôle dépressif, il se traduit par un ralentissement, une prostration, des idées d'inutilité et de culpabilité. Les accès peuvent cliniquement alterner avec leurs modalités propres.

Psychose puerpérale

État d'agitation anxieuse avec une certaine confusion, un comportement visant à rejeter, nier le nouveau-né, comme si la mère n'avait pas procréé.

Psychothérapie

C'est l'ensemble des méthodes qui permettent d'agir favorablement sur un trouble psychique.

Schizophrénie

Cette psychose se manifeste par une incohérence de la pensée, un comportement aberrant, un détachement de la réalité, une activité délirante peu structurée avec de fréquentes hallucinations acoustico-verbales et une ambivalence qui affecte tant les sentiments que les idées et les liens avec les proches. Elle peut revêtir une forme autistique secondaire à une profonde dissociation.

Soliloquie

Le sujet parle seul, répondant parfois à un interlocuteur imaginaire.

Sthénique

C'est un caractère tonique, rigide, défensif.

Syndrome de dépersonnalisation

Sentiment de n'être plus soi-même, d'avoir perdu son intégrité physique ou psychique, avec un sentiment d'étrangeté ou de déréalisation. Il survient dans certaines névroses et certains délires. Les modalités exigent une demande d'admission manuscrite et signée sur papier libre d'un tiers ainsi que deux certificats médicaux circonstanciés émis par des médecins et datant de moins de quinze jours (L.3212-1). En cas de péril imminent, un seul certificat suffit (L.3213-3).

Syndrome délirant interprétatif et hallucinatoire

Caractéristique d'une psychose paranoïaque ou schizophrénique.

Syndrome d'influence

Le sujet croit être sous l'emprise d'une force étrangère qui contrôle son activité mentale et le contraint à obéir à des ordres plus ou moins dangereux.

Toute-puissance narcissique

Cet état se réfère à un narcissisme primaire hérité de la petite enfance et que l'on retrouve dans les délires de grandeur psychotiques.

Index

A

abuser 38
accès mélancolique majeur 228
agresseurs imaginaires 25
alcool 15, 28, 182, 216, 231
alcoolisme 184
angoisse 7, 9, 18, 31, 34, 36,
38, 46-47, 52-53, 56, 58-59,
60, 116, 122, 132, 139, 145,
155, 182, 213-214, 223, 227,
230, 232, 234, 236-238,
241-243
angoisses paranoïdes 53
anorexie 7, 30, 138, 216, 223
antidépresseurs 88
anxiolytiques 88

B

bouffée délirante 188-189, 191,
193
boulimie 139-140, 221

C

caractère paranoïaque 26
coenesthésiques 35
complot 134
crise mystique 205
crises d'angoisse 139

D

dédoublement de personnalité
140
délire 23, 25, 51, 63, 68, 77-78,
81, 90-91, 112-113, 123, 133,
135, 149-151, 188, 190, 198,
203, 211-212, 229
délire de persécution 91-93
délire mystique 43, 81, 151
dépersonnalisation 61
dépression 18-19, 19, 68-69,
72, 126, 131-132, 198, 216,
222-223, 228-229, 231-234,
237, 244
dépression sévère 126

déstructuration psychotique
122
drogues 213

E

emprise 57, 90, 215, 243, 247
en réseau 112
ergothérapie 87
esprit diabolique 205
état d'excitation maniaque 73
exorcisme 57
extase mystique 82

H

Haldol 87-88, 192, 193
hallucinations 212
hallucinations auditives 150
hallucinations visuelles 43
H.D.T. (Hospitalisation sur
demande d'un tiers) 77, 170,
185, 187, 222
hospitalisation d'office 80

I

idée du suicide 44, 135

L

lithium 131

M

manifestations mystico-
délirantes 91
mélancolie 132, 181
menacé 21

monstre 105
monstruosité 163
mystique 204

N

neuroleptique 48, 192, 215, 227
neurovégétative 35

P

paranoïa 22, 25, 104, 213
paranoïa ambiante 20
paranoïdes 53
passage à l'acte (auto- et
hétéro-agressif) 51
persécuteur 32, 165
persécution 150-151
phase maniaque 132
police 22, 76, 169
possession 58, 60, 120, 150,
221
prostitution 43
psychanalyse 34, 48
psychose 39-40, 46, 48, 118,
193, 221
psychose maniaco-dépressive
40, 127, 132, 172
psychose paranoïaque 26
psychose puerpérale 63, 68,
73-74
psychosomatique 18, 58
psychothérapie 48, 60, 72, 76,
107, 123, 182
pulsions suicidaires 142

R

réaction paranoïaque 123

INDEX

S

sadomasochisme 30
schizophrénie 53, 78, 112, 212,
223, 244
soliloque 75
soumission 30
sthénique 195
suicider (se) 230
syndrome de dépersonnalisation
46
syndrome délirant interprétatif
et hallucinatoire 111
syndrome d'influence 112

T

tentative de suicide 31, 70, 152,
175, 181, 221
thèmes mystico-religieux 122
toute-puissance narcissique 132
trouble dysthymique 194
tuer 40, 227

V

viol 163, 191
violence 21, 28
visions 89

conception
réalisation
mise en page

pca

44405 Rezé cedex

N° d'éditeur: 3816

Dépôt légal: mars 2009



J'arrive lorsque la situation est mûre, au paroxysme du conflit. Dès que je pénètre sur les lieux, je dois percevoir l'intensité et les caractéristiques de la crise, capter les moindres signes (gestes, intonations, expressions) et tenter de dédramatiser. Puis, il me faut décrypter ce qui se joue tout en discernant le rôle de chacun et opter pour une stratégie thérapeutique.



À toute heure du jour et de la nuit, Gérard Tixier, psychiatre « urgentiste », parcourt la ville pour apporter à domicile les premiers soins à des personnes atteintes d'une souffrance psychique, d'un choc émotionnel ou de troubles mentaux plus ou moins graves.

30 récits d'intervention « à chaud » nous entraînent au cœur de la folie ordinaire, celle de la détresse affective, mentale, familiale ou sexuelle, et révèlent pour la première fois l'envers du décor d'une société en crise.

Ce témoignage unique a une vertu pédagogique : il donne des clés pour repérer les prémices de troubles majeurs, fournit une méthodologie d'intervention et aide à rétablir le dialogue.

Gérard Tixier est psychiatre et psychanalyste. Il est intervenu pendant plus de 20 ans dans le cadre de l'association « Urgences psychiatrie ». Il est co-auteur de plusieurs ouvrages dont *Les Paranos : mieux les comprendre* chez Payot et *Éloge de la déprime : non à la dictature du bonheur !* chez Milan.